

**L'Association Culturelle Joseph Jacquemotte**

**présente**

# **Marx, à mesure**

***Une anthologie commentée des écrits  
de Marx et d'Engels***

**par**

**Le Cercle d'Etude des Marxismes**

**Fascicule 27**

## Présentation générale

Le CEDM a entrepris de constituer une anthologie commentée des écrits de Marx et d'Engels.

Le projet s'inscrit dans le cadre des activités de formation de l'Association Culturelle Joseph Jacquemotte : il s'adresse à quelque public désireux de se mettre à l'étude des textes qui constituent l'apport de Marx et d'Engels et d'autres qui, au nom du marxisme, s'en réclament.

### Une anthologie

Le principe d'un recueil ne réclame aucun commentaire spécial. Les ouvrages de ce genre sont légion dans l'univers des apprentissages. Leur avantage est d'offrir un éventail d'extraits significatifs d'une œuvre.

Les écrits de Marx et d'Engels se prêtent particulièrement à ce traitement, en raison de leur ampleur et de leur chronologie propre. Du reste, les recueils n'ont pas manqué. Ainsi dans le domaine de l'édition francophone, les *Morceaux choisis* édités en 1934, aux éditions Gallimard par H. Lefebvre et N. Gutermann ou les deux tomes des *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste*, par Maximilien Rubel en 1970, chez Payot. Toutefois, les ouvrages de ce genre sont devenus plutôt rares aujourd'hui. Excepté les publications en français des Editions du Progrès, de Moscou, d'accès difficile, on ne compte pratiquement plus en édition courante que le recueil de Kostas Papaioannou intitulé *Marx et les marxistes*, dans la collection *Tel* de Gallimard.

Cette situation de pénurie, longtemps aggravée par la crise des Editions sociales, suffit à justifier l'utilité de la présente publication.

Notons toutefois que sous cet angle, l'évolution s'est heureusement inversée avec les récentes publications, aux mêmes Editions sociales, de la GEME (ladite Grande Edition Marx et Engels).

### Une anthologie commentée

Ces ouvrages ont en commun de proposer un assemblage de courts extraits regroupés par thèmes.

Nous avons choisi une autre méthode.

D'abord l'ampleur plutôt que la brièveté : en effet, il importe à nos yeux de respecter au plus juste le rythme des argumentations. Les coupures, supposons-les pertinentes, seront accomplies de manière à préserver les articulations du raisonnement dans l'écrit complet.

Ensuite le commentaire plutôt que la citation brute : c'est évidemment le plus délicat. Nous aurons de ce point de vue un double souci.

Un souci de forme : celui de permettre à la fois une lecture cursive des extraits et une consultation des commentaires.

Un souci de rigueur : nous veillerons à accompagner au plus près ces analyses par une bibliographie des ouvrages où sont construites et débattues les questions qu'elles soulèvent et par des annexes qui donnent accès à des documents périphériques indispensables à la compréhension.

Enfin nous avons opté pour une présentation chronologique en échelonnant les écrits dans l'ordre de leur élaboration par leur(s) auteur(s). Ce choix garantit à nos yeux que l'on respecte, dans chaque contexte particulier, le processus même de la recherche, ses tâtonnements, ses rectifications, ses avancées.

### Une anthologie commentée pour une étude collective des écrits de Marx et d'Engels

Insistons sur la dimension pédagogique de l'entreprise, laquelle ne souhaite qu'offrir un outil de travail pour la formation au marxisme et aux théories qui s'en réclament ou qui s'y réfèrent. Le segment « à mesure » dans le titre général indique que les textes se succéderont dans l'ordre chronologique de leur écriture par Marx et Engels. Mais c'est aussi une manière de dire notre souhait d'« y aller à mesure » dans un rapport d'apprentissage en groupe, en évaluant les savoirs et les apports de chacun(e) en ces matières.

Pour servir cet objectif, la publication se fera sous la forme de fascicules d'ampleur variable. Ce dispositif souple et évolutif nous semble le mieux approprié à l'usage auquel ces pages sont destinées. Il présente l'avantage d'enregistrer à la commande tous les ajustements, toutes les modifications qui s'imposeront dans le cours du travail collectif. L'électronique permet de modifier sans peine chacune des versions qui seront ainsi référencées et datées selon leur dernière mise au point. Chaque tirage sera reproduit sur le site Internet de l'ACJJ.

# Sommaire

Le présent fascicule est consacré au « **Chapitre du capital** » du manuscrit de Marx connu sous le titre des **Grundrisse**, plus précisément à la **première section** de ce chapitre.

Il comprend les **trois cahiers** suivants :

## Introduction

### 1. Grundrisse (3) : le procès de production du capital

- 1.1. Le chapitre de l'argent en tant que capital. Transformation de l'argent en capital, paginé TAC de 1 à 17.
- 1.2. Le capital présuppose la circulation et la valeur d'échange issue de la circulation, paginé C&C de 1 à 4.
- 1.3. La valeur d'échange issue de la circulation se présupposant à elle, se conservant et se multipliant en elle au moyen du travail, paginé VET, de 1 à 2.
- 1.4. Echange entre capital et travail, paginé ECP, de 1 à 18.
- 1.5. Procès de travail et procès de valorisation, paginé PT&V de 1 à 18.
- 1.6. Survaleur absolue et survaleur relative, paginé SA&R, de 1 à 11.
- 1.7. Survaleur et profit, paginé SV&P, de 1 à 4.

### 2. Documents

- 2.1. « plus-value » ou « survaleur » ? La traduction du concept de *Mehrwert* en débat, paginé PV/SV de 1 à 3.
- 2.2. K. Marx : deux articles du *New York Daily Tribune* sur la condition ouvrière, paginé CD de 1 à 9.

### 3. Tranches de vie : l'année 1859, paginé TDV de 1 à 18.

## Table générale

# Introduction

« **Le chapitre du capital** » du manuscrit des *Grundrisse* se compose des **trois sections** suivantes, ainsi subdivisées :

## 1. Première section : le procès de production du capital

- Le chapitre de l'argent en tant que capital. Transformation de l'argent en capital
- Le capital présuppose la circulation et la valeur d'échange issue de la circulation
- La valeur d'échange issue de la circulation se présupposant à elle, se conservant et se multipliant en elle au moyen du travail
- Echange entre capital et travail
- Procès de travail et procès de valorisation
- Survaleur absolue et survaleur relative
- Survaleur et profit

## 2. Deuxième section : procès de circulation du capital

- Reproduction et acculturation du capital
- Formes antérieures à la production capitaliste
- Le circuit du capital
- Théories sur la survaleur et le profit
- Capital fixe et capital circulant
- Capital fixe et développement des forces productives
- Circulation et reproduction du capital fixe et du capital circulant

## 3. Troisième section : le capital en tant qu'il fructifie

- Transformation de la survaleur en profit. Intérêt. Profit. (Coût de production, etc.)
- Compléments aux chapitres de l'argent et du capital
- L'argent comme mesure des valeurs
- L'argent comme moyen de circulation et comme valeur autonome
- Machinerie et profit
- Notes diverses
- Valeur

Le présent fascicule se propose de centrer l'attention **sur la première ces sections**.

\*

Rappelons d'abord que **ce chapitre est resté inédit**.

Le projet d'une publication par fascicules successifs s'est interrompu, en effet, après la parution, en juin 1859, de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, autrement dit, sous ce titre, du seul « Chapitre de l'argent » des *Grundrisse*.

Cette interruption était certes envisagée par l'éditeur Franz Duncker qui s'en était réservé le droit en cas d'insuccès de l'œuvre<sup>1</sup>.

Marx ne projetait pas moins d'inclure dans cette première livraison les analyses sur le capital, ainsi qu'il le précise à Ferdinand Lassalle dans sa lettre du 11 mars 1858 : « La première livraison devrait, en tout état de cause, constituer un ensemble relatif et comme elle doit contenir les fondements de l'ensemble du développement, il lui serait difficile de faire moins de 5-6 placards. Cependant, je verrai cela lors de la mise au point finale. Elle comprend : 1. Valeur, 2. Argent, 3. Le capital en général (le procès de production du capital, le procès de circulation du capital, l'unité des deux, ou capital et profit, la rente). Cela forme une brochure indépendante<sup>2</sup>. ».

<sup>1</sup> Ce sont les termes de l'échange de correspondance des 3 et 11 mars 1858 entre Lassalle et Marx (*Correspondance Marx Lassalle*, PUF, Paris 1977, pp. 156-157 et 157-158). Marx envisageait à cette date la parution d'un « troisième fascicule » : « L'éditeur, *écrivait-il*, a le droit d'interrompre la publication à la deuxième livraison. Mais il doit me le notifier en temps utile. Il doit d'abord conclure avec moi un véritable contrat au cas où il voudrait imprimer le troisième fascicule en plus d'une livraison. » (Op.cit., p. 157).

<sup>2</sup> Op.cit., p. 158.

L'échec éditorial de la *Contribution*<sup>1</sup> explique pour une part l'arrêt de la publication.

Cette interruption trouve cependant sa principale raison dans les scrupules d'auteur de Marx, sans cesse soucieux de reporter les analyses qu'il estime encore inaccomplies. Cela transparait dans sa lettre à Ferdinand Lassalle du 28 mars 1859, laquelle lui annonce une matière singulièrement restreinte : « Tu verras, *lui écrit-il*, que la première partie ne comprend pas encore le chapitre principal, c'est-à-dire le troisième, qui traite du *capital*. J'ai pensé que c'était préférable pour des raisons *politiques*, car c'est avec le chapitre III que commence la véritable bagarre, et il m'a paru avisé de ne pas effrayer de *prime abord*<sup>2</sup>. ».

Il faudra donc attendre encore près de dix ans pour que « commence la véritable bagarre ».

\*

Le premier chapitre « de l'argent » avait pour objet la **circulation simple**, soit l'ensemble des échanges entre **équivalents**, des échanges librement accomplis, contractuellement, entre des propriétaires.

Ce deuxième chapitre montre que la richesse accumulée est le fruit de **l'exploitation du travail salarié**<sup>3</sup>.

La démonstration de Marx va s'appliquer à expliquer que tout se joue dans le **processus de la production** par la mise en œuvre d'un **surtravail** non rémunéré. L'apparence contractuelle de l'engagement salarial dissimule en vérité un mécanisme d'extorsion, actif lorsque, au cours de la journée de travail, l'ouvrier cesse de produire pour l'équivalence de son salaire et se voit contraint de dépenser gratuitement sa force productive pour la création d'une **survaleur** dont s'accapare le capitaliste<sup>4</sup>.

**Surtravail** et **survaleur**, ces deux **concepts** constituent le principal apport théorique de ce chapitre des *Grundrisse*<sup>5</sup>.

Cette découverte emprunte toutefois dans les pages que nous allons lire bien des détours, polémiques souvent, pour établir la réalité de ce qui fait la différence entre les deux circulations de la valeur, la circulation marchande simple, d'une part, de type M-A-M, et, d'autre part, la circulation survalorisante de type A-M-A', celle-là même du capital.

Des détours, oui, qui sollicitent l'attention, mais avec d'autres gains, comme l'approche de ces deux concepts de **survaleur absolue** et **relative** dans leur rapport avec les notions qui se profilent de **capital constant** et de **capital variable**.

\*

Si abstraites et en même temps si proches de la condition ouvrière, ces analyses trouvent éminemment leur place dans la vie de Marx à côté de ses publications de presse.

Et parmi celles-ci, deux articles parus les 22 et 28 avril 1857 dans le *New York Daily Tribune*, l'un sur **La condition des ouvriers d'usine**, l'autre sur **Le système industriel anglais**.

\*

Enfin le cahier des *Tranches de vie* concerne, cette fois, **l'année 1859**.

---

<sup>1</sup> A l'exception de deux recensions par Engels parues à Londres, les 6 et 20 août 1859, dans *Das Volk*, l'ouvrage n'a connu aucun écho dans la presse allemande de l'époque.

<sup>2</sup> Op.cit., p. 206.

<sup>3</sup> Les carnets de travail de Marx permettent de situer la rédaction de ces pages entre le 15 novembre et le 15 décembre 1857. Une période de travail intense comme en témoignent ces deux lettres à Engels, l'une du 08.12.57 : « Je travaille comme un fou des nuits entières à condenser mes études économiques, de façon à en avoir mis au net au moins les linéaments essentiels avant le déluge. » et l'autre, du 18.12.57 : « J'abats un travail gigantesque - le plus souvent jusqu'à 4 heures du matin. Ce travail est de deux sortes : 1. Elaboration des *Traits fondamentaux de l'Economie politique* (il est absolument nécessaire d'aller *au fond* de la chose pour le public, et pour moi personnellement, de me débarrasser de ce cauchemar. 2. La crise actuelle. » (C5, p. 78 et p. 89).

<sup>4</sup> « ce grand secret de la société moderne », écrira Marx au terme du chapitre VI du Livre I du *Capital* (p. 136 de l'édition de poche Garnier Flammarion, Paris 1969).

<sup>5</sup> Ils n'apparaissent pas comme tels dans les analyses de *Travail salarié et Capital* de 1848/49. Cf. sur ce point notre fascicule 9.

## 1.1. Le chapitre de l'argent en tant que capital (Transformation de l'argent en capital)

Le chapitre débute par un rappel de **l'erreur des proudhoniens** dans leur manière d'avoir voulu corriger l'apparent arbitraire qui confère à la monnaie son pouvoir de numéraire.

En cause, la particularité de l'équivalent général, or et argent, de se poser à *part* des autres marchandises, à *côté d'elles* en quelque sorte, pour assurer la mesure de leur valeur marchande, avec pour conséquence que le rapport social entre les producteurs, entre des individus concrets, apparaît comme incarné dans un corps étranger, « une chose purement corporelle ».

Ce qui rend particulièrement difficile la compréhension de ce qu'est l'argent dans toute sa détermination d'argent (...), c'est le fait qu'ici un rapport social, une relation déterminée des individus entre eux, apparaît comme un métal, une pierre, une chose purement corporelle qu'on trouve telle quelle dans la nature et dans laquelle ne subsiste plus aucune détermination formelle qu'on puisse distinguer de son existence naturelle. L'or et l'argent en eux-mêmes ne sont pas monnaie. La nature ne produit pas de monnaie, pas plus qu'elle ne produit de cours du change ou de banquiers. Au Pérou et au Mexique, l'or et l'argent ne servaient pas de monnaie, bien qu'ils se présentent comme bijoux, et qu'il y ait un système de production développé. Être monnaie n'est pas une propriété naturelle de l'or et de l'argent, le physicien et le chimiste, en tant que tels, en ignorent donc tout.

Mais la monnaie, elle, est immédiatement or et argent. Si la monnaie est considérée comme mesure, la détermination formelle y est encore prédominante; ceci est encore plus vrai quand on la considère comme numéraire, où cette prédominance apparaît en plus extérieurement, dans son empreinte; mais dans la 3<sup>e</sup> détermination<sup>1</sup>, c'est-à-dire dans son achèvement, où le fait d'être mesure et numéraire n'apparaît que comme des fonctions de la monnaie, toute détermination formelle a disparu, ou alors coïncide immédiatement avec son être métallique.

Elle ne manifeste absolument pas en elle-même que sa détermination de monnaie n'est qu'un résultat du procès social; elle est monnaie. Ceci est d'autant plus frappant que sa valeur d'usage immédiate pour l'individu vivant n'a aucun rapport avec ce rôle et que le souvenir de la valeur d'usage distincte de la valeur d'échange pure dont elle est l'incarnation s'est complètement effacé.

Ainsi se présente dans toute sa pureté la contradiction fondamentale contenue dans la valeur d'échange et dans le mode de production social correspondant.

C'est précisément cette contradiction<sup>2</sup> qui a fait l'objet des projets de réforme proudhoniens<sup>3</sup>. Marx les évoque ici sans les citer nommément.

---

<sup>1</sup> Pour rappel, Marx distingue trois déterminations de l'argent : 1. L'argent comme mesure des valeurs, 2. L'argent comme moyen de circulation, et 3. L'argent comme représentant matériel de la richesse. En référence au chapitre 1.5. (*Le cours de la monnaie*) de notre précédent fascicule.

<sup>2</sup> Ce discord, disons, si l'on souhaite éviter la catégorie hégélienne de contradiction.

<sup>3</sup> Pour rappel, ces projets, associés à la création d'une *Banque du peuple*, consistaient à remplacer la monnaie par des bons d'échange libellés en heures de travail, la « monnaie de travail » ainsi que Marx la nomme ici.

On a déjà critiqué plus haut<sup>1</sup> les tentatives faites pour lever cette contradiction en retirant à la monnaie sa forme métallique et en la posant extérieurement aussi comme quelque chose qui est posé par la société, comme expression d'un rapport social, tentatives dont la dernière forme serait la monnaie de travail.

Il doit être désormais bien clair que ceci est du travail bâclé aussi longtemps qu'on conserve la base de la valeur d'échange<sup>2</sup>, et que l'illusion selon laquelle la monnaie métallique fausserait l'échange provient d'une méconnaissance complète de sa nature.

L'image des coups portés sur le sac de l'âne sert ici à illustrer l'erreur qui consiste à vouloir réformer la seule **distribution** sans s'apercevoir que tout se joue dans la sphère de la **production**

Mais, d'un autre côté, il est clair aussi qu'à mesure que s'accroît l'opposition aux rapports de production dominants et que ceux-ci poussent eux-mêmes plus violemment à leur mue, la polémique se dirige contre la monnaie métallique ou contre l'argent en général, considérés comme la manifestation la plus frappante, la plus contradictoire et la plus nette dans laquelle on affronte le système de façon tangible. Il faut alors, par toutes sortes de trucs, supprimer les oppositions dont la monnaie n'est que la manifestation sensible. Il est tout aussi clair qu'on peut réaliser avec elle maintes opérations révolutionnaires, dans la mesure où s'attaquer à elle semble laisser tout le reste en état, ou seulement le corriger. On cogne sur le sac en visant l'âne. Mais, aussi longtemps que l'âne ne sent pas les coups portés sur le sac, on n'atteint en fait que le sac, et non l'âne. Et dès l'instant où il les sent, c'est l'âne qu'on frappe, et pas le sac. Aussi longtemps que les opérations sont dirigées contre la monnaie en tant que telle, on ne s'attaque qu'à des conséquences en laissant subsister les causes; ce sont donc des perturbations du procès de production; mais la base solide a toujours la force de les poser comme de simples perturbations transitoires et de les maîtriser par une réaction plus ou moins violente.

Mais cette erreur des réformistes proudhoniens n'est rien au regard des **convictions idéologiques bourgeoises**<sup>3</sup> qui s'appuient sur les rapports monétaires pour y trouver les arguments d'une « apologie des rapports économiques existants ».

Marx entreprend une analyse de la dimension idéologique de l'économie politique bourgeoise sous l'angle de ses **fictions** de classe, et singulièrement celle d'un processus d'échange qui s'accomplirait entre « **de simples échangistes** », autrement dit **entre des individus égaux entre eux**.

D'un autre côté, la détermination du rapport monétaire, pour autant qu'il est développé jusqu'à présent dans sa pureté et sans lien avec des rapports de production plus hautement développés, implique que toutes les oppositions immanentes de la société bourgeoise apparaissent effacées dans les rapports monétaires conçus simplement, et, de ce côté, on se réfugie de nouveau dans la monnaie pour faire l'apologie des rapports économiques existants; ce qui est encore plus le fait de la démocratie bourgeoise que des économistes bourgeois (car ceux-ci sont du moins assez conséquents pour remonter jusqu'à la détermination encore plus simple d'échange et de valeur d'échange). De fait, aussi longtemps que la marchandise ou le travail ne sont encore déterminés que comme valeur d'échange,

---

<sup>1</sup> A savoir dans la première section du chapitre sur l'argent à propos de Darimon. Nous renvoyons sur ce point au chapitre 1.2. (*Alfred Darimon, De la Réforme des Banques, Paris 1856*) de notre précédent fascicule.

<sup>2</sup> A savoir le travail social qui s'y trouve investi.

<sup>3</sup> *Idéologiques*, au sens technique du concept d'idéologie chez Marx, celui d'une pensée travestie par des intérêts de classe.

et la relation par laquelle les différentes marchandises se rapportent les unes aux autres comme échange réciproque de ces valeurs d'échange, comme leur mise en équation, les individus, les sujets entre lesquels se déroule ce procès ne sont déterminés que comme simples échangistes<sup>1</sup>.

Il n'existe absolument aucune différence entre eux, pour autant qu'on considère la détermination formelle, et cette absence de différence est leur détermination économique, la détermination dans laquelle ils se trouvent les uns à l'égard des autres dans un rapport de commerce; c'est l'*indicateur* de leur fonction sociale, ou de la relation sociale qu'ils ont entre eux. Chacun des sujets est un échangiste; c'est-à-dire que chacun a la même relation sociale envers l'autre que l'autre envers lui. En tant que sujets de l'échange, leur relation est donc celle d'*égalité*. Il est impossible de déceler entre eux quelque différence, voire opposition, que ce soit, pas même une diversité. En outre, les marchandises qu'ils échangent sont, en tant que valeurs d'échange, des équivalents ou du moins passent pour tels (il ne pourrait se produire dans l'estimation réciproque qu'une erreur subjective, et, dans la mesure où un individu duperait l'autre, cela n'arriverait pas *par la nature de la fonction sociale dans laquelle ils se font face, car c'est la même*; en elle ils sont *égaux*; mais seulement par l'astuce naturelle, l'art de persuasion, etc., bref par la pure supériorité individuelle d'un individu sur l'autre. La différence serait une différence naturelle qui ne concerne en rien la nature du rapport comme tel et qui est encore affaiblie et privée de sa puissance originelle par la concurrence, etc., comme on peut le dire en se référant à la suite du développement)<sup>2</sup>.

Si l'on s'en tient à la forme pure, au côté économique du rapport (...) alors 3 moments<sup>3</sup> seulement se présentent, qui sont formellement distincts: les sujets du rapport, les *échangistes*; posés dans une même détermination; les objets de leur échange, valeurs d'échange, *équivalents*, qui non seulement sont égaux, mais doivent expressément être égaux et sont posés comme tels; enfin l'acte même de l'échange, la médiation par laquelle les sujets sont précisément posés comme échangistes, égaux, et leurs objets comme équivalents, égaux.

Les équivalents sont l'objectivation d'un sujet pour d'autres; c'est-à-dire qu'eux-mêmes ont autant de valeur l'un que l'autre et s'avèrent dans l'acte de l'échange comme également valables et, en même temps, indifférents l'un pour l'autre. Les sujets ne sont l'un pour l'autre dans l'échange que par les équivalents, qu'en tant que sujets de valeur égale, et s'avèrent tels par la permutation de l'objectivité dans laquelle l'un est pour d'autres. Et comme ils ne sont ainsi l'un pour l'autre qu'en tant qu'ils sont de même valeur, comme possesseurs d'équivalents, et prouvant cette équivalence dans l'échange, ils sont en même temps substituables et indifférents les uns aux autres; leurs autres différences individuelles ne les concernent ici en rien; ils sont indifférents à toutes les autres caractéristiques individuelles<sup>4</sup>.

Une égalité sociale que vient renforcer la **complémentarité** des besoins sous l'angle de la valeur d'**usage** des marchandises échangées<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> C'est l'**hypothèse forte** qui régit l'analyse par Marx de la circulation simple de type M-A-M.

<sup>2</sup> Cette parenthèse, on le voit, pour souligner le fait que l'éventuelle manœuvre abusive de l'un des échangistes ne modifierait rien au principe même de l'échange de biens équivalents entre sujets équivalents.

<sup>3</sup> Ce concept de « *moment* » appartient au vocabulaire hégélien. Il s'agit d'une catégorique cinétique plutôt que temporelle. Ces trois composantes du processus, disons, sont : 1. les échangistes, 2. l'objet marchandise de la transaction et 3. la relation marchande elle-même.

<sup>4</sup> Des sujets « abstraits » en quelque sorte, réduits à leur statut d'égalité en tant qu'échangistes.

<sup>5</sup> Laquelle valeur d'usage demeure extérieure à la valeur marchande comme telle (centrée sur la valeur d'échange).

En ce qui concerne maintenant le contenu, en dehors de l'acte d'échange, qui est aussi bien position que vérification des valeurs d'échange, ainsi que des sujets en tant qu'échangistes, ce contenu qui tombe en dehors de la détermination de la forme économique ne peut être que: 1) La particularité naturelle de la marchandise échangée. 2) Le besoin naturel particulier des échangistes, ou, en rassemblant les deux, la valeur d'usage différente des marchandises à échanger.

Ce contenu de l'échange, qui demeure complètement extérieur à sa détermination économique, bien loin de menacer l'égalité sociale des individus, fait au contraire de leur diversité naturelle la base de leur égalité sociale. Si l'individu A avait le même besoin que l'individu B et avait réalisé son travail dans le même objet que l'individu B, il n'y aurait aucune relation entre eux; ils ne seraient nullement des individus différents du point de vue de leur production. Tous deux ont besoin de respirer; pour tous deux l'air est là comme atmosphère; ceci ne crée entre eux aucun contact social; en tant qu'individus respirants, ils n'ont qu'une relation de corps naturels, et non de personnes. Seule la diversité de leurs besoins et de leur production suscite l'échange et par là-même l'égalisation sociale des individus; cette diversité naturelle est donc le présupposé de leur égalité sociale dans l'acte de l'échange, et tout simplement le présupposé de cette relation au sein de laquelle ils se présentent les uns aux autres comme productifs. Du point de vue de cette différence naturelle, l'individu A existe en tant que possesseur d'une valeur d'usage pour B et B en tant que possesseur d'une valeur d'usage pour A. De ce point de vue, la diversité naturelle les place de nouveau réciproquement dans le rapport d'égalité. Mais il ne s'ensuit pas qu'ils sont indifférents l'un à l'autre; au contraire, ils se complètent, ils ont besoin l'un de l'autre, en sorte que l'individu B, en tant qu'il est objectif dans sa marchandise, est un besoin pour l'individu A et vice versa; en sorte qu'ils ne sont pas seulement en relation d'égalité, mais en relation sociale réciproque.

Cette réciprocité (« une communauté d'espèce ») s'accompagne idéologiquement d'une **seconde détermination essentielle** : celle de la **liberté** des échangistes dans la relation marchande qui les unit. L'échange est perçu comme une transaction de libre consentement qui exclut tout recours à la contrainte, à la force.

Mais ce n'est pas tout. Que ce besoin de l'un puisse être satisfait par le produit de l'autre et vice versa, que l'un soit capable de produire l'objet du besoin de l'autre et que chacun se présente à l'autre comme le propriétaire de l'objet de son besoin, cela prouve que chacun dépasse, en tant qu'homme, son propre besoin particulier, etc., et qu'ils se comportent l'un par rapport à l'autre comme des hommes; qu'ils sont tous conscients de leur communauté d'espèce. Il n'arrive d'ailleurs pas que des éléphants produisent pour des tigres, ou des animaux pour d'autres animaux. Un exemple. Un essaim d'abeilles ne forme au fond qu'une seule abeille, et toutes produisent la même chose.

Poursuivons. Dans la mesure où, désormais, cette différence naturelle des individus et de leurs marchandises (...) constitue le motif de l'intégration de ces individus, de leur relation sociale comme échangistes, dans laquelle leur égalité est présupposée et vérifiée, la détermination de liberté vient maintenant s'ajouter à celle d'égalité.

Bien que l'individu A ressente le besoin de la marchandise de l'individu B, il ne s'en empare pas par la force, ni vice versa, mais ils se reconnaissent réciproquement comme propriétaires, comme personnes, dont les volontés pénètrent les marchandises. A la suite de quoi vient ici aussitôt le moment juridique de la personne et celui de la liberté, pour autant qu'il y est contenu. Aucun individu ne

s'empare de la propriété de l'autre par la force. Chacun s'en dessaisit et l'aliène de son plein gré. Mais ce n'est pas tout: L'individu A ne sert le besoin de l'individu B au moyen de la marchandise *a* que dans la mesure où, et parce que l'individu B sert le besoin de l'individu A au moyen de la marchandise *b* et vice versa. Chacun sert l'autre pour se servir lui-même; chacun se sert de l'autre réciproquement comme de son moyen. Ce qui est maintenant présent à la conscience<sup>1</sup> des deux individus, c'est: 1) que chacun n'atteint son but que dans la mesure où il sert de moyen à l'autre; 2) que chacun ne devient moyen pour l'autre (Être pour autrui) qu'en étant sa propre fin (Être pour soi<sup>2</sup>); 3) que la réciprocité d'après laquelle chacun est à la fois moyen et fin, c'est-à-dire n'atteint sa fin qu'en devenant moyen, et ne devient moyen qu'en se posant comme sa propre fin, que chacun donc se pose comme Être pour autrui en tant qu'Être pour soi, et pose l'autre comme Être pour lui en tant qu'Être pour soi-même - que cette réciprocité est *un fait* nécessaire, présupposé comme condition naturelle de l'échange, mais qu'elle est, en tant que telle, indifférente à chacun des deux sujets de l'échange, et que cette réciprocité n'a d'intérêt pour lui que dans la mesure où elle satisfait son intérêt en tant qu'il exclut celui de l'autre et n'en tient aucun compte. Ce qui veut dire que l'intérêt collectif, qui apparaît comme le motif de l'acte d'ensemble, est certes reconnu par les deux parties comme un fait, mais n'est pas en tant que tel motif, mais fait, pour ainsi dire, son chemin dans le dos des intérêts particuliers réfléchis en eux-mêmes, dans le dos de l'intérêt individuel qui s'oppose à celui d'autrui.

Sous ce dernier aspect, l'individu peut tout au plus avoir encore la conscience réconfortante que la satisfaction de son intérêt individuel contradictoire réalise précisément le dépassement<sup>3</sup> effectif de la contradiction, l'intérêt social universel. Par l'acte même de l'échange, l'individu, chaque individu, est réfléchi en soi-même comme sujet de l'échange qu'il domine (et qu'il détermine). Par là est donc posée la liberté complète de l'individu: libre consentement de la transaction; pas de contrainte d'aucun côté; position de soi comme moyen, ou comme servant, comme simple moyen, à poser comme sa propre fin, comme ce qui domine et étend sa domination au reste; enfin, réalisant son intérêt égoïste, et non un intérêt supérieur; mais l'autre est aussi à la fois connu et reconnu comme réalisant de la même façon son intérêt égoïste, en sorte que tous deux savent que l'intérêt commun n'est que l'échange de l'intérêt égoïste de façon bilatérale, multilatérale, et dans l'autonomisation de toutes les parties prenantes. L'intérêt universel est précisément l'universalité des intérêts égoïstes.

Outre ses références hégéliennes, Marx mentionne ici l'une des thèses centrales de l'économie politique classique et de l'idéologie libérale, à savoir **une conception de la communauté sociale comme la résultante des égoïsmes individuels**. On pense bien sûr ici à l'image de « *la main invisible* » par laquelle Adam Smith évoquait le mécanisme autorégulateur du marché par la concurrence<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Et qui constitue le voile idéologique de la réalité.

<sup>2</sup> Ces concepts hégéliens n'ajoutent rien, semble-t-il, à la description triviale (l'évocation d'une réciprocité) qui les intègre. Sauf dans la suite immédiate du raisonnement qui évoque ce que Hegel appellerait « une ruse de la Raison » à savoir l'accomplissement de la logique d'un processus à l'insu de ceux qui en sont les acteurs sans en être pleinement conscients : « dans leur dos », en quelque sorte.

<sup>3</sup> La traduction de Jean-Pierre Lefebvre (et alii) signale ici l'emploi par Marx du concept hégélien d'*Aufhebung*. En jeu, le dépassement dans l'*universalité* des intérêts égoïstes.

<sup>4</sup> En référence à ce passage célèbre de *La richesse des nations* : « (...) puisque chaque individu tâche, le plus qu'il peut, 1° d'employer son capital à faire valoir l'industrie nationale, et 2° de diriger cette industrie de manière à lui faire produire la plus grande valeur possible, chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. À la vérité, son intention, en général, n'est pas en cela de servir l'intérêt public, et il ne sait même pas jusqu'à quel point il peut être utile à la société. En préférant le succès de l'industrie nationale à celui de l'industrie étrangère, il ne pense qu'à se donner personnellement une plus grande sûreté; et en dirigeant cette industrie de manière à ce que son produit ait le plus de valeur possible, il ne pense qu'à son propre gain; en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une

Si donc la forme économique, l'échange, pose de tous les côtés l'égalité des sujets, le contenu, la substance tant des individus que des choses pose leur *liberté*. Non seulement donc l'égalité et la liberté sont respectées dans l'échange qui repose sur des valeurs d'échange, mais l'échange de valeurs d'échange est la base réelle qui produit toute *égalité* et toute *liberté*. En tant qu'idées pures, elles n'en sont que des expressions idéalisées; en tant qu'elles se développent en relations juridiques, politiques et sociales, elles ne sont que cette base à une autre puissance.

La suite du raisonnement procède à un **bref excursus historique** pour évoquer, comme par contraste, les **contraintes** à l'œuvre dans les modes de production antérieurs, l'antique et le médiéval. Le propos est très net (« Le fondement du monde antique, c'est le travail effectué directement sous la contrainte ») mais le commentaire qui l'accompagne est plutôt imprécis, que ce soit sur le statut du travail organisé en corporation au moyen-âge et ou sur l'évolution juridique à partir du statut de l'esclave (le *servus*) à Rome.

Et ceci s'est aussi vérifié historiquement. L'égalité et la liberté avec cette extension sont le contraire direct de la liberté et de l'égalité antiques, qui n'avaient justement pas pour fondement la valeur d'échange développée, mais qu'au contraire son développement a fichues en l'air. Elles présupposent des rapports de production qui n'étaient pas encore réalisés dans le monde antique; non plus qu'au moyen âge. Le fondement du monde antique, c'est le travail effectué directement sous la contrainte; il est le soubassement réel sur lequel repose la communauté; la base du moyen âge, c'est le travail lui-même comme privilège, encore pris dans sa particularité et non comme universellement productif de valeurs d'échanges. Le travail n'est plus ici ni travail forcé, ni, comme dans le second cas, accompli en vue d'une communauté se présentant comme une entité supérieure (corporations).

Or il est bien exact que [les relations des] échangistes du côté de leurs motifs, c'est-à-dire des motifs naturels qui tombent en dehors du procès économique, reposent aussi sur une certaine contrainte; mais celle-ci n'est elle-même, d'une part, que l'indifférence d'autrui pour mon besoin comme tel, face à mon individualité naturelle, donc son égalité avec moi et sa liberté, qui est tout aussi bien le présupposé de la mienne; et, d'autre part, pour autant que je suis déterminé, forcé par mes besoins, c'est seulement ma propre nature, qui est un ensemble de besoins et de tendances, qui me fait violence, et non quelque chose d'étranger (autrement dit, c'est mon intérêt posé sous forme universelle, réfléchi). Mais c'est justement aussi par ce côté que je contrais autrui, que je le force à entrer dans le système de l'échange.

C'est pourquoi, dans le droit romain, le *servus* est correctement défini comme quelqu'un qui ne peut pas acquérir de bien par l'échange (...). Et il est tout aussi évident que ce *droit*, bien qu'il corresponde à une situation sociale dans laquelle l'échange n'était nullement développé, a pu pourtant développer, dans la mesure même du cercle bien déterminé où cet échange s'était quand même développé, *les déterminations de la personne juridique, précisément celles de l'individu de l'échange*, et ainsi anticiper (du point de vue des déterminations fondamentales) le droit de la société industrielle; et surtout qu'il dut être imposé contre le moyen âge comme droit de la société bourgeoise montante. Mais son développement correspond lui-même aussi complètement à la dissolution de la communauté romaine.

---

manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler ». (Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Livre IV, Ch. 2, Flammarion Paris 2009, pp. 146-147 de l'édition « Les livres qui ont changé le monde »).

Le raisonnement fait alors retour à la thèse de l'union organique entre l'échange selon la valeur et **la prévalence des principes d'égalité et de liberté**<sup>1</sup>. On sera sensible à l'image de l'égalité entre le travailleur et le roi dans l'achat pour 3 shillings d'une quelconque marchandise.

Comme l'argent est d'abord la réalisation de la valeur d'échange, et que c'est seulement dans un système monétaire développé que le système des valeurs d'échange s'est réalisé ou inversement, le système monétaire ne peut être dans la pratique que la réalisation de ce système de la liberté et de l'égalité. Comme mesure, l'argent ne fait que donner à l'équivalent son expression déterminée, lui seul en fait aussi l'équivalent par la forme. Certes, dans la circulation, une différence dans la forme s'introduit encore: les deux échangistes apparaissent dans les déterminations différentes d'acheteur et de vendeur; la valeur d'échange apparaît une fois comme valeur universelle dans la forme de l'argent, puis comme valeur particulière dans la marchandise naturelle qui a maintenant un prix; mais, premièrement, ces déterminations permutent entre elles; la circulation elle-même n'est pas une opération qui crée une inégalité, mais uniquement, au contraire, la position d'une égalité, l'abolition d'une différence purement imaginaire. L'inégalité est purement formelle.

Enfin cette égalité se pose matériellement dans l'argent lui-même en tant qu'argent circulant, c'est-à-dire apparaissant tantôt dans une main, tantôt dans l'autre, et indifférent à cette apparition. Chacun apparaît face à l'autre comme possesseur de l'argent, comme argent lui-même, pour autant que l'on considère le procès d'échange. C'est pourquoi l'indifférence et l'équivalence sont explicitement présentes dans la forme de la chose. La diversité naturelle particulière que comportait la marchandise<sup>2</sup> s'est effacée, et est continuellement effacée par la circulation.

Un travailleur qui achète pour 3 sh. de marchandise apparaît au vendeur avec la même fonction, la même égalité - sous la forme de 3 sh. - que le roi qui en fait autant. Toute différence entre eux est effacée. Le vendeur comme tel n'apparaît que comme possesseur d'une marchandise de 3 sh., de sorte que tous deux sont parfaitement égaux; simplement, les 3 sh existent une fois en métal d'argent, l'autre fois en sucre, etc.

Ni la thésaurisation ni l'héritage ne modifient **ces relations foncièrement égalitaires**, « cette liberté et cette égalité naturelles ».

Dans la 3e forme de l'argent<sup>3</sup>, il pourrait sembler que s'introduit une détermination différente entre les sujets du procès. Mais, dans la mesure où l'argent apparaît ici comme matériau, comme marchandise universelle des contrats, toute différence entre contractants est au contraire effacée. S'il devient objet de l'accumulation, le sujet semble ne retirer de la circulation que de l'argent, forme universelle de la richesse, dans la mesure où il n'en retire pas des marchandises de prix égal. Si donc un individu accumule et l'autre non, cela ne se fait jamais aux dépens de l'autre. L'un jouit de la richesse réelle, l'autre entre en possession de la forme universelle de la richesse. Si l'un s'appauvrit et que l'autre s'enrichit, c'est dans le cadre d'un libre consentement et cela ne provient en rien du rap-

---

<sup>1</sup> Faut-il le rappeler : Marx n'assume évidemment pas ces positions idéologiques bourgeoises qu'il développe précisément comme telles.

<sup>2</sup> Sa diversité dans sa dimension de valeur d'usage.

<sup>3</sup> A savoir comme « représentant matériel de la richesse » et donc comme possible objet de thésaurisation.

port économique, de la relation économique elle-même dans laquelle ils se trouvent.

Même l'héritage et tous les rapports juridiques analogues qui perpétuent les inégalités ainsi constituées ne portent aucun préjudice à cette liberté et à cette égalité naturelles. Si le rapport originel de l'individu A n'est pas en contradiction avec ce système, cette contradiction ne peut certainement pas être produite par le fait que l'individu B prend la place de l'individu A, le perpétue. C'est au contraire la détermination sociale, ici, qui manifeste sa présence et sa durée au-delà de la limite de la vie naturelle: c'est le renforcement de cette détermination face à l'action contingente de la nature, dont l'effet serait plutôt comme tel l'abolition de la liberté de l'individu. De plus, l'individu n'étant dans ce rapport que l'individuation de l'argent, il est en tant que tel aussi immortel que l'argent, et sa représentation par l'héritage est au contraire l'accomplissement de cette détermination.

Sans trop marquer la transition<sup>1</sup>, le raisonnement quitte alors le registre de cette **idéalisation** de l'échange marchand pour aborder ce qui, derrière « **ce procès de surface** », se profile « **en profondeur** », à savoir les effets de la division du travail et singulièrement l'« opposition du travail salarié et du capital ».

Le cours de l'histoire dément cette conception logique, idéologique, de la simple transaction entre libre-échangistes pour faire apparaître des rapports autrement déterminés, **des rapports de classe**.

Si l'on ne souligne pas la signification historique de cette conception et qu'on l'oppose simplement comme une réfutation aux rapports sociaux plus développés, dans lesquels les individus ne se présentent plus comme échangistes, ou vendeurs et acheteurs, mais ont entre eux des rapports déterminés qui ne les posent plus dans la même détermination, c'est exactement comme si on prétendait qu'il n'existe aucune différence, a fortiori aucune opposition ni contradiction, entre les corps naturels, sous prétexte que, par exemple, dans la détermination de la pesanteur, ils sont tous pesants et en ce sens égaux; ou qu'ils sont égaux parce qu'ils occupent tous un espace à 3 dimensions.

C'est la valeur d'échange elle-même qui est ici pareillement opposée, dans sa détermination simple, à ses formes contradictoires plus développées. Considérées dans le cours de la science, ces déterminations abstraites apparaissent justement comme les premières et les plus pauvres; telles, pour une part, qu'elles se présentent aussi historiquement; le plus développé apparaît comme le plus tardif. Dans le tout de la société bourgeoise présente, cette position apparaît comme prix et circulation des prix, etc., comme le procès de surface sous lequel, cependant, en profondeur, se déroulent d'autres procès dans lesquels disparaissent cette apparente égalité et cette apparente liberté des individus.

D'un côté, on oublie que, d'emblée, la présupposition de la valeur d'échange, fondement objectif de l'ensemble du système de production, implique pour l'individu cette contrainte que son produit immédiat ne soit pas un produit pour lui, mais ne devienne tel que dans le procès social, et qu'il lui faille prendre cette forme universelle et cependant extérieure; que l'individu n'ait plus d'existence que comme producteur de valeur d'échange, ce qui implique la négation totale de son existence naturelle; qu'il soit donc totalement déterminé par la société; enfin, que ceci présuppose la division du travail, etc., dans laquelle l'individu est déjà soumis à d'autres rapports que ceux des simples échangistes, etc. Que, donc, non seulement cette présupposition ne provient nullement de la volonté ni de la nature individuelle immédiate, mais qu'elle est historique et pose déjà l'individu comme déterminé par la société.

---

<sup>1</sup> Elle ne semble exister que « dans la tête » du scripteur.

D'autre part, on oublie que les formes supérieures dans lesquelles [figurent] maintenant l'échange ou les relations de production qui se réalisent en lui n'en restent aucunement à cette détermination simple où la plus grande différence entre les individus est formelle et donc indifférente.

Enfin, on ne voit pas que l'opposition du travail salarié et du capital est déjà latente dans la détermination simple de la valeur d'échange<sup>1</sup>.

Tout ce grand savoir n'aboutit donc qu'à en rester aux rapports économiques les plus simples qui sont de pures abstractions si on les prend dans leur autonomie; mais qui, dans la réalité, ont au contraire pour médiation les oppositions les plus profondes, et ne montrent qu'un côté, celui où l'expression de ces oppositions est effacée.

La séquence ne s'attarde cependant pas sur la question du rapport salarial et revient dans sa conclusion sur le cas des utopistes socialistes, dont les proudhoniens.

D'un autre côté, on voit bien aussi la puérilité des socialistes (notamment les socialistes français, qui veulent prouver que le socialisme est la réalisation des idées de la société *bourgeoise* exprimées par la Révolution française), qui démontrent que l'échange et la valeur d'échange sont *originellement* (dans le temps) ou selon leur *concept* (dans leur forme adéquate) un système de liberté et d'égalité de tous, mais qu'ils ont été faussés par l'argent, le capital, etc. Ou encore que l'histoire a fait jusqu'à présent des tentatives manquées pour les accomplir de la façon qui correspond à leur vérité, et qu'ils ont maintenant, par exemple Proudhon, trouvé le vrai Jacob qui fournira l'histoire véritable de ces rapports en remplacement de la fausse.

Voici ce qu'il faut leur répondre: la valeur d'échange ou, plus près de nous, le système de l'argent est en fait le système de l'égalité et de la liberté, et si quelque chose vient perturber celles-ci dans le développement plus détaillé du système, ce sont là des perturbations immanentes, c'est justement là l'effectuation de *l'égalité et de la liberté*, qui se font connaître en se manifestant comme inégalité et absence de liberté. C'est un vœu tout aussi pieux que sot de demander que la valeur d'échange ne se développe pas en capital, ou que le travail productif de valeur d'échange ne se développe pas en travail salarié.

Ce qui distingue ces messieurs des apologistes bourgeois, c'est, d'un côté, le sentiment qu'ils ont des contradictions que comporte le système; de l'autre, l'utopisme, le fait qu'ils ne saisissent pas la différence nécessaire entre la figure réelle et la figure idéale de la société bourgeoisie, et veulent donc entreprendre cette tâche inutile qui consiste à vouloir redonner réalité à l'expression idéale elle-même, alors qu'elle n'est en fait que l'image projetée de cette réalité.

Autrement dit : ils sont eux-mêmes prisonniers des constructions idéologiques de la réalité bourgeoise, une réalité qu'il s'agit de comprendre avec rigueur, *théoriquement donc*, dans son fonctionnement effectif, celui-là même qui dissimule, *en profondeur*, des rapports de domination bien contraires aux postulations fictives de liberté et d'égalité.

Or cette lucidité, on ne peut l'attendre des travaux de « l'économie politique la plus récente » et assurément pas de Frédéric Bastiat.

---

<sup>1</sup> Le propos, remarquons-le, est plutôt bref (une seule phrase) pour mentionner le travail salarié dans son opposition au capital. La contrainte précédemment évoquée est purement sociétale.

Quant à la démonstration insipide opposée à ces socialistes par l'économie politique la plus récente, qui d'ailleurs est tombée bien bas (*Frédéric Bastiat* peut être considéré comme son représentant classique, tant pour la platitude, l'affectation de dialectique, l'enflure prudhommesque et la vanité niaise de ses lieux communs, que pour sa totale incapacité à saisir les processus historiques; alors que l'Américain *Carey*, au moins, invoque les réalités américaines spécifiques en les opposant aux réalités européennes), qui *démontre* que, partout, les rapports économiques expriment les mêmes déterminations simples, et donc partout l'égalité et la liberté de l'échange de valeurs d'échange simplement déterminé, elle se réduit à une pure et puérile abstraction.

(...)<sup>1</sup>

\*

La séquence se poursuit sur la question fondamentale de **la transformation de l'argent en capital**, une métamorphose, explique Marx, qui ne peut advenir dans le cours de la circulation simple comme le montre cette image expressive de l'égalité entre l'ouvrier et le millionnaire achetant une miché de pain.

La détermination de l'argent en tant que capital est une détermination de l'argent qui dépasse sa simple détermination d'argent. Elle peut être considérée comme sa suprême réalisation; de la même façon qu'on peut dire que le singe se développe dans l'homme<sup>2</sup>. Mais, dans ce cas, on pose la forme inférieure au-dessus de la forme supérieure, comme étant le sujet qui se développe et prend le dessus<sup>3</sup>.

En tout cas, *l'argent en tant que capital* est différent de *l'argent en tant qu'argent*. Il faut développer cette détermination nouvelle.

D'un autre côté, le *capital en tant qu'argent* semble être la régression du capital vers une forme inférieure. Or il n'est ainsi que posé dans une particularité qui, en tant que non-capital, existe déjà avant lui, et qui constitue l'un de ses présupposés. L'argent réapparaît dans tous les rapports ultérieurs; mais il ne fonctionne plus alors comme simple argent. Si, comme c'est le cas ici, il s'agit dans un premier temps de le suivre jusqu'à ce qu'il parvienne à sa totalité en tant que marché monétaire, le reste du développement n'en est pas moins présupposé et doit même à l'occasion être intégré dans le développement présent. C'est le cas de la détermination universelle du capital qui prend place ici avant que nous passions à sa particularité en tant qu'argent.

Un **commentaire de méthode** qui s'adresse aussi bien au lecteur qu'à Marx lui-même dans le cours de sa démonstration. L'enjeu ici est de bien distinguer les niveaux d'abstraction et le mécanisme de basculement d'un régime à l'autre, de l'argent comme argent à l'argent comme capital.

Ce basculement ne résulte pas, souligne Marx, d'une simple accumulation d'argent. Ni du simple cours de la circulation.

Quand je dis, comme Say, par exemple, que le capital est une somme de valeurs, je ne fais rien d'autre que dire: le capital = valeur d'échange. Toute somme de valeur est une valeur d'échange, et toute valeur d'échange est une somme de valeurs. Je ne peux

<sup>1</sup> Se développe ici un long commentaire très allusif sur les analyses de Frédéric Bastiat.

<sup>2</sup> On pense inévitablement ici à cet énoncé devenu célèbre de l'introduction de 1857 : « L'anatomie de l'homme est une clé pour l'anatomie du signe. » (Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Éditions sociales. Paris 1977, p. 170).

<sup>3</sup> Un énoncé plutôt énigmatique, sauf peut-être si l'on envisage à la manière hégélienne l'auto-déploiement du même *sujet*. La thèse qui suit est plus clairement exprimée.

pas passer par une simple addition de la valeur d'échange au capital. La simple accumulation d'argent ne suffit pas, ainsi que nous l'avons vu, à poser le rapport de capitalisation.

C'est dans ce qu'on nomme le commerce de détail, c'est-à-dire le trafic quotidien de la vie bourgeoise, celui qui se passe directement entre producteurs et consommateurs dans le petit commerce, et dont le but est, d'une part, l'échange de la marchandise contre de la monnaie, et, d'autre part, l'échange de la monnaie contre de la marchandise, en vue de satisfaire des besoins individuels - c'est seulement dans ce mouvement qui se déroule à la surface du monde bourgeois que le mouvement des valeurs d'échange, leur circulation, s'effectue à l'état pur. Un ouvrier et un millionnaire qui achètent une miche de pain n'apparaissent dans cet acte qu'en tant que simples acheteurs<sup>1</sup>, de même que le boutiquier auquel ils ont affaire n'apparaît qu'en tant que vendeur. Toutes les autres déterminations sont ici effacées. Le *contenu* de leurs achats ainsi que leur *volume* apparaissent complètement indifférents en face de cette détermination formelle.

Le rapport de la valeur au capital est un **rapport d'antériorité**.

Dans la théorie, le concept de valeur précède celui de capital, tout en supposant par ailleurs, pour se développer à l'état pur, un mode de production fondé sur le capital; or la même chose se passe dans la pratique. C'est pourquoi les économistes sont nécessairement conduits tantôt à considérer le capital comme créateur, source des valeurs, tantôt, par ailleurs, à présupposer les valeurs pour la formation du capital et à ne présenter celui-ci que comme une somme de valeurs dans une fonction déterminée.

L'existence de la valeur dans toute sa pureté et son universalité suppose un mode de production dans lequel le produit, pris individuellement, a perdu sa qualité de produit pour le producteur en général et plus encore pour le travailleur pris individuellement, et dans lequel il n'est rien s'il ne se réalise pas dans la circulation. Pour celui qui crée une partie infinitésimale d'une aune d'indienne<sup>2</sup>, le fait qu'elle soit de la valeur, de la valeur d'échange, n'est pas une détermination de pure forme. S'il n'avait pas créé une valeur d'échange, de la monnaie, il n'aurait absolument rien créé. Cette détermination de valeur présuppose donc elle-même un stade historique donné du mode de production social et constitue elle-même un rapport donné avec ce dernier, donc un rapport historique. D'autre part, certains éléments de la détermination de valeur se développent à des stades antérieurs du procès de production historique de la société et apparaissent comme le résultat de celui-ci.

C'est pourquoi, à l'intérieur du système de la société bourgeoise, le capital succède immédiatement à la valeur.

Cette **dimension historique** se manifeste dans les rapports entre la **propriété foncière** et le **capital**, des rapports qui se sont modifiés sous l'effet de la domination de ce dernier.

*D'autres systèmes le précèdent dans l'histoire*, qui constituent la base matérielle d'un développement plus incomplet de la valeur. Dans la mesure où la valeur d'échange n'y joue qu'un rôle secondaire à côté de la valeur d'usage, ce n'est pas le capital mais le rapport

---

<sup>1</sup> Une reprise de l'image précédente, on s'en souvient, de l'égalité entre le travailleur et le roi lors d'un achat pour 3 shillings.

<sup>2</sup> L'*indienne* est une étoffe de coton peinte ou imprimée. Quant à l'*aune*, elle est l'unité de longueur appliquée au mesurage des étoffes.

de propriété foncière qui apparaît comme étant sa base réelle. Par contre, on ne peut pas comprendre la propriété foncière moderne sans présupposer le capital, car elle ne peut exister sans lui, et de fait elle apparaît comme une forme produite par le capital, et adaptée à lui-même, de la configuration historique précédente de la propriété foncière.

C'est donc justement dans l'évolution de la propriété foncière que l'on peut étudier la victoire et la constitution progressives du capital, et c'est pourquoi Ricardo, l'économiste des temps modernes, faisant preuve d'un grand sens historique, a considéré les rapports entre capital, travail salarié et rente foncière dans les limites de la propriété foncière, pour en déterminer les formes spécifiques. Le rapport entre le capitaliste industriel et le propriétaire foncier apparaît comme une relation située en dehors de la propriété foncière. Mais, en tant que rapport entre le fermier moderne et le titulaire d'une rente foncière, il apparaît comme un rapport immanent de la propriété foncière elle-même, et l'autre apparaît comme n'existant, comme n'étant plus posé que dans sa relation avec le capital.

Des **évolutions décisives** que le texte se contente toutefois d'évoquer, comme au passage.

L'histoire de la propriété foncière qui montrerait la transformation progressive du *landlord* féodal en rentier foncier, du fermier à vie héréditaire, semi-tributaire et souvent privé de liberté, en fermier moderne, et des serfs et paysans corvéables, liés à la terre sur laquelle ils sont établis, en journaliers agricoles, serait effectivement l'histoire de la constitution du capital moderne. Elle inclurait la relation avec le capital urbain, avec le commerce, etc. Mais, pour l'instant, nous nous occupons de la société bourgeoise accomplie, et évoluant sur ses propres bases.

Très vite, en effet, la démonstration reprend le cours du raisonnement logique en insistant sur le rôle de la monnaie comme **première forme phénoménale** du capital sous la détermination de **capital commercial**.

Le capital provient tout d'abord de la circulation, plus précisément de la monnaie, qui est son point de départ.

Nous avons vu que la monnaie qui entre dans la circulation et qui en sort en même temps pour revenir à elle-même constitue la dernière forme de sa propre abolition. C'est en même temps le premier concept de capital, et sa première forme phénoménale. La monnaie s'est niée en se dissolvant simplement dans la circulation; mais elle s'est tout autant niée en se posant comme autonome vis-à-vis d'elle. Si l'on rassemble des déterminations positives de cette négation, elle contient les premiers éléments du capital. L'argent est la première forme sous laquelle le capital apparaît en tant que tel. A-M-M-A; c'est-à-dire que l'argent est échangé contre de la marchandise, et la marchandise contre de l'argent; *ce mouvement de l'achat en vue de la vente, qui constitue la détermination formelle du commerce, le capital en tant que capital commercial*, se trouve aux stades les plus précoces du développement économique; c'est le premier mouvement dans lequel la valeur d'échange en tant que telle est le contenu, pas seulement la forme, mais son propre contenu.

Ce mouvement peut s'effectuer à l'intérieur des peuples et entre des peuples pour lesquels la valeur d'échange n'est absolument pas encore devenue la condition de la production. Ce mouvement n'affecte que le surplus d'une production qu'ils calculent en vue de l'utilisation immédiate et ne s'effectue qu'à sa frontière. Comme les

Juifs dans l'ancienne société polonaise ou dans la société médiévale en général, des peuples entiers peuvent aussi, comme dans l'antiquité, et comme plus tard les Lombards, occuper cette place entre des peuples chez qui la valeur d'échange n'est pas encore devenue la condition préalable et fondamentale du mode de production. Le capital commercial n'est que du capital circulant, et le capital circulant en est la première forme; forme dans laquelle il n'est absolument pas encore devenu la base de la production. Le capital monétaire et l'intérêt de l'argent, l'usure, est une forme plus développée, dont l'apparition autonome se rattache également à un stade précoce. Enfin la forme M-A-A-M, dans laquelle l'argent et la circulation en général apparaissent comme simples moyens pour la marchandise circulante, qui, de son côté, ressort de la circulation pour satisfaire directement le besoin, est elle-même la condition de cette première apparition du capital commercial. Les divers présupposés apparaissent répartis entre divers peuples, ou encore, à l'intérieur de la société, le capital commercial en tant que tel n'est que conditionné par cette circulation orientée uniquement vers la consommation. D'autre part, *la marchandise circulante*, la marchandise qui ne se réalise qu'en prenant la forme d'une autre marchandise qui sort de la circulation et sert des besoins immédiats est également forme première du capital, qui est essentiellement capital marchandise.

La simple circulation toutefois ne peut suffire. En effet, elle est incapable comme telle d'assurer son renouvellement qui réside dans la **production**, la seule qui puisse l'alimenter, *comme un combustible le fait d'un feu*.

D'autre part, il est tout aussi clair que le simple mouvement des valeurs d'échange tel qu'il se présente dans la circulation à l'état pur ne peut jamais réaliser du capital. Il peut conduire au retrait et à l'accumulation de la monnaie, mais dès que la monnaie revient dans la circulation, elle se dilue en une série de procès d'échange avec des marchandises qui sont consommées, et, par conséquent, se perd dès que sa capacité d'achat est épuisée.

De même, la marchandise qui s'est échangée contre de la marchandise par l'intermédiaire de la monnaie sort de la circulation pour être consommée, détruite. Mais, si elle acquiert dans la monnaie une autonomie face à la circulation, elle ne représente plus que la forme universelle sans substance de la richesse. Comme ce sont des équivalents qui s'échangent l'un contre l'autre, la forme de richesse fixée sous forme de monnaie disparaît dès qu'elle est échangée contre de la marchandise, et la valeur d'usage contenue dans la marchandise disparaît dès qu'elle est échangée contre de la monnaie. Dans l'acte simple de l'échange, chacun des deux équivalents ne peut que perdre la détermination qu'il a face à l'autre, dès lors qu'il se réalise en lui. Aucun ne peut se conserver dans sa détermination en passant dans l'autre. Au sophisme des économistes bourgeois, qui enjolivent le capital en voulant le réduire à l'échange pur, on a donc opposé la revendication tout aussi sophistiquée, mais justifiée en face d'eux, qui consisterait à réduire effectivement le capital à l'échange pur, en conséquence de quoi il disparaîtrait en tant que puissance et serait détruit, que ce soit sous la forme de la marchandise ou sous celle de la monnaie.

La répétition du procès à partir des deux points, de la monnaie ou de la marchandise, n'est pas posée dans les conditions de l'échange lui-même. L'acte ne peut être renouvelé que jusqu'à son achèvement, c.-à-d. que l'échange ne peut se renouveler que jusqu'à ce qu'on ait échangé à concurrence du montant de la valeur d'échange. Il ne peut pas se rallumer de lui-même. C'est pourquoi la circulation ne porte pas en elle-même le principe de son renouvellement autonome. Ses moments lui sont *présupposés*, et non *posés* par elle. Il faut sans cesse l'alimenter en marchandises venant de l'extérieur, comme on alimente un feu en combustible. Sinon, elle s'éteint dans l'indifférence. Elle s'éteindrait dans la monnaie comme

résultat indifférent qui, dans la mesure où il ne serait plus en rapport avec marchandises, prix et circulation, aurait cessé d'être de la monnaie, d'exprimer un rapport de production; et dont seule subsisterait l'existence métallique, alors que son existence économique serait détruite.

La circulation, affirme Marx, est « un être de pure apparence » ; elle n'est que « le phénomène d'un procès qui se déroule derrière elle ». La métaphore de la *surface* et de la *profondeur* se trouve à nouveau requise pour affirmer **le rôle déterminant de la production** comme à son **fondement**.

La circulation, qui apparaît donc comme donné immédiat à la surface de la société bourgeoise, n'existe que dans la mesure où elle est sans cesse médiatisée. Considérée en elle-même, elle est la médiation de deux extrêmes présumés. Mais ce n'est pas elle qui pose ces extrêmes. Elle a donc tout de même besoin d'être elle-même médiatisée non seulement dans chacun de ses moments, mais en tant que globalité de la médiation, que procès total. Son être immédiat est donc pure apparence. Elle est le phénomène d'un procès qui se déroule derrière elle. Elle est niée désormais dans chacun de ses moments - en tant que marchandise - en tant que monnaie - et en tant que relation entre les deux, en tant que simple échange et que circulation des deux.

A l'origine, la production sociale apparaissait comme un acte consistant à poser des valeurs d'échange, et cet acte, dans un développement ultérieur, apparaissait comme circulation - comme mouvement totalement développé des valeurs d'échange entre elles; mais, maintenant, c'est la circulation elle-même qui retourne à l'activité qui pose ou produit des valeurs d'échange. Et c'est à son fondement qu'elle retourne ainsi. Ce qui lui est présumé, ce sont des marchandises (soit sous forme particulière, soit sous la forme universelle de la monnaie) qui sont la réalisation d'un certain temps de travail et, en tant que telles, des valeurs; elle a donc pour condition préalable aussi bien la production de marchandises par le travail que leur production en tant que valeurs d'échange. C'est là son point de départ, et c'est par son propre mouvement qu'elle retourne à la production créatrice de valeurs d'échange dont elle est le résultat.

Nous sommes donc revenus au point de départ, à la production qui pose, qui produit les valeurs d'échange, mais celle-ci présuppose maintenant la circulation en tant que moment développé et apparaît comme un procès permanent qui pose la circulation et revient sans cesse d'elle à lui-même pour la poser de nouveau. Le mouvement qui pose les valeurs d'échange apparaît donc ici désormais sous une forme beaucoup plus compliquée, dans la mesure où il n'est plus seulement le mouvement des valeurs d'échange présumées, ou ne les pose plus formellement en tant que prix, mais où il les crée, les engendre en même temps en tant que présuppositions.

La production elle-même n'existe plus ici avant ses résultats, c.-à-d. n'est plus présumée; mais elle apparaît comme produisant en même temps elle-même ces résultats; toutefois, à la différence du premier stade, elle ne les produit plus comme des résultats qui conduisent simplement à la circulation, mais qui supposent en même temps la circulation, le procès de circulation développé. (Au fond, la circulation n'est que le procès formel qui consiste à poser la valeur d'échange tantôt sous la détermination de la marchandise, tantôt sous la détermination de la monnaie.)

Ce mouvement apparaît sous différentes figures, historiquement, d'une part, en tant qu'il conduit au travail productif de valeur, mais aussi, d'autre part, à l'intérieur du système de la production bourgeoise, c.-à-d. de la production qui pose de la valeur d'échange.

Cette thèse une fois posée, l'exposé revient à de rapides considérations historiques<sup>1</sup> sur les débuts d'un simple échange d'*excédents*, lequel va progressivement ouvrir, par le fait même de l'expérience, vers une perspective d'expansion marchande associée aux capacités productives.

Chez les peuples barbares ou semi-barbares, ou bien ce sont les peuples marchands qui jouent d'abord le rôle d'intermédiaires, ou bien des tribus, dont les productions sont naturellement différentes, entrent en contact et échangent leurs excédents. Le premier cas est la forme la plus classique. Tenons-nous en donc là. L'échange des excédents est un trafic qui pose l'échange et la valeur d'échange. Mais il ne s'étend qu'aux excédents et se déroule à côté de la production elle-même. Mais si les commerçants qui sollicitent l'échange font des apparitions renouvelées (les Lombards, les Normands, etc., ont joué ce rôle vis-à-vis de presque tous les peuples européens), et s'il se développe un commerce continu dans lequel le peuple producteur ne fait plus que ce qu'on appelle du commerce *passif*, dans la mesure où l'incitation à l'activité qui pose la valeur d'échange vient du dehors, et non de la configuration interne de sa production, le surplus de production ne doit plus alors exister de façon seulement contingente et occasionnelle, mais au contraire se renouveler en permanence, et ainsi la production intérieure elle-même tend à s'orienter vers la circulation, à poser des valeurs d'échange.

Dans un premier temps, l'effet est plutôt matériel. Le cercle des besoins est élargi; le but visé est la satisfaction des nouveaux besoins, et de là découlent à la fois la plus grande régularité et l'augmentation de la production. L'organisation de la production interne elle-même est déjà modifiée par la circulation et par la valeur d'échange; mais elle n'est pas encore saisie par elle, ni sur toute l'étendue de sa surface ni dans toute sa profondeur. C'est ce que l'on nomme *l'effet civilisateur* du commerce extérieur. Selon l'intensité de cette influence extérieure et le degré de développement des éléments de la production intérieure - division du travail, etc. - le mouvement qui pose la valeur d'échange attaque ensuite plus ou moins l'ensemble de la production.

L'exemple suivant de **la mutation de la production agricole anglaise au 16<sup>e</sup> siècle** est assurément plus précis en rapport avec ses conséquences sociologiques.

En Angleterre, p. ex., au 16<sup>e</sup> siècle et au début du 17<sup>e</sup>, l'importation des marchandises des Pays-Bas donna une importance décisive aux surplus de laine que l'Angleterre pouvait offrir en échange. Pour produire désormais davantage de laine, des champs furent transformés en pâturages pour les moutons, le système du petit fermage fut brisé, etc., il y eut *des délogements d'exploitations*, etc. L'agriculture perdit ainsi le caractère de travail en vue de la valeur d'usage, et l'échange de son surplus, son caractère d'acte indifférent à sa structure interne. En certains points, l'agriculture se trouva même uniquement déterminée par la circulation et transformée en production qui pose des valeurs d'échange. Non seulement le mode de production en fut modifié, mais tous les anciens rapports de population et de production, ainsi que les anciens rapports économiques correspondants furent dissous. Alors que la production qu'elle présupposait ne créait des valeurs d'échange que comme surplus, la circulation se referma sur une production qui ne s'effectuait plus que par rapport à la circulation, sur une production qui posait des valeurs d'échange et n'avait pas d'autre contenu qu'elles.

En outre, dans la production moderne, où sont présupposées la valeur d'échange et la circulation développée, d'une part, les prix dé-

---

<sup>1</sup> La distinction entre « peuple producteur » et « peuple marchand » soutient le raisonnement plutôt qu'elle ne le documente vraiment dans la précision.

terminent la production et, d'autre part, la production détermine les prix.

La séquence se termine par une manière d'avertissement sur l'erreur qui consisterait à ne considérer le capital qu'**en généralité**, sous l'angle du « travail amassé » en vue d'un travail nouveau, et cela en dehors de « toute détermination formelle » **spécifiquement historique**.

Quand on dit que le capital « est du travail amassé<sup>1</sup> (réalisé) (à vrai dire, du travail *objectivé*) qui sert de moyen à un travail nouveau (production), on ne considère que la matière du capital, en faisant abstraction de la détermination formelle sans laquelle il n'est pas capital. Cela revient à dire que le capital est: instrument de production, car, au sens le plus large, n'importe quel objet, même si on le trouve simplement dans la nature, comme, p. ex., les pierres, demande à être approprié par une activité quelconque avant de pouvoir servir d'instrument, de moyen de production. Ainsi le capital aurait-il existé dans toutes les formes de société, serait quelque chose d'absolument a-historique. Ainsi tous les membres du corps seraient du capital, puisque aussi bien chacun d'entre eux a besoin non seulement d'être développé, mais d'être nourri, reproduit par l'activité, par le travail, pour pouvoir fonctionner comme organe. Ainsi le bras, et surtout la main, seraient du capital. Ainsi le capital ne serait qu'un nouveau nom pour désigner une chose aussi vieille que l'espèce humaine, puisque toutes les sortes de travail, même les moins développées, la chasse, la pêche, etc., présupposent l'utilisation du produit d'un travail antérieur comme moyen destiné à un travail vivant immédiat.

L'autre détermination incluse dans la définition ci-dessus, à savoir que l'on fait complètement abstraction de la substance matérielle des produits et que l'on considère le travail passé lui-même comme son seul contenu (substance); et que l'on fait également abstraction du but particulier, précis, pour l'édification duquel ce produit doit à son tour servir de moyen, en ne posant comme but qu'une production en général - tout cela semblait n'être que l'effet de l'abstraction, qui est également vraie dans tous les états de la société et ne fait que poursuivre l'analyse et la formuler de manière plus abstraite (plus générale) qu'à l'accoutumée.

Dès lors que l'on fait ainsi abstraction de la forme déterminée du capital et que l'on ne souligne que le contenu, qui en fait un moment nécessaire de tout travail, rien n'est plus facile, bien sûr, que de prouver que le capital est une condition nécessaire de toute production humaine.

On en apporte justement la preuve en faisant abstraction des déterminations spécifiques qui en font un moment d'un stade historique de la production humaine avec son développement particulier.

L'astuce, c'est que si tout capital est du travail objectivé servant de moyen à une nouvelle production, tout travail objectivé servant de moyen à une nouvelle production n'est pas du capital. Le capital est conçu comme une chose, et non comme un rapport.

Si l'on dit, par ailleurs, que le capital est une somme de valeurs appliquée à la production de valeurs, cela veut dire: le capital est la valeur d'échange se reproduisant elle-même. Mais, formellement, la valeur d'échange se reproduit aussi dans la circulation simple. Dans cette explication, on retient certes la forme, qui fait que la valeur

---

<sup>1</sup> Marx se réfère ici, semble-t-il, à Adam Smith qui, comparant le travail ouvrier avec celui de la domesticité qui n'ajoute aucune valeur, écrit : « (...) le travail de l'ouvrier se fixe et se réalise sur un sujet quelconque ou sur une chose vénale qui dure au moins quelque temps après que le travail a cessé. C'est, pour ainsi dire, une quantité de travail amassé et mis en réserve, pour être employé, s'il est nécessaire, dans quelque autre occasion » (*La richesse de nations*, Livre II, « Du travail productif et du travail non productif, de l'accumulation du capital », Op.cit., pp. 92-93).

d'échange constitue le point de départ, mais on laisse tomber la relation avec le contenu (qui, dans le cas du capital, n'est pas, comme dans le cas de la valeur d'échange simple, indifférente). Si l'on dit que le capital est de la valeur d'échange qui produit un profit, ou du moins qui est utilisée avec l'intention de produire un profit, le capital est alors déjà présupposé à sa propre explication, car le profit est un rapport déterminé du capital avec lui-même.

Autorisons-nous à surligner l'énoncé suivant : il engage la suite de la démonstration.

**Le capital n'est pas un simple rapport, mais un procès, dans les différents moments duquel il ne cesse d'être du capital. Donc, c'est ce procès qu'il faut développer.** Il y a déjà quelque chose qui s'est glissé dans la notion de travail amassé car, d'après la définition, le capital ne doit être que du travail objectivé, mais dans lequel est cependant amassée une certaine quantité de travail. Or le travail amassé comprend déjà une certaine quantité d'objets dans lesquels du travail est réalisé.

« Au début, chacun était satisfait, l'échange ne portant que sur des objets sans valeur pour chaque échangiste; on n'y mit pas d'importance, et chacun se trouva satisfait de recevoir une chose utile en échange d'une chose sans utilité. Mais lorsque la division du travail eut fait de chacun un marchand et de la société une société mercantile, chacun ne voulut livrer ses produits que contre leur équivalent; il fallut donc, pour déterminer cet équivalent, connaître la valeur de ce qu'on recevait. » (Ganilh. 12, b<sup>1</sup>.)

Ce qui veut dire, en d'autres termes, que l'échange n'en resta pas au stade formel qui consiste à poser des valeurs d'échange, mais qu'il en vint nécessairement à soumettre la production elle-même à la valeur d'échange.

---

<sup>1</sup> Une citation de l'ouvrage de l'économiste français Charles Ganilh, *Des systèmes d'économie politique, de leurs inconvénients, de leurs avantages et de la doctrine la plus favorable aux progrès de la richesse des nations*. Paris 1809.

## 1.2. Le capital présuppose la circulation et la valeur d'échange issue de la circulation

Le titre de ce chapitre indique clairement **la reprise d'une thèse déjà avancée** : la nécessaire antécédence par rapport au capital de la valeur d'échange et de sa forme monétaire dans ses trois dimensions : mesure des valeurs, moyen de circulation et représentant matériel de la richesse.

Ce rappel une fois établi<sup>1</sup>, il s'agit à présent de comprendre ce qui distingue organiquement le capital de cela même qu'il présuppose.

Et cette particularité, c'est sa capacité non seulement à se **perpétuer** mais à se **multiplier** dans le dynamisme d'un **procès**.

Pour développer le concept de capital, il est nécessaire de partir non pas du travail, mais de la valeur, et plus précisément de la valeur d'échange déjà développée dans le mouvement de la circulation. Il est tout aussi impossible de passer directement du travail au capital que de passer directement des différentes races humaines au banquier, ou de la nature à la machine à vapeur.

Nous avons vu que, dans la monnaie en tant que telle, la valeur d'échange a déjà pris une forme autonome vis-à-vis de la circulation, mais une forme simplement négative, temporaire ou illusoire quand elle est fixée<sup>2</sup>. Elle n'existe que par rapport à la circulation, et en tant que possibilité d'y entrer; mais dès qu'elle se réalise, elle perd cette détermination et retombe dans les deux déterminations antérieures, celle de mesure des valeurs d'échange et celle de moyen d'échange.

Dès que la monnaie est posée comme valeur d'échange qui non seulement devient autonome vis-à-vis de la circulation, mais se maintient en elle, elle n'est plus monnaie, car celle-ci ne dépasse pas en tant que telle la détermination négative, elle est du capital.

Que la monnaie soit la première forme sous laquelle la valeur d'échange se prolonge dans la détermination de capital, et que la première forme phénoménale du capital soit confondue pour cette raison avec le capital lui-même, ou considérée comme la seule forme adéquate de celui-ci, c'est là un fait historique qui, loin d'être en contradiction avec notre développement, le confirme bien plutôt.

La première détermination du capital, c'est donc que la valeur d'échange, qui provient de la circulation et, par conséquent, la présuppose, se maintienne en elle et par elle; qu'elle ne se perde pas en y entrant; et que la circulation ne soit pas le mouvement de sa disparition, mais bien plutôt le mouvement par lequel elle se pose vraiment en tant que valeur d'échange, la réalisation d'elle-même en tant que valeur d'échange.

Telle est, en effet, la logique de la circulation simple (M-A-M), tout orientée vers la consommation, qu'elle ne contient pas le principe de son renouvellement<sup>3</sup>.

Tout au contraire que sous la forme du capital par un « circuit d'échange qui se renouvelle constamment ».

---

<sup>1</sup> En référence à notre précédent fascicule 26, chapitre 1.5. « Le cours de la monnaie ».

<sup>2</sup> Entendons : quand elle se thésaurise, qu'elle se pétrifie sous la forme d'un trésor.

<sup>3</sup> Pour rappel cet énoncé du chapitre précédent : « (...) la circulation ne porte pas en elle-même le principe de son renouvellement autonome. Ses moments lui sont *présupposés*, et non *posés* par elle. Il faut sans cesse l'alimenter en marchandises venant de l'extérieur, comme on alimente un feu en combustible. ».

(...)

C'est seulement dans le capital que la valeur d'échange est posée en tant que valeur d'échange, du fait qu'elle se conserve dans la circulation, c.-à-d. qu'au lieu de perdre sa substance, elle se réalise dans des substances toujours différentes, dans une totalité de celles-ci, et qu'au lieu de perdre sa détermination formelle elle reste identique à elle-même dans chacune des substances différentes.

Elle reste donc toujours monnaie et marchandise. Elle est dans chaque moment les deux moments à la fois, qui disparaissent l'un dans l'autre dans la circulation. Mais elle ne l'est qu'en étant elle-même un circuit d'échanges qui se renouvelle constamment.

Comprenons que l'échange ici envisagé correspond à la formule A-M-A/A-M-A/..., bien différente dans sa **récurrence**, de la circulation marchande simple de type M-A-M qui, elle, **trouve son terme** dans la consommation de la marchandise (de sa valeur d'usage).

Au contraire, sous la forme de capital, la valeur **se perpétue**, se conserve dans son *universalité* à travers toutes ses métamorphoses.

A cet égard aussi, sa circulation est différente de celle des simples valeurs d'échange en tant que telles. La circulation simple n'est en fait circulation que du point de vue de l'observateur, ou ne l'est qu'en soi, et non posée en tant que telle. Ce n'est pas la même valeur d'échange qui devient d'abord monnaie puis redevient marchandise - précisément parce que sa substance est une marchandise déterminée; mais ce sont à chaque fois de nouvelles valeurs d'échange, de nouvelles marchandises qui apparaissent en face de la monnaie. La circulation, le circuit, consiste uniquement dans la simple répétition ou la simple alternance de la détermination de marchandise et de monnaie, et non dans le fait que le véritable point de départ est aussi le point de retour.

C'est pourquoi la circulation simple, dans la mesure où elle est considérée en tant que telle, et où la monnaie y est le seul moment permanent, a été appelée simplement circulation monétaire, cours de la monnaie.

(...)

La pérennité à laquelle tendait la monnaie en se posant négativement contre la circulation, en se soustrayant à elle<sup>4</sup>, le capital l'atteint en se conservant précisément par le fait qu'il se livre à la circulation.

Le capital, en tant que valeur d'échange présumée à la circulation, ou présumant la circulation et se conservant en elle, n'est pas seulement idéalement, au sein de chaque moment, chacun des deux moments contenus dans la circulation simple, mais il prend tour à tour la forme de l'un et de l'autre, et cela non plus en passant simplement de l'un dans l'autre, comme dans la circulation simple, mais en ne cessant d'être, dans chacune des déterminations, la relation avec l'autre détermination, c.-à-d. en la contenant en lui de manière idéale.

Le capital est tour à tour marchandise et monnaie; mais 1) il est *lui-même l'alternance de ces deux déterminations*; 2) il devient marchandise, mais par telle ou telle marchandise; il devient *une totalité de marchandises*. Il n'est pas indifférent à la substance, mais à la forme déterminée; il apparaît de ce point de vue comme une

---

<sup>4</sup> C'est-à-dire en se thésaurisant. L'enjeu de la démonstration est de fonder la supériorité du capital productif, industriel, sur la richesse usuraire, sur le capitalisme mercantile et commercial (qui ne le précède pas moins historiquement).

métamorphose constante de cette substance; donc, dans la mesure où il est posé comme contenu particulier de la valeur d'échange, cette particularité est elle-même une totalité de particularité ; il n'est donc pas indifférent à la particularité en tant que telle, mais à la particularité singulière ou singularisée.

L'identité, la forme d'universalité qu'il conserve, c'est qu'il est valeur d'échange et, en tant que telle, monnaie. Il est donc encore posé comme monnaie, mais en fait il s'échange comme de la marchandise contre de la monnaie. Mais, quand il est posé comme monnaie, c.-à-d. comme cette forme d'universalité contradictoire de la valeur d'échange, cela implique en même temps qu'il ne perde pas l'universalité, comme dans la circulation simple, mais sa détermination contradictoire, ou qu'il ne la revête que passagèrement, donc s'échange de nouveau contre de la marchandise, mais en tant que marchandise qui, même dans sa particularité, exprime l'universalité de la valeur d'échange et, par conséquent, change sans cesse de forme déterminée.

Mais il s'agit à présent de prendre en considération une nouvelle détermination du capital, décisive, cette fois : elle réside dans le fait qu'à la différence de la circulation simple qui véhicule des marchandises qu'elle ne produit pas, le capital assure, lui, la circulation de marchandises **qu'il produit**. « La valeur « part d'elle-même » », écrit Marx dans une formulation plutôt énigmatique mais qui s'éclaire en référence avec le **processus** par lequel la valeur-capital prospère en **s'appropriant la force productive du travail vivant**.

(...)

Nous n'avons considéré jusqu'ici qu'un seul côté, celui par lequel (le capital) se conserve lui-même dans et par la circulation.

L'autre côté, tout aussi important, c'est que la valeur d'échange est présumée, et cela non plus comme simple valeur d'échange, telle qu'elle existe comme détermination simplement idéale de la marchandise, avant son entrée dans la circulation, ou plutôt comme simple détermination dans la pensée, puisqu'elle ne devient valeur d'échange, et cela de manière passagère, que dans la circulation; ni non plus en tant que valeur d'échange telle qu'elle existe dans le moment de la circulation, en tant que monnaie; elle existe ici en tant que monnaie, que valeur d'échange objectivée, mais de façon à comporter la relation qu'on vient de décrire.

Ce qui différencie la 2e détermination de la première, c'est que 1) la valeur existe sous une forme objective; 2) elle provient de la circulation, donc la présuppose, mais en même temps elle part d'elle-même et se présente à la circulation comme sa présupposition.

(...)

En d'autres termes: Du point de vue de son contenu, la valeur d'échange était à l'origine une quantité objectivée de travail ou de temps de travail; c'est en tant que telle que, passant dans la circulation, elle persistait dans son objectivation et accédait finalement à l'existence en tant que monnaie, que monnaie palpable. Maintenant, il lui faut de nouveau poser elle-même le point de départ de la circulation, qui se trouvait en-dehors d'elle, lui était présumé, et vis-à-vis duquel elle apparaissait elle-même comme un mouvement le saisissant de l'extérieur et le transformant à l'intérieur d'elle-même, à savoir le travail; mais elle ne le fait plus en tant que simple équivalent ou que simple objectivation du travail, mais en tant que valeur d'échange objectivée et devenue autonome, qui ne se donne au travail, ne se livre à lui comme matière, que pour se renouveler elle-même et pour recommencer à partir d'elle-même la circulation. Il ne s'agit donc plus seulement de poser quelque chose de semblable, de conserver son identité, comme dans la circulation; mais de se *multiplier*. La valeur d'échange ne se pose comme valeur d'échange qu'en se valorisant, donc en augmentant sa valeur. *En*

*tant que capital*, la monnaie (retournée à elle-même à l'issue de la circulation) a perdu sa *rigidité*, et, de chose palpable qu'elle était, est devenue un procès.

Mais, d'autre part, le travail a modifié son rapport à son objectivité. Il est également retourné à lui-même. Mais, dans ce retour, le travail objectivé dans la valeur d'échange pose le travail vivant comme moyen de sa reproduction, alors qu'à l'origine la valeur d'échange n'apparaissait que comme un produit du travail.

Un phénomène dont il va falloir à présent **expliquer le mécanisme**.

### 1.3. La valeur d'échange issue de la circulation se présupposant à elle, se conservant et se multipliant en elle au moyen du travail.

A vrai dire, le traitement de la question posée au terme du précédent chapitre va se trouver à nouveau différé par un afflux de considérations périphériques.

Après trois notes personnelles cernées par des parenthèses, le présent chapitre commence par un rappel des acquis précédents, un rappel en particulier de la différence de circulation entre, d'une part, l'argent dans sa fonction de médiateur dans l'échange simple de type M-A-M et, d'autre part, l'argent dans sa détermination de capital selon un cycle A-M-A'/A'-M-A''/... renouvelé en spirale.

(...)

Le passage de la valeur d'échange simple et de sa circulation dans le capital peut (...) s'exprimer de la manière suivante: Dans la circulation, la valeur d'échange revêt un double aspect: tantôt marchandise, tantôt argent. Quand elle revêt l'une de ces déterminations, elle ne revêt pas l'autre. Ceci vaut pour chaque marchandise particulière. Mais l'ensemble de la circulation considérée en elle-même consiste en ce que la même valeur d'échange, la valeur d'échange en tant que sujet, se pose tantôt comme marchandise, tantôt comme argent, et qu'elle est précisément le mouvement qui consiste à se poser sous cette double détermination et à se conserver dans chacune des deux comme son contraire, en tant qu'argent dans la marchandise, et en tant que marchandise dans l'argent. Cela existe déjà dans la circulation simple, mais sans être posé par elle. La valeur d'échange posée comme unité de la marchandise et de l'argent est le capital, et la position même de cette unité apparaît comme la circulation du capital. (Laquelle est toutefois une spirale, une courbe qui s'élargit, et non un simple cercle.)

Il poursuit par le *face à face* du capital et du travail dans leur *connexe interne* : la relation, lit-on, est celle d'une **opposition antagonique**.

Analysons tout d'abord les déterminations simples contenues dans le rapport entre capital et travail, afin de découvrir leur connexion interne ainsi que les prolongements qui les relient à ce qui précède.

La première présupposition, c'est qu'il y ait d'un côté le capital, de l'autre le travail, et qu'ils représentent des figures autonomes l'une vis-à-vis de l'autre; qu'ils soient donc également étrangers l'un à l'autre. Le travail qui fait face au capital est du travail d'autrui, et le capital qui fait face au travail est du capital d'autrui. Les extrêmes qui se font face sont spécifiquement différents.

Dans la première position de la valeur d'échange simple, le travail était déterminé de telle sorte que le produit n'était pas pour le travailleur une valeur d'usage immédiate, un moyen de subsistance direct. C'était la condition générale de la création d'une valeur d'échange, et de l'échange en général. Sinon, le travailleur n'aurait créé qu'un produit - une valeur d'usage immédiate pour lui - mais pas de valeur d'échange. Cependant, cette valeur d'échange était matérialisée dans un produit, qui, en tant que tel, avait une valeur d'usage pour d'autres et était en tant que tel objet de leurs besoins. La valeur d'usage que peut offrir le travailleur face au capital, donc celle qu'il peut offrir d'une manière générale à d'autres, n'est pas matérialisée dans un produit, n'existe pas, tout simplement, en

dehors de lui, n'existe donc pas réellement, mais seulement potentiellement, comme faculté. Elle ne devient réalité effective qu'à partir du moment où elle est sollicitée, mise en mouvement par le capital, puisqu'une activité sans objet n'est rien, ou est tout au plus une activité intellectuelle; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Dès qu'elle a été mise en mouvement par le capital, cette valeur d'usage existe comme telle activité productive déterminée du travailleur; c'est sa vie elle-même orientée vers un but déterminé et se manifestant donc sous une forme déterminée.

Très vite toutefois, le raisonnement entreprend une série de digressions<sup>1</sup>, lesquelles, quel que soit leur intérêt, constituent pour nous une invitation à tourner les pages vers le chapitre suivant...

---

<sup>1</sup> Très souvent sous la forme de questions sans réponse, comme le montre cet exemple : « Ne faut-il pas concevoir la valeur comme l'unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange? En soi, la valeur en tant que telle est l'universel, face à la valeur d'usage et à la valeur d'échange qui en seraient les formes particulières ? Est-ce que cela a une signification dans l'économie politique ? ». Ou encore, s'agissant du rôle de la valeur d'usage, cette brève note : « Il importe surtout que le développement mette en évidence dans quelle mesure la valeur d'usage ne reste pas seulement une substance présumée en dehors de l'économie et de ses déterminations formelles, et dans quelle mesure elle y entre. ». (*Grundrisse*, op.cit., t.1, pp. 207 et 208). Marx, on le voit, écrit pour s'interroger lui-même et se rappeler des pistes de recherche.

## 1.4. Echange entre capital et travail

Un bref rappel des acquis théoriques n'est pas inutile en début de ce quatrième chapitre qui aborde **la question centrale** des « échanges » entre le capital et le travail.

On retiendra de l'analyse qu'elle a établi la distinction entre **deux circuits** de l'échange marchand :

- celui, d'abord, de la circulation simple de type **M-A-M**, laquelle trouve sa fin par la consommation d'une marchandise dans sa valeur d'usage.
- celui, ensuite, de la circulation du capital comme tel, de type **A-M-A**, laquelle, à la différence de la précédente, manifeste une capacité de la valeur à se perpétuer et à prospérer.

Or la thèse de départ a posé qu'il s'agit toujours, du moins dans la circulation simple, d'un strict échange entre **valeurs équivalentes**.

La question se pose donc de pouvoir expliquer l'intérêt même du cycle A-M-A, lequel ne peut résider que dans l'aboutissement d'un surcroît de type A-M-A' et donc de pouvoir expliquer le mécanisme de cette **survalorisation**<sup>1</sup>.

La raison se trouve dans les qualités que recèle cette marchandise particulière qu'est le *travail* dans sa détermination de **force productive**.

\*

La valeur d'usage qui fait face au capital en tant qu'il est la valeur d'échange posée est le travail. Le capital ne s'échange, ou n'est dans cette détermination d'échange, que référé au non-capital, à la négation du capital, et il n'est capital que relativement à celle-ci; le non-capital effectif, c'est le travail.

Si nous examinons l'échange entre capital et travail, nous découvrons qu'il se divise en 2 procès distincts, non seulement formellement; mais aussi qualitativement et même opposés:

1) Le travailleur échange sa marchandise, le travail, qui a une valeur d'usage, et qui, en tant que marchandise, a aussi un prix comme toutes les marchandises, contre une somme déterminée de valeurs d'usage, contre une somme déterminée d'argent que le capital lui cède.

2) Le capitaliste obtient en échange le travail même, le travail en tant qu'activité qui pose de la valeur, en tant que travail productif; c.-à-d., il reçoit en échange la force productive<sup>2</sup> qui conserve et multiplie le capital et devient par là-même la force productive et la force reproductrice du capital, force qui appartient<sup>3</sup> au capital lui-même.

La différence est claire. Le premier échange est de type M-A-M : contre la marchandise qu'est sa force de travail, l'ouvrier reçoit une somme d'argent, A, qui lui permet d'acheter M, à savoir les valeurs d'usage destinées à assurer sa subsistance. Le deuxième échange est de type A-M-A' : le capital utilise la force de travail qu'il a achetée sous la forme du salaire pour se multiplier comme tel.

La séparation de ces deux procès est si patente qu'ils peuvent être dissociés dans le temps et ne doivent nullement coïncider. Le

<sup>1</sup> L'intérêt du cycle M-A-M réside, lui, dans les qualités différentielles des deux marchandises selon leur valeur d'usage. L'échange A/A semble tautologique s'il est équivalent.

<sup>2</sup> On trouve ici **la première occurrence** de ce qui deviendra le concept de **force productive**, lequel sous-tend celui de **force de travail** en place de la simple catégorie de *travail*.

<sup>3</sup> Qui lui appartient en ce qu'il en a acheté l'usage par le salaire.

premier procès peut être achevé, et la plupart du temps il l'est jusqu'à un certain point, avant que le deuxième ne commence. L'achèvement du 2e acte présuppose l'achèvement du produit. Le paiement du salaire ne peut attendre ce dernier. Nous verrons que le fait qu'il ne l'attende pas est même une détermination essentielle de ce rapport.

Dans l'échange simple<sup>1</sup>, dans la circulation, ce procès dédoublé ne se produit pas. Une fois que la marchandise *a* est échangée contre l'argent *b* et celui-ci ensuite contre la marchandise *c* destinée à la consommation - l'objet originel de l'échange pour *a*, l'usage de la marchandise *c*, sa consommation, tombe tout à fait en dehors de la circulation; ne concerne pas la forme du rapport; se situe au-delà de la circulation même et n'est qu'un intérêt purement matériel qui ne traduit plus qu'un rapport de l'individu *a*, pris dans sa naturalité, à un objet de son besoin singulier. Ce qu'il fait de la marchandise *c* est une question étrangère au rapport économique.

Dans le cas présent<sup>2</sup>, à l'inverse, la valeur d'usage de ce qui a été échangé contre de l'argent<sup>3</sup> apparaît comme rapport économique particulier, et c'est l'utilisation déterminée de ce qui a été échangé contre l'argent qui constitue le but ultime des deux procès. Ceci distingue donc déjà d'un point de vue formel l'échange entre le capital et le travail de l'échange simple: ce sont deux procès différents.

Des **procès différents** à la fois du point de vue formel et du point de vue du contenu de chacune des phases : dans le rapport du travail avec le capital, la première phase M-A relève de la circulation simple, entre équivalents : la seconde phase, par contre, ne relève absolument plus de la catégorie de l'échange. C'est autre chose, **fondamentalement autre chose**.

Si, de plus, nous essayons de saisir ce qui différencie, quant au contenu, l'échange entre le capital et le travail de l'échange simple (circulation), nous nous apercevons que cette différence ne se dégage pas au moyen d'une relation ou d'une comparaison externes, mais que, dans la totalité de ce procès, la deuxième forme se distingue elle-même de la première et que cette comparaison est immanente à ce procès. La différence entre le deuxième acte et le premier - le deuxième acte étant précisément le procès particulier de l'appropriation du travail de la part du capital - est *exactement* la différence entre l'échange du capital et du travail et l'échange entre les marchandises tel qu'il est médiatisé par l'argent. *Dans l'échange entre le capital et le travail, le premier acte est un échange, il entre totalement dans la circulation ordinaire; le second est un procès qualitativement différent de l'échange et ce n'est qu'abusivement qu'on pourrait le qualifier d'échange d'une quelconque espèce. Il est directement opposé à l'échange; c'est une catégorie fondamentalement différente.*

(...)

Nous avons écarté ici une très longue séquence de notes et de développements divers. La suite s'enchaîne avec rigueur.

L'échange du travailleur avec le capitaliste est un échange simple; chacun obtient un équivalent; l'un, de l'argent, l'autre, une marchandise dont le prix est rigoureusement égal à l'argent payé pour elle; ce que le capitaliste obtient dans cet échange simple est

---

<sup>1</sup> L'échange de type M-A-M.

<sup>2</sup> L'échange de type A-M-A.

<sup>3</sup> A savoir la force de travail de l'ouvrier.

une valeur d'usage: la disposition du travail d'autrui. Du côté du travailleur - le service étant l'échange dans lequel il se manifeste comme vendeur, il est clair que l'usage que fait l'acheteur de la marchandise qu'on lui a vendue concerne aussi peu chez lui que chez le vendeur de toute autre marchandise, d'une valeur d'usage, la détermination formelle du rapport<sup>1</sup>. Ce qu'il vend, c'est la disposition de son travail, qui est un travail déterminé, une compétence technique déterminée, etc. Il est tout à fait indifférent de savoir ce que le capitaliste fait de son travail, bien qu'il ne puisse, bien entendu, l'utiliser qu'en fonction de ce qu'il est, et que la disposition qu'il en a soit elle-même limitée à un travail déterminé et à une durée déterminée (tant ou tant de temps de travail).

Certes, le système de rémunération du travail aux pièces engendre l'illusion qu'il reçoit une part déterminée du produit. Mais il ne s'agit en l'espèce que d'une autre forme de mesure du temps (au lieu de dire, tu travailles pendant 12 heures, on dit tu reçois tant par pièce : c-à-d. nous mesurons ton temps de travail au nombre de produits); cela ne nous intéresse pas pour l'instant puisque nous examinons le rapport général.

« Nous examinons le rapport général », autrement dit la **logique de l'échange** : l'analyse va procéder en ce sens à l'examen d'une variété de situations.

Dont cette première, plutôt plaisante.

Si le capitaliste se contentait de la simple faculté de disposer du travail sans faire travailler effectivement le travailleur par ex. pour avoir son travail en réserve, etc., ou pour ravir à son concurrent la faculté d'en disposer (comme, par. ex., certains directeurs de théâtre achètent des cantatrices pour la saison, non pas pour les faire chanter, mais pour qu'elles ne chantent pas sur une scène concurrente), l'échange n'en aurait pas moins eu lieu complètement.

Le cas se trouve aussitôt suivi par le précis rapport entre le salaire et la quantité de *richesse* à laquelle il donne accès, à savoir les valeurs d'usage indispensables à la conservation physique du travailleur.

Certes, le travailleur obtient, avec cet argent, la valeur d'échange, la forme universelle de la richesse dans une quantité déterminée, et le plus ou moins qu'il obtient lui procure une part plus ou moins grande de la richesse<sup>2</sup> générale. Mais la manière dont on détermine ce plus ou moins, dont on mesure la quantité d'argent obtenu concerne si peu le rapport général qu'on ne peut la développer à partir de lui. D'un point de vue général, la valeur d'échange de sa marchandise ne peut être déterminée par l'*usage* que fait l'acheteur de la marchandise mais uniquement par la quantité de travail objectivé qu'elle recèle; donc, ici, par la quantité de travail qu'il faut dépenser pour produire le travailleur lui-même. Car la valeur d'usage qu'il offre sur le marché n'existe que comme aptitude, comme capacité de son être physique; elle n'a aucune existence en dehors de ce dernier. Le travail objectivé qui est nécessaire pour conserver en vie la substance générale qui donne vie à sa puissance de travail, donc pour le conserver lui-même physiquement, aussi

---

<sup>1</sup> Cette phrase n'est pas d'une grande clarté syntaxique : on comprend que dans la vente d'une marchandise, l'acheteur (le capitaliste) n'a pas de compte à rendre au vendeur (l'ouvrier) de l'usage qu'il en fait une fois la vente accomplie.

<sup>2</sup> Ce vocabulaire a une connotation, des effets de sens qui outrepassent la portée du *concept* de *richesse* sous la plume de Marx, lequel concept désigne l'ensemble des biens disponibles susceptibles d'être échangés.

bien que pour modifier cette substance générale en vue de développer cette puissance particulière, c'est le travail objectivé dans cette substance générale. C'est lui qui mesure d'un point de vue général la quantité de valeur, la somme d'argent qu'il obtient dans l'échange.

La *valeur de la force de travail* est ainsi bien évaluée en rapport avec ce qui la fonde **en amont**, à savoir ce qui assure les conditions constitutives de l'*aptitude physique* du travailleur.

L'examen plus développé de la manière dont le salaire est mesuré, ainsi que toutes les autres marchandises, par le temps du travail nécessaire pour produire le travailleur en tant que tel n'a pas encore sa place ici.

Dans la circulation, quand j'échange une marchandise contre de l'argent en échange duquel j'achète une marchandise et satisfais mon besoin, l'acte est terminé. C'est le cas pour le travailleur. Mais il a la possibilité de le reprendre à son début parce que sa nature d'être vivant est la source à laquelle sa propre valeur d'usage ne cesse de se ranimer - jusqu'à un moment déterminé du temps, c.-à-d. jusqu'à ce qu'il soit épuisé - et se trouve toujours face au capital, prête à recommencer le même échange.

Comme tout individu présent en tant que sujet dans la circulation, le travailleur est possesseur d'une valeur d'usage; il la change contre de l'argent, forme universelle de la richesse, mais seulement pour ré-échanger celle-ci contre des marchandises, objets de sa consommation immédiate, moyens de la satisfaction de ses besoins. Échangeant sa valeur d'usage contre la forme universelle de la richesse, il devient ainsi co-jouisseur de la richesse universelle jusqu'à concurrence de son équivalent - limite quantitative qui, du reste, se renverse en une limite qualitative, comme dans tout échange.

De la quantité à la qualité, on est ici dans une logique...hégélienne. Le raisonnement se tient aux déterminations strictement opératoires de l'échange entre « co-jouisseurs de la richesse universelle ». Et entre des **sujets libres**.

Mais il n'est lié ni à des objets particuliers ni à un mode de satisfaction particulier. Le cercle de ses jouissances n'est pas circonscrit qualitativement - mais uniquement d'un point de vue quantitatif. Cela le différencie de l'esclave, du serf, etc.

Avec, comme « en passant », cette remarque sur la consommation ouvrière.

La consommation réagit certainement sur la production elle-même; mais cet effet en retour concerne aussi peu le travailleur dans son échange que tout autre vendeur de marchandises; au contraire même, du point de vue de la circulation simple - et nous n'avons pas encore affaire à un autre type de rapport développé - elle sort du rapport économique. Néanmoins, on peut dès à présent faire, en passant, cette remarque: la limitation relative du cercle des jouissances des travailleurs, limitation qualitative qui ne l'est pas quantitativement, mais quantitativement, qui n'est posée comme telle que par la quantité, leur donne y compris en tant que consommateurs (il faudra absolument examiner de plus près dans le développement ultérieur du capital le rapport entre consommation et production) une tout autre importance en tant qu'agents

de la production que celle qu'ils ont ou qu'ils avaient dans l'antiquité, ou au moyen âge, ou en Asie. Mais ceci n'a pas encore sa place ici, comme nous l'avons déjà dit.

Le fait principal à constater demeure la **parité de principe** des échangistes.

De même, en obtenant l'équivalent sous la forme de l'argent, sous la forme de la richesse universelle, le travailleur se trouve, dans cet échange, à parité avec le capitaliste face auquel il se présente, au même titre que tout autre échangiste; du moins en apparence. En réalité, cette égalité est déjà perturbée par le seul fait que le rapport qu'il a en tant que travailleur avec le capitaliste, c.-à-d. en tant que valeur d'usage dans la forme spécifiquement différente de la valeur d'échange, par opposition à la valeur posée en tant que valeur, est la présupposition nécessaire à cet échange apparemment simple<sup>1</sup>; par le fait, donc, qu'il est déjà dans un rapport déterminé économiquement sur un autre mode - par delà le rapport d'échange où la nature de la valeur d'usage, la valeur d'usage particulière de la marchandise sont en soi indifférentes.

Une parité bien sûr tout illusoire, comme le montre clairement l'incapacité de l'ouvrier à épargner, à thésauriser la valeur monétaire que lui accorde son salaire.

Cependant, cette apparence existe chez lui comme illusion et, jusqu'à un certain point, elle existe en face aussi, et pour cette raison modifie aussi essentiellement son rapport, à la différence de celui que connaissent les travailleurs dans d'autres modes sociaux de production<sup>2</sup>.

Mais ce qui, pour lui, constitue l'essentiel, la finalité de l'échange, c'est la satisfaction de son besoin. L'objet de son échange est objet immédiat du besoin, ce n'est pas la valeur d'échange en tant que telle. Certes, il reçoit de l'argent, mais seulement dans la détermination de numéraire; c.-à-d. seulement comme médiation qui s'abolit elle-même et disparaît<sup>3</sup>. Par conséquent, ce qu'il échange, ce n'est pas la valeur d'échange, pas la richesse, mais des moyens de subsistance, des objets destinés à le maintenir en vie, à satisfaire tout simplement ses besoins physiques, sociaux, etc. C'est un équivalent déterminé de moyens de subsistance, de travail objectif, mesuré au coût de production de son travail. Ce qu'il cède, c'est la disposition de son travail.

Suit un long développement sur **l'épargne ouvrière**.

Il commence par une **pure vue de l'esprit** toute subordonnée à la logique de l'échange marchand, laquelle n'autorise d'épargne, selon la circulation simple (M-A-M), que par un « rognement opéré sur la consommation ».

---

<sup>1</sup> Un développement typique du point de vue adopté par l'analyse. En termes sociologiques, le face à face met simplement ici en présence un capitaliste et l'ouvrier qu'il engage. Sous l'angle des rapports de valeurs, il faut considérer qu'une valeur d'usage (la force de travail du travailleur) emprunte la forme d'une valeur d'échange (le salaire en argent qu'il reçoit) que réclame sa transaction avec le capital.

<sup>2</sup> Une référence des plus allusives, comme nombre d'autres.

<sup>3</sup> Selon la logique de la circulation simple M-A-M qui met un terme, par la consommation, au processus : la médiation monétaire (A) disparaît après avoir accompli sa fonction.

Mais il est vrai, d'autre part, que, même à l'intérieur de la circulation simple, le numéraire est en voie de devenir argent<sup>1</sup> et que donc, dans la mesure où, dans l'échange, il reçoit du numéraire - il peut le transformer en argent en l'accumulant, etc., en le soustrayant à la circulation et en le retenant comme forme universelle de la richesse et non comme moyen d'échange éphémère. C'est pourquoi, sous cet aspect, on pourrait dire que, dans l'échange du travailleur avec le capital, son objet - et donc aussi le produit de l'échange pour lui - n'est pas le moyen de subsistance, mais la richesse, pas une valeur d'usage particulière, mais la valeur d'échange en tant que telle.

En conséquence le travailleur ne pourrait faire de la valeur d'usage son produit propre que de la même manière que la richesse peut apparaître comme n'étant tout simplement que le produit de la circulation simple, où l'on échange des équivalents, c'est-à-dire en sacrifiant la satisfaction substantielle<sup>2</sup> à la forme de la richesse, par conséquent, en retirant de la circulation moins qu'il ne lui donne de biens par le renoncement, l'épargne et les rognements opérés sur sa consommation. C'est là l'unique forme possible d'enrichissement posée par la circulation elle-même.

Une logique qui est ici poussée à l'absurde. Une **absurdité de classe**, souligne Marx.

Le renoncement pourrait encore apparaître sous une forme plus active qui n'est pas posée dans la circulation simple; à savoir que le travailleur renonce plus encore au repos et carrément à son être en tant qu'il se distingue de son être de travailleur, et qu'il ne soit plus, le plus possible, que travailleur; donc qu'il renouvelle plus souvent l'acte de l'échange, ou bien qu'il l'étende quantitativement, donc par l'ardeur au travail<sup>3</sup>.

C'est pourquoi, d'ailleurs, dans la société d'aujourd'hui aussi, l'exigence d'ardeur et en particulier aussi d'épargne et de renoncement s'adresse non aux capitalistes, mais aux travailleurs, ceux qui la formulent étant précisément les capitalistes. La société actuelle formule précisément cette exigence paradoxale que celui qui doit renoncer, c'est celui pour qui l'objet de l'échange est le moyen de subsistance, et non celui pour qui c'est l'enrichissement.

Tous les économistes modernes responsables ont abandonné l'illusion selon laquelle les capitalistes auraient positivement « renoncé », seraient devenus par là-même capitalistes - exigence et représentation qui n'avaient de sens qu'à l'époque primitive où le capital se constitue à partir de rapports féodaux, etc. Le travailleur doit économiser et on a fait grand cas des caisses d'épargne, etc.

(D'ailleurs, les économistes eux-mêmes reconnaissent que la finalité véritable de ces caisses n'est pas la richesse, mais uniquement une répartition plus adéquate de la dépense, de sorte que les travailleurs, dans la vieillesse, en cas de maladies, de crises, etc., ne soient pas à la charge des hospices, de l'Etat, de la mendicité (en un mot, soient à la charge de la classe ouvrière elle-même et non des capitalistes précisément, qu'ils ne vivent pas aux dépens de ces derniers), donc, qu'ils épargnent pour les capitalistes; diminuent les coûts de production qu'ils représentent pour ceux-ci.)<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> La distinction entre le *numéraire* et l'*argent* correspond à la distinction entre la deuxième et troisième détermination de l'argent comme « moyen de circulation » et comme « représentant matériel de la richesse » et donc comme objet de thésaurisation.

<sup>2</sup> La satisfaction de ses besoins.

<sup>3</sup> Ou le travailleur ne mange pas à sa faim ou il ne cesse de travailler : telles sont, en effet, les seules possibilités d'épargne que lui réserve la circulation simple.

<sup>4</sup> On retiendra la lucidité de cette remarque dans le contexte historique de l'époque. Elle n'est toutefois pas sans rapport avec les futures conquêtes sociales du mouvement ouvrier en matière de retraites.

Mais aucun économiste ne niera que si les travailleurs en général, donc en tant que travailleurs, (ce que l'individu-travailleur<sup>1</sup> fait ou peut faire par opposition à son espèce<sup>2</sup> ne peut exister précisément que comme exception, non comme règle, parce que cela est étranger à la détermination du rapport lui-même) remplissaient ces exigences comme règle (abstraction faite du tort qu'ils feraient à la consommation générale - la perte serait énorme - donc aussi à la production, au nombre et au volume des échanges qu'ils pourraient avoir avec le capital, donc à eux-mêmes en tant que travailleurs), ils utiliseraient des moyens qui aboliraient absolument leur propre fin<sup>3</sup> et qui, nécessairement, feraient retomber le travailleur au rang d'Irlandais<sup>4</sup>, dans un salariat où le minimum le plus animal des besoins, des moyens de subsistance, apparaît au travailleur comme l'unique objet et l'unique but de son échange avec le capital.

La conclusion s'impose : sauf exception, l'objectif de richesse est **impensable** dans le statut du travailleur salarié.

C'est pourquoi, s'il prenait pour objectif la richesse plutôt que la valeur d'usage, non seulement il n'atteindrait à aucune richesse, mais, par-dessus le marché, il y perdrait la valeur d'usage. Car le maximum d'ardeur au travail, joint au minimum de consommation - ce qui est le degré maximum, et de son renoncement, et de son pouvoir de faire de l'argent - n'aboutiraient, en tant que règle, à rien d'autre qu'à obtenir un salaire minimum pour un travail maximum. Par ses efforts, il aurait seulement réussi à diminuer le niveau général des coûts de production de son propre travail et, du coup, son prix général. C'est seulement à titre d'exception que le travailleur peut transformer ses pièces de monnaie en argent par la force de sa volonté, sa force physique et son endurance, son avarice, etc., d'exception par rapport à sa classe et aux conditions générales de son existence.

Si la totalité, ou la majorité, des travailleurs sont d'une ardeur supérieure à la moyenne (pour autant que cette ardeur soit laissée à leur libre initiative dans l'industrie moderne, ce qui n'est pas le cas dans les branches les plus importantes et les plus développées de la production), ils n'augmentent pas la valeur de leur marchandise, mais seulement leur quantité; ils font donc monter le niveau de ce qu'on exigerait d'eux en tant que valeur d'usage.

Si tous se mettent à épargner, une réduction générale de salaire suffira à les remettre sur le bon pied; car l'épargne généralisée montrerait au capitaliste que leur salaire général est trop élevé, qu'ils obtiennent plus que l'équivalent de leur marchandise, de la faculté cédée à autrui de disposer de leur travail; puisque c'est précisément l'essence de l'échange simple - et c'est dans ce rapport qu'ils sont avec lui - que personne ne mette dans la circulation plus qu'il n'en retire; mais aussi qu'il ne puisse en retirer que ce qu'il y a mis.

Le raisonnement, on le voit, reste dans la logique de *l'échange simple* de type M-A-M entre équivalents, l'équivalence du salaire se mesurant à la capacité pour le travailleur de reproduire sa force de travail.

---

<sup>1</sup> C'est-à-dire tel travailleur pris individuellement.

<sup>2</sup> Par rapport à sa classe sociale comme telle.

<sup>3</sup> Le but (la fin) poursuivi.

<sup>4</sup> Les prolétaires irlandais composaient le sous-prolétariat anglais, en concurrence très souvent avec les travailleurs autochtones en raison des conditions de travail exécrables et des moindres salaires qu'ils étaient le plus souvent conduits à accepter.

Un travailleur particulier ne peut faire preuve d'ardeur à la tâche au-delà du niveau moyen, c'est-à-dire plus qu'il ne doit en manifester pour vivre en tant que travailleur, que parce qu'un autre est en dessous du niveau, est plus paresseux; il ne peut épargner que parce que et quand un autre gaspille. Ce qu'il peut obtenir de mieux, en moyenne, par son économie, c'est de pouvoir mieux supporter l'équilibrage des prix - des prix élevés et des prix bas, leur cycle; donc, seulement de répartir plus adéquatement ses jouissances; non d'acquérir la richesse.

Dans la logique, non moins, des intérêts de classe des détenteurs du capital.

Et c'est également ce que veulent véritablement les capitalistes. Les travailleurs doivent épargner suffisamment, dans la période où les affaires vont bien, pour pouvoir vivre tant bien que mal dans la période néfaste, supporter le chômage partiel ou la baisse des salaires, etc. (ils tomberaient encore plus bas alors.) Ils veulent donc que les travailleurs se limitent à un niveau minimum en ce qui concerne les jouissances de l'existence et rendent les crises moins difficiles pour les capitalistes, etc. Qu'ils supportent eux-mêmes, autant que possible, les *frais d'entretien* de la pure machine à travailler qu'ils sont.

Abstraction faite de la pure animalisation qui en résulterait (...), il ne pourrait, s'il épargnait comme un véritable ascète et accumulait de la sorte des primes au profit du *Lumpenproletariat*, des chénapans, etc., qui croîtraient proportionnellement à la demande<sup>1</sup>, il ne pourrait conserver et faire fructifier ses économies (...) qu'en les plaçant dans les banques, etc., de telle sorte qu'ensuite, dans les temps de crise, il perde ses dépôts, alors qu'aux temps de la prospérité il a renoncé à toute jouissance afin d'augmenter le pouvoir du capital; ainsi donc, il a, dans tous les cas, épargné pour le capital, et non pour lui-même.

D'ailleurs - dans la mesure où tout cela n'est pas simplement la phraséologie hypocrite de la « philanthropie » bourgeoise qui consiste purement et simplement à nourrir l'ouvrier de bourratifs « vœux pieux » - chaque capitaliste exige effectivement de ses ouvriers qu'ils épargnent, mais uniquement des siens, parce qu'il n'a affaire à eux que comme ouvriers; surtout pas du reste du monde des ouvriers, car il n'a affaire à eux qu'en tant que consommateurs. C'est pourquoi, en dépit de toutes les formules « pieuses », il cherche tous les moyens susceptibles de les inciter à la consommation, de conférer de nouveaux attraits à ses marchandises, de leur suggérer de nouveaux besoins, etc. Cet aspect du rapport entre capital et travail est précisément un facteur essentiel de civilisation, sur lequel on fonde la justification historique, mais aussi la puissance actuelle du capital<sup>2</sup>. (...)

Ce ne sont là, cependant, que considérations exotériques qui se justifient pour autant qu'il est montré que les exigences de la philanthropie hypocrite de la bourgeoisie se défont en elles-mêmes et, par conséquent, confirment précisément ce qu'elles prétendent réfuter, c'est-à-dire que le travailleur, dans son échange avec le capital, se trouve dans le rapport de circulation simple<sup>3</sup>, par conséquent, ne reçoit pas de richesse, mais uniquement des moyens de subsistance, des valeurs d'usage destinées à la consommation immédiate.

En termes de lutte des classes, cela se nomme un rapport d'exploitation. En termes marchands, cela se nomme une contrainte logique de la *circulation simple*.

---

<sup>1</sup> En offrant donc une cible aux voleurs.

<sup>2</sup> Un rapport marchand qui a gardé toute son actualité.

<sup>3</sup> Autrement dit, répétons-le, dans le rapport d'un *échange simple* de type M-A-M entre une marchandise (la force de travail) et une autre, celle qui participe des moyens de subsistance.

A moins que l'argent épargné par le travailleur ne se trouve investi comme... capital.

(...) cela ressort de la considération toute simple que, si l'économie réalisée par le travailleur ne veut pas rester simple produit de la circulation - argent économisé qui ne peut être réalisé que s'il est tôt échangé contre le contenu substantiel de la richesse, contre des jouissances -, il faudrait que l'argent accumulé devienne lui-même capital, c.-à-d. achète du travail, considère le travail comme une valeur d'usage et se comporte en conséquence.

(...)

Mais (...) il ne peut y avoir de capital face au capital s'il n'y a pas de travail face au capital, puisque le capital n'est capital qu'en tant que non-travail; que dans cette relation d'opposition. Ainsi le concept et le rapport du capital lui-même seraient anéantis. On ne nie sûrement pas qu'il y ait des situations dans lesquelles des propriétaires travaillant eux-mêmes échangent entre eux. Mais de telles situations ne sont pas celles de la société dans laquelle le capital existe dans son développement de capital; c'est pourquoi, du reste, elles seront détruites en tous points par son développement. En tant que capital, il ne peut se poser comme tel qu'en posant le travail comme non-capital, comme pure valeur d'usage.

Ce qui se trouve envisagé ici n'est autre que le rapport inégal entre la petite production artisanale et le capitalisme industriel dans son développement organique.

Suit, entre parenthèses, une importante observation sur la différence de statut entre l'**esclave** et le **travailleur libre**<sup>1</sup>. Le premier est tout entier une marchandise, dans sa personne même; le second limite sa valeur marchande à la seule force de travail qu'il met en vente

(En tant qu'esclave, le travailleur a une valeur d'échange, une valeur; comme travailleur libre il n'a pas de valeur; mais seule a une valeur la disposition de son travail obtenue grâce à l'échange avec lui. Ce n'est pas lui qui fait face au capitaliste comme valeur d'échange, mais l'inverse. Son absence de valeur et sa dévalorisation sont le présupposé du capital et la condition sine qua non du travail libre. Linguet<sup>2</sup> considère cela comme une régression; il oublie que, par ce moyen, le travailleur se trouve posé formellement comme personne, qu'en dehors de son travail, il est encore quelque chose pour lui-même et que l'aliénation des manifestations extérieures de son être vivant n'est qu'un moyen de sa vie propre. Aussi longtemps que le travailleur en tant que tel a une valeur d'échange, le capital industriel ne peut exister en tant que tel, et donc encore moins a fortiori le capital développé. Face à ce dernier, il faut que le travail existe uniquement comme pure valeur d'usage que son propriétaire offre lui-même comme marchandise contre le capital, c.-à-d. contre sa valeur d'échange, [contre du numéraire] qui, du reste, ne devient effectif dans la main du travailleur que dans sa détermination de moyen d'échange universel; et qui, sinon, s'évanouit).

La démarche demeure celle de l'analyse d'une **logique marchande**, en dehors de toute empathie sur la brutalité du rapport d'exploitation lui-même<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Il est dit libre en raison de son affranchissement de toute servitude féodale.

<sup>2</sup> Simon Nicolas Henri Linguet, économiste français. Marx fait ici référence à son ouvrage, *Théories des lois civiles ou principes fondateurs de la société*, paru à Londres en 1767.

<sup>3</sup> On pense par contraste à cette célèbre conclusion du chapitre VI (« Achat et vente de la force de travail ») du Livre I du *Capital* : « Au moment où nous sortons de cette sphère de la circulation simple (...) nous voyons s'opérer une certaine transformation dans la physionomie des personnages de notre drame. Notre ancien homme aux écus prend les devants et, en qualité de capitaliste, marche le premier; le possesseur de la force de travail le suit par derrière comme son travailleur à lui; celui-là, le regard

*Bon*<sup>1</sup>. Le travailleur ne se trouve donc que dans le rapport de circulation simple, d'échange simple, et il ne reçoit pour sa valeur d'usage que du numéraire; des moyens de subsistance; mais de manière médiatisée. Comme nous l'avons vu, cette forme de médiation est essentielle pour ce rapport, elle le caractérise. Que le travailleur puisse aller jusqu'à transformer le numéraire en argent<sup>2</sup> - jusqu'à épargner - prouve seulement que son rapport est celui de la circulation simple; il peut épargner plus ou moins; mais il ne peut aller plus loin que ça; il ne peut réaliser ce qu'il a épargné qu'en agrandissant momentanément le cercle de ses jouissances. Ce qui est important - et intervient dans la détermination même du rapport - c'est que, l'argent étant le produit de son échange, c'est la richesse universelle en tant qu'illusion qui le pousse à agir; le rend industriel. En même temps, est ouvert par là, et pas seulement de manière formelle, un espace où peut jouer l'arbitraire en vue de la réalisation...

Dans cet échange le travailleur ne reçoit en fait l'argent que comme numéraire, c'est-à-dire comme forme purement évanescence des moyens de subsistance contre lesquels il l'échange. Pour lui, le but de l'échange, ce sont les moyens de subsistance, et non la richesse.

La *force de travail* serait-elle une sorte de capital incarné dans son existence même ? Une **niaiserie** des « sycophantes<sup>3</sup> de l'économie bourgeoise ».

On a donné le nom de capital du travailleur à *sa puissance de travail*, dans la mesure où celle-ci constitue le fonds qu'il ne saurait épuiser par un seul échange isolé, mais qu'il peut au contraire toujours reconstituer pendant toute *la durée de son existence de travailleur*. Si l'on s'en tenait à cette définition, tout fonds constitué des procès répétés d'un seul et même sujet serait du capital : ainsi, par ex. : la substance de l'œil serait le capital de la vision, etc. Ce genre de littérature, qui range tout sous n'importe quoi en fonction d'une quelconque analogie, peut même paraître spirituel lorsqu'on l'entend pour la première fois et ce, d'autant plus, qu'il ramène à l'identité les réalités les plus disparates. Répétées et, qui plus est, répétées de façon autosatisfaite comme des énoncés à valeur scientifique, ces grandes phrases sont tout bonnement des niaiseries. Bonnes seulement pour les bleus des belles-lettres et les faiseurs de paroles en l'air juste bons à barbouiller toutes les sciences de leur mélasse visqueuse et dégueulasse. Que le travail soit sans cesse nouvelle source de l'échange pour le travailleur aussi longtemps qu'il est capable de travailler - je veux dire pas de l'échange en soi, mais de l'échange avec le capital - cela est contenu dans la définition elle-même, qui veut qu'il ne vende qu'une disposition temporaire de sa capacité de travail, qu'il puisse donc sans cesse recommencer l'échange dès qu'il a ingéré le volume de matière suffisant qui lui permet de reproduire ses manifestations d'être vivant. Au lieu de s'en étonner - et d'attribuer au capital le grand mérite que le travailleur vive tout simplement et donc qu'il puisse répéter quotidiennement certains processus vitaux une fois qu'il s'est assez reposé et a mangé à sa faim -, les sycophantes de l'économie bourgeoise, qui peignent tout en rose, auraient dû plutôt fixer leur attention sur le fait qu'après un travail

---

narquois, l'air important et affairé; celui-ci timide, hésitant, rétif comme quelqu'un qui a porté sa propre peau au marché, et ne peut s'attendre qu'à une chose : à être tanné ». (*Le Capital*, Livre I, Editions Garnier-Flammarion, pp. 137-138).

<sup>1</sup> En français dans le manuscrit.

<sup>2</sup> Selon la distinction, rappelons-la encore, entre la deuxième et la troisième détermination de l'argent : la deuxième comme numéraire, ou « rouage de la circulation » et la troisième comme « représentant matériel de la richesse » ou objet de thésaurisation.

<sup>3</sup> Calomniateurs et délateurs, et par extension, personnages hypocrites et fourbes (selon la définition du TLFi).

sans cesse répété, le travailleur n'a jamais que son travail vivant, immédiat, à échanger.

En fait, cette répétition elle-même n'est qu'apparente. *Ce qu'il échange contre le capital, c'est toute sa capacité de travail qu'il dépense, disons, en 20 ans.* Au lieu de la lui payer en une fois, le capital la paye par petites doses, au fur et à mesure que le travailleur la met à sa disposition, disons, à un rythme hebdomadaire. Cela ne change absolument rien à la nature de la chose et ne justifie rien moins que la conclusion selon laquelle le travail - étant donné que l'ouvrier doit nécessairement dormir 10-12 heures avant d'être capable de répéter son travail et son échange avec le capital - constitue son capital. Ce qui, par suite, est saisi comme capital c'est, en fait, la limite matérielle, l'interruption de son travail, le fait qu'il n'est pas un *perpetuum mobile*<sup>1</sup>. La lutte pour la loi des 10 heures<sup>2</sup>, etc., prouve que le capitaliste ne souhaite rien tant que de le voir gaspiller ses doses de force vivante autant que possible sans interruption.

Une fois accomplie la première phase du processus, une fois accomplie la vente, par l'ouvrier, pour telle durée, de sa force de travail :

Nous en arrivons maintenant au second procès, celui qui constitue la relation entre travail et capital après cet échange.

Or de même qu'elle n'est pour le travailleur que l'accomplissement d'un échange avec ce qui rend possible sa subsistance vitale, cette première phase comme telle n'est absolument pas pour le capitaliste une source de profit<sup>3</sup>.

Nous voulons simplement encore ajouter que les économistes eux-mêmes formulent la proposition ci-dessus comme suit: le salaire n'est pas productif. Chez eux, être productif veut dire, naturellement: être productif de richesse. Puisque, donc, le salaire est le produit de l'échange entre travailleur et capital - et l'unique produit posé dans cet acte lui-même - ils concèdent que le travailleur ne produit aucune richesse dans cet échange, ni pour le capitaliste, car pour celui-ci payer de l'argent pour une valeur d'usage - paiement qui constitue l'unique fonction du capital dans ce rapport - c'est abandonner de la richesse et non en créer, raison pour laquelle il cherche à payer le moins possible; ni pour le travailleur, car cet échange lui procure seulement des moyens de subsistance, la satisfaction, plus ou moins, de besoins individuels - jamais la forme universelle de la richesse, jamais de la richesse.

Ne le peut pas non plus car le contenu de la marchandise qu'il vend ne la place en aucun cas au-dessus des lois générales de la circulation: à savoir, d'obtenir au moyen de la valeur qu'il jette dans la circulation, par l'intermédiaire du numéraire, un équivalent dans

---

<sup>1</sup> Un mouvement perpétuel.

<sup>2</sup> En référence au *Factory Act* voté en Angleterre le 8 juin 1847 et entré en vigueur le 1<sup>er</sup> mai 1848. La loi limitait la durée de travail à 10 heures en semaine, et à 8 heures le samedi, soit une durée de 63 heures par semaine, le dimanche étant en congé. Les patrons anglais multiplieront tous les détours pour ne pas respecter ce Bill de 10 heures. Marx a consacré à cette question deux articles parus en mai 1857 dans le *New York Daily Tribune*, « Condition of Factory Laborers », paru le 22.04.57, et « The English Factory System », paru le 28.04.57 (MECW, t. 15, pp. 251-254 et 255-261). Cette question fera l'objet du Chapitre X (« La journée de travail ») du Livre I du *Capital*. En France, le décret du 2 mars 1848 voté par le Gouvernement provisoire républicain français portait à 10 heures, à Paris, et à 11 heures, en province, la durée de la journée de travail. Ce décret sera toutefois supprimé dès le 9 septembre 1848, la durée demeurant fixée à 12 heures de travail.

<sup>3</sup> On conviendra que la démonstration insiste ici avec une certaine lourdeur, à la limite du truisme. L'éventualité que le capitaliste achèterait de la force de travail comme toute autre valeur d'usage « pour sa personne » approche le **raisonnement par l'absurde**.

une autre valeur d'usage qu'il consomme. Une telle opération ne peut, évidemment, jamais enrichir celui qui l'exécute, mais ramène nécessairement celui-ci, à la fin du procès, au point où il se trouvait justement au début. Cela n'exclut pas, comme nous l'avons vu, mais au contraire implique que le cercle de ses satisfactions immédiates soit capable d'un certain rétrécissement ou d'élargissements.

D'autre part, si le capitaliste - qui dans cet échange n'est pas du tout encore posé comme capitaliste, mais seulement comme argent - répétait toujours cet acte, son argent serait bientôt entièrement mangé par le travailleur qui, lui, l'aurait dilapidé en une série d'autres plaisirs, de pantalons rapiécés, de bulles cirées, bref, de services reçus. Du moins, la répétition de cette opération serait mesurée exactement aux limites de sa bourse. Elle ne l'enrichirait pas plus que la dépense d'argent pour l'acquisition d'autres valeurs d'usage destinées à sa chère personne, qui, toutes, c'est notoire, ne lui rapportent pas, mais lui coûtent.

(...)

Nous avons ici écarté un manifeste piétinement spéculatif sur le statut du travail vivant dans sa relation polaire avec le capital avant que celui-ci ne le mette en œuvre.

La démonstration reprend sa vigueur avec **cette remarque très importante** sur la qualité de **travail abstrait** de ce qui est mis en œuvre par le capital, à la différence essentielle, sous cet angle, avec la production artisanale où le travail demeure « plongé dans une détermination particulière ». La distinction est ici nettement marquée entre, d'une part, le travailleur d'usine, enrôlé dans les tâches parcellaires de la chaîne productive et souvent dépourvu de qualification professionnelle<sup>1</sup>, et, d'autre part, l'artisan compagnon intégré dans le cadre de son organisation corporatiste.

Le dernier point sur lequel il faut encore attirer l'attention dans le travail qui fait face au capital est le suivant: en tant qu'il est la valeur d'usage faisant face à l'argent posé comme capital, il n'est pas tel ou tel travail, mais du travail en général, du travail abstrait<sup>2</sup>; absolument indifférent à sa détermination particulière, mais susceptible de prendre n'importe quelle détermination.

A la substance particulière qui constitue un capital déterminé, doit naturellement correspondre un travail particulier; mais, comme le capital en tant que tel est indifférent à toute particularité de sa substance, et ceci aussi bien en tant que totalité de cette substance qu'en tant qu'abstraction de toutes les particularités de celle-ci, le travail qui lui fait face possède en soi subjectivement la même totalité et la même abstraction.

Dans l'organisation corporative, artisanale, du travail, par exemple, où le capital lui-même a encore une forme bornée, est encore entièrement plongé dans une substance déterminée, et, partant, n'est pas encore capital en tant que tel, le travail apparaît également comme encore plongé dans sa détermination particulière; il n'est pas encore dans sa totalité et son abstraction, pas encore le travail en tant qu'il fait face au capital.

C'est-à-dire que le travail est bien dans chaque cas singulier un travail, mais le capital peut se présenter face à tout travail déterminé; toutes les sortes de travail dans leur totalité lui font face virtuellement et c'est le hasard qui fait que telle ou telle d'entre elles se trouve précisément en face de lui.

---

<sup>1</sup> Et en tant que tel « absolument indifférent à la détermination de son travail ».

<sup>2</sup> Sauf erreur, on se trouve ici devant **la première occurrence** du concept de **travail abstrait** dans le manuscrit des *Grundrisse*. Le vocable s'inscrit à la suite des catégories de « travail en général » et de « travail universel », rencontrés, on s'en souvient, dans le premier *chapitre de l'argent*, précisément aux pages 78 et 108 du premier tome de notre édition de référence (Editions sociales, Paris 1980).

D'un autre côté, le travailleur lui-même est absolument indifférent à la détermination de son travail; celui-ci ne présente pour lui aucun intérêt en tant que tel, mais seulement dans la mesure où il est du travail tout court, et, en tant que tel, valeur d'usage pour le capital. Etre porteur du travail en tant que tel - c'est-à-dire du travail comme valeur d'usage pour le capital - constitue donc son caractère économique; il est travailleur par opposition au capitaliste.

Il n'en est pas de même des artisans et des compagnons des corporations, etc., dont le caractère économique réside précisément dans la détermination de leur travail et dans le rapport à un maître déterminé, etc. Ce rapport économique - ce caractère dont le capitaliste et le travailleur, considérés comme les extrêmes d'un rapport de production, sont porteurs - est donc développé de façon d'autant plus pure et adéquate que le travail perd tout caractère d'art, que l'habileté technique particulière qu'il requiert devient toujours davantage quelque chose d'abstrait, d'indifférent et qu'il devient toujours davantage activité purement abstraite, purement mécanique, partant, indifférente, activité indifférente à sa forme particulière; activité simplement formelle ou, ce qui revient au même, simplement matérielle, activité en général, indifférente à sa forme. Ici encore se révèle donc que la détermination particulière du rapport de production, de sa catégorie - ici, capital et travail - ne devient vraie qu'avec le développement d'un mode de production matériel particulier et d'une étape particulière du développement des forces productives industrielles. (Point à développer particulièrement à l'occasion de ce rapport, ultérieurement; car ici il est déjà posé dans le rapport lui-même, alors que, dans les déterminations abstraites: valeur d'échange, circulation, argent, il tombe encore davantage dans le champ de notre réflexion subjective.)

Le moment est venu de rendre compte de la très particulière « **fermentation** » qui s'opère dans **la seconde phase** de la transaction entre la force de travail (M) et le capital (A), entre le travailleur et le capitaliste.

L'échange M-A est terminé au sens où il opérait entre des équivalents, entre la force de travail et les moyens de subsistance du travailleur par l'intermédiaire du salaire.

2) Nous en venons maintenant à la deuxième face du procès.

L'échange entre le capital, ou le capitaliste, et le travailleur est maintenant terminé dans la mesure où il s'agit bien du procès d'échange. On passe à présent à la relation du capital au travail considéré comme sa valeur d'usage.

Le travail n'est pas seulement la valeur d'usage qui fait face au capital, mais il est la valeur d'usage même du capital. Non-être des valeurs en tant qu'elles sont objectivées, le travail est leur être en tant qu'elles sont non objectivées, leur être idéal; il est la possibilité des valeurs et, en tant qu'activité, il pose de la valeur. Face au capital, il est la simple forme abstraite, la simple possibilité de l'activité qui pose de la valeur, celle-ci existant seulement en tant que faculté, que puissance<sup>1</sup> dans la corporéité du travailleur.

Mais, amené par le contact avec le capital à l'activité effective - il ne peut y parvenir de lui-même puisqu'il est dépourvu d'objet - il devient une activité effective posant de la valeur, une activité productive. En ce qui concerne le capital, l'activité ne peut de toute façon consister que dans la reproduction de soi-même - la conservation et l'accroissement de soi comme la valeur effective et efficace, non de la valeur simplement imaginée, comme c'est le cas dans l'argent en tant que tel.

---

<sup>1</sup> Au sens philosophique (notamment aristotélien) d'être « en puissance », c'est-à-dire d'être une virtualité, un potentiel qui n'est pas encore actualisé « en acte ».

Par l'échange avec le travailleur, le capital s'est approprié le travail lui-même ; celui-ci est devenu un de ses moments, qui agit alors comme vie fécondante sur l'objectivité du capital qui ne fait qu'exister et qui est donc une objectivité morte.

Ce qui se met ici en place ici, à travers une rhétorique hégélienne, c'est l'opposition entre le *travail vivant* (la force de travail de l'ouvrier) et le *travail mort* (le travail déjà investi dans l'appareil productif, dit aussi le *travail objectivé*), une opposition qui prendra la forme, plus tard, de la distinction entre *capital variable* (la composante active, productrice de plus-value) et *capital constant* (machines et matières premières, soit la composante *passive*, limitée à transmettre à mesure une part de sa valeur).

Le capital est argent (valeur d'échange posée pour soi), mais il n'est plus argent en tant qu'existant dans une substance particulière, exclu par conséquent des autres substances des valeurs d'usage et existant à côté d'elles, mais en tant qu'il acquiert sa détermination idéale dans toutes les substances, dans les valeurs d'échange de toute forme et de tout mode d'existence du travail objectivé. Dans la mesure où le capital, comme argent existant dans toutes les formes particulières du travail objectivé, s'engage maintenant dans un procès avec le travail non plus objectivé, mais vivant, existant comme procès et comme acte, il est tout d'abord cette différence qualitative entre la substance, en quoi il consiste, et la forme, dans laquelle il existe désormais aussi en tant que travail.

Et c'est au cours du procès de cette différenciation et de l'abolition de celle-ci que le capital devient lui-même procès.

Le travail est le ferment qui, projeté dans le capital, provoque maintenant sa fermentation.

D'un côté, il faut que l'objectivité en quoi le capital consiste<sup>1</sup> soit travaillée, c'est-à-dire consommée par le travail, d'un autre côté que soit abolie la simple subjectivité du travail comme simple forme et qu'elle soit objectivée dans le matériau du capital. La relation du capital, du point de vue de son contenu, au travail, la relation du travail objectivé au travail vivant - dans cette relation où le capital apparaît comme passif face au travail, c'est son existence passive de substance particulière qui entre en rapport avec le travail en tant qu'activité qui donne forme - ne peut en tout cas être que la relation du travail à son objectivité, à sa matière - (et il faut expliquer ceci dès le premier chapitre qui doit nécessairement précéder celui sur la valeur d'échange et traiter de la production en général<sup>2</sup>) - et, par rapport au travail comme activité, la matière, le travail objectivé, n'a que deux relations, celle de la *matière première*, c'est-à-dire de la matière sans forme, du simple matériau destiné à l'activité formatrice et conforme à une fin, du travail, et celle de *l'instrument de travail*, du moyen lui-même objectif grâce auquel l'activité subjective insère elle-même, entre elle et l'objet, un objet qui la conduit.

La détermination de produit, que les économistes introduisent ici, n'y a pas du tout sa place en tant qu'elle est une détermination distincte de la matière première et de l'instrument de travail. Le produit apparaît comme résultat, non comme présumé du procès qui a lieu entre le contenu passif du capital et le travail comme activité. En tant que présumé, le produit ne représente pas un rapport de l'objet au travail qui le distingue de la matière première et de l'instrument de travail, puisque matière première et instrument de travail, dans leur qualité de substance de valeurs, sont déjà eux-mêmes du travail objectivé, des produits.

---

<sup>1</sup> Son objectivité en tant qu'un ensemble d'objets : de machines et de matières premières.

<sup>2</sup> On retiendra toute **l'importance de cette incise** : une remarque méthodologique que Marx s'adresse à lui-même et...**qu'il ne respectera pas**. Les premiers chapitres du Livre I du *Capital* resteront, en effet, centrés sur la question de la valeur (telle, bien sûr, qu'elle implique « la production en général »).

La substance de la valeur n'est absolument pas la substance naturelle particulière mais le travail objectivé. Ce dernier apparaît lui-même à son tour par rapport au travail vivant comme matière première et instrument de travail. Si l'on considère le simple acte de production en soi, l'instrument de travail et la matière première peuvent apparaître comme se rencontrant dans la nature de telle sorte qu'il suffit de les approprier, c'est-à-dire d'en faire l'objet et le moyen du travail, ce qui n'est pas par soi-même un procès de travail.

Face à cette matière première et à cet instrument de travail, le produit apparaît donc comme quelque chose de qualitativement différent; il est un produit non seulement comme résultat du travail exécuté par l'intermédiaire de l'instrument sur la matière, mais comme première objectivation du travail à côté d'eux. Mais, en tant que parties constitutives du capital, matière première et instrument de travail sont eux-mêmes déjà du travail objectivé, donc un produit.

(...)

Ainsi donc: La matière première est consommée en étant modifiée, formée par le travail, et l'instrument est consommé par son utilisation, en étant usé dans ce procès. D'un autre côté, le travail est lui aussi consommé dans la mesure où il est employé, mis en mouvement, et où ainsi est dépensée une certaine quantité de force musculaire, etc., du travailleur, dépense où il s'épuise.

Cependant, le travail n'est pas seulement consommé, mais il passe en même temps de la forme d'activité à celle d'objet, de repos, où il est fixé, matérialisé; modification inscrite dans l'objet, il modifie sa propre configuration et, d'activité, devient être.

Le terme du procès est le produit, où la matière première apparaît combinée au travail et où l'instrument de travail s'est lui aussi transposé de la simple virtualité à l'effectivité en étant devenu le conducteur effectif du travail; mais, par là-même, du fait de sa relation mécanique ou chimique au matériau de travail, il a été consommé, y compris dans sa forme au repos.

Les trois moments du procès, matériau, instrument, travail, coïncident en un résultat neutre: le produit. Dans le produit, sont reproduits simultanément les moments du procès de production qui ont été consommés en lui. L'ensemble du procès apparaît ainsi comme une *consommation productive*, c'est-à-dire comme une consommation qui n'aboutit pas au néant ni à la simple subjectivation de ce qui est objectif mais qui est posée elle-même de nouveau comme un objet. La consommation n'est pas simple consommation de ce qui est matériel, mais consommation de la consommation elle-même; dans l'abolition de ce qui est matériel, il y a abolition de cette abolition<sup>1</sup>, et, par là, position<sup>2</sup> de ce même matériel.

L'activité qui donne forme consomme l'objet et se consomme elle-même, mais elle ne consomme que la forme donnée de l'objet pour le poser dans une nouvelle forme objective et elle ne se consomme elle-même que sous sa forme subjective d'activité. Elle consomme ce qui, dans l'objet, est objectif - l'indifférence à la forme - et ce qui, dans l'activité, est subjectif; elle donne forme à l'objet et matérialise la forme. Mais en tant que produit, le résultat du procès de production est une valeur d'usage.

---

<sup>1</sup> Ou en d'autres mots « négation de la négation », une catégorie parmi les plus hégéliennes. Soulignons la sans autre commentaire.

<sup>2</sup> « position » au sens d'un affermissement au terme d'un processus.

**Le chapitre aborde à présent ses conclusions.** Il les aborde dans le cadre formel de la *circulation simple* où l'échange capital/travail s'est accompli.

L'analyse du procès de valorisation proprement dit fera l'objet du chapitre suivant.

Si nous considérons maintenant le résultat obtenu jusqu'à présent, nous constatons que:

**Premièrement**<sup>1</sup>: Grâce à l'appropriation du travail par le capital, à son incorporation au capital - l'argent, ou encore l'acte qui consiste à acheter la faculté de disposer du travailleur, n'apparaît ici que comme moyen de provoquer ce procès, non comme moment de soi-même -, ce capital entre en fermentation, devient procès, procès de production dans lequel le capital se rapporte à soi-même comme totalité, comme travail vivant, non seulement en tant qu'il est travail objectivé, mais parce qu'il est travail objectivé (en tant que) simple objet du travail<sup>2</sup>.

**Deuxièmement**: Dans la circulation simple, la substance de la marchandise et de l'argent était elle-même indifférente à la détermination formelle, ceci pour autant que la marchandise et l'argent restaient des moments de la circulation. La marchandise, dans la mesure où il s'agissait de sa substance, échappait, en tant qu'objet de la consommation (du besoin) au rapport économique<sup>3</sup>; l'argent, dans la mesure où sa forme s'autonomisait, se rapportait encore à la circulation, mais de façon négative, et il n'était que cette relation négative. Fixé pour soi, l'argent s'évanouissait de la même façon en matérialité morte, il cessait d'être de l'argent. La marchandise et l'argent étaient l'un et l'autre des expressions de la valeur d'échange et ne différaient qu'en étant, l'un, valeur d'échange universelle, l'autre, valeur d'échange particulière. Cette différenciation elle-même était à son tour une simple vue de l'esprit, puisque, dans la circulation réelle, les deux déterminations ont été inversées et que, à les considérer chacune en particulier, l'argent lui-même était une marchandise particulière, et la marchandise, en tant que prix, de l'argent universel. La différence n'était que formelle. Marchandise et argent n'étaient chacun posés dans leur détermination que parce que et dans la mesure où ils n'étaient pas posés dans celle de l'autre.

Mais, maintenant, dans le procès de production, le capital lui-même, en tant que forme, se différencie de lui-même en tant que substance. Il est les deux déterminations en même temps, en même temps que la relation de l'une à l'autre. Mais:

**Troisièmement**: Le capital est apparu comme n'étant encore cette relation qu'en soi. Celle-ci n'est pas encore posée ou, plutôt, elle n'est encore elle-même posée que dans la détermination de l'un des deux moments, à savoir du moment matériel, qui se différencie en lui-même comme matière (matière première et instrument) et forme (travail) et, qui comme relation des deux, comme procès réel, n'est finalement lui-même à son tour qu'une relation matérielle - relation des deux éléments matériels qui constituent le contenu du capital en ce qu'il est distinct de sa relation formelle en tant que capital.

Si nous considérons le capital du côté où il apparaît à l'origine dans sa différence par rapport au travail, il n'est dans le procès qu'une existence passive, objective, dans laquelle la détermination formelle

---

<sup>1</sup> C'est nous qui surlignons les trois énoncés.

<sup>2</sup> Livrons-nous à un exercice peut-être indélicat en ne retenant de ce paragraphe que les seuls acquis théoriques. Cela donne : « Grâce à l'appropriation du travail par le capital, à son incorporation au capital, ce capital entre en fermentation, devient procès, procès de production ». Un exercice indélicat ? Nous approchons à vrai dire le style de Marx dans ses prochains écrits.

<sup>3</sup> Elle y échappait dans l'acte lui-même de sa consommation.

qui en fait du capital - c'est-à-dire un rapport social pour soi - est complètement éteinte. Il entre dans le procès seulement du côté de son contenu - comme travail objectivé tout court; mais le fait qu'il soit du travail objectivé est complètement indifférent au travail - et c'est la relation de ce dernier au capital qui constitue le procès; c'est même au contraire seulement comme objet, et non comme *travail objectivé*, que le capital entre dans le procès, est transformé par le travail.

Le coton qui devient fil, ou le fil de coton qui devient tissu, ou le tissu qui devient matériau pour l'impression et la teinture, n'existent pour le travail que comme coton, fil de coton ou tissu disponibles. Dans la mesure où ils sont eux-mêmes produits du travail, travail objectivé, ils n'entrent dans aucun procès, et, s'ils y entrent, c'est seulement en tant qu'existences matérielles dotées de propriétés naturelles déterminées. La *manière* dont celles-ci leur ont été imposées ne concerne en rien la relation que le travail vivant a avec eux; pour lui, ils n'existent qu'en tant qu'ils existent dans leur différence avec lui-même, c'est-à-dire comme matière de travail. Ceci dans la mesure où l'on part du capital dans sa forme objective présumée au travail.

D'un autre côté, dans la mesure où le travail lui-même est devenu l'un de ses éléments objectifs par l'échange avec le travailleur, sa différence avec les éléments objectifs du capital n'est elle-même qu'une différence objective; les éléments objectifs ont la forme du repos; le travail, la forme de l'activité. Cette relation est la relation matérielle d'un des éléments du capital à l'autre; mais non sa *propre* relation aux deux. Il n'apparaît donc, d'un côté, que comme *objet passif* dans lequel toute relation de forme est effacée; il n'apparaît, de l'autre côté, que comme *procès de production* simple dans lequel le capital en tant que tel, en tant qu'il est différent de sa substance, n'entre pas. Il n'apparaît même pas dans sa substance, substance qui lui est dévolue - en tant que travail objectivé, celui-ci étant la substance de la valeur d'échange - mais seulement dans la forme d'existence naturelle de cette substance où toute relation à la valeur d'échange, au travail objectivé, au travail lui-même en tant que valeur d'usage du capital - et par conséquent toute relation au capital lui-même, est effacée.

Si on le considère sous cet angle, le procès du capital coïncide avec le simple procès de production en tant que tel dans lequel sa détermination de capital est tout autant effacée dans la forme du procès que l'argent en tant qu'argent était effacé dans la forme de la valeur.

Dans le procès tel que nous l'avons considéré jusqu'à présent, le capital comme être pour soi, c'est-à-dire le capitaliste, n'entre pas. Ce n'est pas le capitaliste qui est consommé par le travail comme matière première et instrument de travail. Ce n'est pas le capitaliste non plus qui consomme, mais le travail. Ainsi le procès de production du capital n'apparaît pas comme procès de production du capital, mais comme procès de production par excellence et, *par opposition au travail*, le capital n'apparaît que dans la détermination matérielle de *matière première* et *d'instrument de travail*.

C'est ce côté - qui n'est pas seulement une abstraction arbitraire, mais une abstraction qui s'opère dans le procès lui-même - que les économistes fixent pour représenter le capital comme élément nécessaire de tout procès de production. Naturellement, ceci n'est possible que parce qu'ils oublient de prêter attention à son comportement de capital au cours de ce procès.

Il convient ici d'attirer l'attention sur un moment qui, non seulement du point de vue de l'observation, ne se manifeste qu'ici, mais qui est aussi posé dans le rapport économique lui-même. Dans le premier acte, dans l'échange entre capital et travail, le travail en tant que tel, existant pour soi, est apparu nécessairement comme *travailleur*. Il en va de même ici dans le second procès; le capital en général est posé comme valeur existant pour soi, pour ainsi dire

comme valeur égotique (ce qui, dans l'argent, n'était qu'un objectif visé). Or, comme être pour soi, le capital, c'est le capitaliste. Bien sûr, certains socialistes disent: nous avons besoin du capital, mais non du capitaliste. Le capital apparaît alors comme pure chose, et non comme rapport de production, qui, réfléchi en soi, est précisément le capitaliste. Certes, je peux séparer le capital de tel capitaliste singulier, le capital peut passer à un autre capitaliste. Mais, en perdant le capital, il perd sa qualité de capitaliste. Par conséquent, le capital est séparable d'un capitaliste singulier, non du capitaliste qui en tant que tel fait face au travailleur. De même, le travailleur singulier peut aussi cesser d'être l'être pour soi du travail; il peut hériter de l'argent, en voler, etc. Mais il cesse alors d'être travailleur. Comme travailleur il n'est que l'être pour soi du travail. (A développer par la suite.)

\*

## 1.5. Procès de travail et procès de valorisation

Le manuscrit entreprend dans ce 5<sup>e</sup> chapitre d'explorer les mécanismes qui sont à l'œuvre dans cette **séquence spécifiquement capitaliste** que symbolise la formule A-M-A'. « *cette face-là du procès* », lit-on : le jeu de sens que permet en français la proximité de *phase* et *face* indique avec beaucoup de justesse la double détermination du processus, à la fois **logique** (la démonstration poursuit son exploration de la circulation marchande en plusieurs *phases*) et **conflictuelle** (car c'est un antagonisme de classe, un *face à face*, qui s'y trouve engagé).

Le principal acquis théorique de ces pages réside dans l'élaboration, entre autres, des concepts de **sur-travail** et de **survaleur** dont c'est la **première occurrence dans les écrits de Marx**.

Rapportée par anticipation au *Capital*, cette analyse correspond au chapitre VII du Livre I, intitulé « Production de valeurs d'usage et production de plus-value<sup>1</sup> ». Elle ne partage toutefois pas avec cet exposé son caractère d'intensité démonstrative. La séquence que l'on va lire est, en effet, perturbée par nombre de redites et de développements annexes, soit méthodologiques, soit polémiques.

Nous prendrons la liberté d'écarter ces explorations latérales pour centrer l'attention sur les avancées théoriques.

Découvrons « *les fils invisibles que le capital a tissés à travers le procès* ».

A la fin du procès<sup>2</sup>, il ne peut rien en sortir qui n'y soit apparu au commencement comme son présumé et sa condition. Mais, d'un autre côté, il faut aussi que tout en sorte. Si, par conséquent, à la fin du procès de production commencé avec le présumé du capital, il apparaît que le capital a disparu en tant que relation formelle, il ne peut en être ainsi que parce qu'on n'a pas vu les fils invisibles que le capital a tissés à travers le procès.

Considérons donc cette face-là du procès.

Voici donc le premier résultat:

(...) Par l'incorporation du travail au capital, le capital devient *procès de production; mais tout d'abord procès de production matériel*; procès de production tout court, de sorte que le procès de production du capital n'est pas différent du procès de production matériel en général. Sa détermination formelle est complètement éteinte. Comme le capital a échangé une partie de son être objectif contre du travail, son existence objective elle-même est donc séparée en soi en objet et travail; c'est la relation entre les deux qui constitue le procès de production, ou, plus exactement encore, *le procès de travail*. C'est ainsi que réapparaît à l'intérieur du capital, comme procès se déroulant à l'intérieur de sa matière, constituant son contenu, *le procès de travail posé avant la valeur, comme point de départ* - et qui, en raison de son abstraction, de sa pure matérialité, est également propre à toutes les formes de production.

On retiendra cette première distinction entre le procès de travail en **généralité** (« *le procès de production simple* », « *le procès de production, en général* ») et le procès de travail **dans sa spécificité de production capitaliste**.

<sup>1</sup> Pages 139-153 de l'édition de poche Garnier-Flammarion.

<sup>2</sup> Soit, pour rappel, la séquence **M-A-M/A-M-A'**, laquelle est censée échanger des équivalents, ce qui s'est avéré exact dans le premier *moment* du contrat entre **M**, la force de travail ouvrière, et **M**, les marchandises destinées à sa subsistance, ce qui se révélera inexact dans le second *moment* du contrat entre **A**, le capital, et **M**, la force de travail ouvrière, et cela en raison de la production d'une *survaleur* (**A'**).

(Nous verrons plus tard que, même à l'intérieur du procès de production lui-même, cet effacement de la détermination formelle n'est qu'apparence.)

Dans la mesure où le capital est valeur, mais apparaît comme procès tout d'abord sous la forme de procès de production simple, non de procès de production posé dans une détermination économique particulière, mais de procès de production en général, alors - selon qu'on fixe un quelconque côté particulier du procès de production simple (qui, en tant que tel, comme nous l'avons vu, ne présuppose en aucune façon le capital, mais est propre à tous les modes de production) - on peut dire que le capital devient produit ou qu'il est instrument de travail ou encore matière première du travail<sup>1</sup>.

Si maintenant on considère de nouveau le capital comme un des côtés qui, comme matière ou simple moyen de travail, font face au travail, alors on a raison de dire que le capital n'est pas productif parce qu'on ne le considère alors précisément que comme l'objet qui fait face au travail, comme matière; on le considère comme simplement passif. Mais la vérité est qu'il n'apparaît pas comme un des côtés, ou comme différence d'un des côtés pris en soi, ni comme simple résultat (produit), mais comme le procès de production simple lui-même; et que celui-ci apparaît maintenant comme le *contenu* du capital, doué d'un mouvement autonome.

La production capitaliste ? L'analyse commence par une longue parenthèse sur la question du **travail productif** avec cette précision importante que ne peut être tenu pour productif que le travail mis en œuvre par le capital et **créateur de survaleur**.

(...)

(Ce que le *travail productif* est ou *n'est pas*, point qui a été l'objet de nombreuses polémiques depuis qu'Adam Smith a fait cette distinction<sup>2</sup>, doit résulter de l'analyse des différents aspects du capital lui-même. *Le travail productif* est simplement celui qui produit du *capital*. N'est-il pas aberrant, demande par exemple (ou du moins dans des termes approchants) Monsieur Senior<sup>3</sup>, que le facteur de pianos soit considéré comme un *travailleur productif* et pas le pianiste, alors que pourtant, sans pianiste, le piano serait une absurdité ? Et pourtant c'est exact. Le facteur de pianos reproduit du *capital*; le pianiste n'échange son travail que contre du revenu. Mais, dira-t-on, le pianiste produit de la musique et satisfait notre sens musical, le produit aussi, en quelque sorte ? En fait, voilà ce qu'il fait : son travail produit quelque chose, il n'est pas pour autant du *travail productif* au sens *économique*; pas plus que n'est productif le travail du fou qui produit des chimères. *Le travail n'est productif qu'en tant qu'il produit son propre contraire*.

D'autres économistes font, par conséquent, du travailleur dit improductif un travailleur indirectement productif. Par exemple, le pianiste est un stimulus de la production, en partie en insufflant à notre individualité plus d'activité et de vie, ou alors en ce sens

---

<sup>1</sup> A la fois donc comme l'ensemble des outils de production et des matières premières, ce que désignera plus tard le concept de *capital constant*. Un angle sous lequel le capital paraît « comme simplement passif », sauf qu'il a désormais intégré la force de travail ouvrière comme l'une de ses composantes organiques.

<sup>2</sup> Référence au chapitre 3 du livre II de *La Richesse des nations* intitulé « Du travail productif et du travail improductif, de l'accumulation du capital ». Adam Smith y établit clairement une distinction entre ces deux activités : « Il y a une sorte de travail, *écrit-il*, qui ajoute à la valeur de l'objet sur lequel il s'exerce; il y en a un autre qui n'a pas le même effet. Le premier, produisant une valeur, peut être appelé travail productif; le dernier travail non productif ». Et pour exemples, il cite, d'un côté, « le travail d'un ouvrier de manufacture » et de l'autre, « le travail d'un domestique ». Suivent les exemples similaires du travail improductif des fonctionnaires, des militaires, des ecclésiastiques, des musiciens, comédiens et autres farceurs. (Flammarion, Paris 2009, op.cit., p. 92).

<sup>3</sup> En référence à l'économiste anglais Nassau William Senior.

commun qu'il éveille un nouveau besoin dont la satisfaction appelle l'application de plus d'ardeur dans la production matérielle immédiate. Dans cette formulation, on admet déjà que seul le travail qui produit du capital est productif, que donc le travail qui ne fait pas cela, quelque utile qu'il puisse être - il peut d'ailleurs aussi bien être nuisible -, est, pour la capitalisation, du travail non productif, donc qu'il est improductif.

D'autres économistes disent que la différence entre productif et improductif ne doit pas être mise en relation avec la production, mais avec la consommation. *C'est tout le contraire*. Le producteur de tabac est productif, bien que la consommation de tabac soit improductive. La production en vue d'une consommation improductive est *absolument aussi productive que celle en vue d'une consommation productive; à supposer toujours qu'elle produise ou reproduise du capital*. Aussi Malthus dit-il très justement: « Le travailleur productif est celui qui accroît directement la fortune de son patron » ; c'est juste au moins d'un côté. La phrase est trop abstraite puisqu'ainsi formulée elle vaut aussi pour l'esclave. La fortune du patron, dans son rapport au travailleur, c'est la forme de la richesse elle-même dans son rapport au travail, le capital. *Le travailleur productif est celui qui accroît directement le capital*.

*Valeur d'usage*, le travail ne l'est que pour le *capital*, et il est la valeur d'usage du capital lui-même, c'est-à-dire l'activité médiatrice par laquelle celui-ci se *valorise*. Le capital, en tant qu'il reproduit et accroît sa valeur, est la valeur d'échange autonome (l'argent) comme procès, comme *procès de valorisation*.

Relevons au passage cette formulation sur « la valeur d'échange autonome comme procès de valorisation ». Elle peut être, en effet, à l'origine d'interprétations délicates, en particulier celles qui tendent à considérer le capital sous l'angle uniquement de la valeur entendue comme un automate, comme une instance elle-même productrice d'accumulation<sup>1</sup>. Or, c'est oublier que ce procès de valorisation n'opère que **sur la seule base d'une exploitation de la force de travail ouvrière**<sup>2</sup>. Sans doute celle-ci se trouve-t-elle intégrée au capital, mais sous la contrainte du surtravail.

C'est précisément ce que souligne la suite du raisonnement.

Une fois vendue (en échange du salaire), *la valeur d'usage* du travailleur (sa force de travail comme marchandise négociée selon sa valeur d'échange) appartient désormais au capital qui l'a achetée **pour en disposer à son gré**.

Par conséquent, le travail n'existe pas comme valeur d'usage pour le travailleur; il n'existe, par conséquent, pas *pour lui* comme *force productrice* de richesse, comme moyen ou comme activité d'enrichissement. Le travailleur l'apporte comme valeur d'usage dans l'échange avec le capital qui ainsi se présente à lui, non comme capital mais comme *argent*. Le capital n'est capital que par référence au travailleur, par la consommation du travail, laquelle a d'abord lieu à l'extérieur de cet échange et en est indépendante. *Valeur d'usage* pour le capital, le travail est *simple valeur d'échange* pour le travailleur; *valeur d'échange* disponible. C'est en tant que telle qu'il est posé dans l'acte de l'échange avec le capital, par sa vente pour de l'argent. La valeur d'usage d'une chose n'importe en rien à son vendeur en tant que tel, mais seulement à son acheteur. La propriété qu'a le salpêtre de pouvoir être utilisé pour faire de la poudre ne détermine pas le prix du salpêtre, mais ce prix est déterminé par le coût de production du salpêtre lui-même, par le quantum de travail objectivé en lui.

---

<sup>1</sup> Nous pensons, *sans entrer ici dans le détail*, aux travaux de Moïse Postone, en particulier à son ouvrage principal *Temps, travail et domination sociale*, paru (en français) en janvier 2009 aux Éditions Mille et une nuits.

<sup>2</sup> Ce que rappelle pertinemment à Postone Jacques Bidet dans son analyse (polémique): « Misère dans la philosophie marxiste : Postone, lecteur du *Capital* », *Revue Période*, Nov. 2014, (en ligne sur le site de la revue, à l'adresse de [revueperiode.net](http://revueperiode.net)).

Dans la circulation, où les valeurs d'usage entrent comme prix, leur valeur ne résulte pas de la circulation, quoiqu'elle ne se réalise que dans celle-ci; elle lui est *présupposée* et l'échange contre de l'argent ne fait que la rendre effective. Ainsi le travail, qui est vendu par l'ouvrier au capital comme valeur d'usage, est pour l'ouvrier sa valeur d'échange, qu'il veut réaliser, mais qui est déjà *déterminée* avant l'acte de cet échange, lui est présupposée comme condition qui est déterminée, comme la valeur de toute autre marchandise par la demande et l'offre ou en général - et c'est le seul aspect qui nous préoccupe ici -, par les coûts de production, le quantum de travail objectivé grâce auquel la capacité de travail de l'ouvrier a été produite et qu'elle obtient, par conséquent, comme équivalent.

Telle est, en effet, la valeur, la valeur d'échange de la *capacité de travail* vendue par l'ouvrier : elle se mesure au quantum de produits (du travail objectivé) nécessaire à sa constitution et à sa persistance.

La valeur d'échange du travail, qui se réalise au cours du procès d'échange avec le capitaliste, est, par conséquent, présupposée, prédéterminée et ne subit que la modification formelle qu'acquiert en se réalisant tout prix posé seulement de façon idéale. Elle n'est pas déterminée par la valeur d'usage du travail. Pour le travailleur lui-même, son travail n'a de valeur d'usage que dans la mesure où il est *valeur d'échange*, non dans la mesure où il produit des valeurs d'échange. Pour le capital, il n'a de valeur d'échange que dans la mesure où il est valeur d'usage. Le travail est valeur d'usage, en tant que celle-ci est différente de sa valeur d'échange, non pour le travailleur lui-même, mais seulement pour le capital. Le travailleur échange donc le travail comme simple valeur d'échange déterminée antérieurement, déterminée par un procès passé - il échange le travail lui-même comme travail objectif; seulement dans la mesure où le travail objective déjà un quantum de travail déterminé, où donc son équivalent est déjà mesuré, donné -; le capital l'acquiert par échange comme travail vivant, comme force productive universelle de la richesse; activité qui augmente la richesse.

Que l'ouvrier ne puisse donc *s'enrichir* par cet échange où il abandonne, pour sa capacité de travail comme grandeur donnée, *la force créatrice* de cette capacité de travail, tout comme Esaü abandonna son droit d'aînesse pour un plat de lentilles<sup>1</sup>, voilà qui est clair.

Une vente qui correspond à une *aliénation* au sens strictement juridique<sup>2</sup> de la notion, laquelle ne résonne pas moins, fût-ce d'un peu loin en l'occurrence, avec la catégorie philosophique d'aliénation<sup>3</sup>.

Il doit, au contraire, nécessairement s'appauvrir, ainsi que nous le verrons plus loin, dans la mesure où la force créatrice de son travail s'établit face à lui comme force du capital, comme *pouvoir*

---

<sup>1</sup> En référence au personnage biblique d'Esaü contraint par son frère jumeau Jacob, né en second, de lui céder son droit d'aînesse (et donc l'exclusivité de l'héritage familial) en échange d'un plat de lentilles, Esaü, affamé, ne pouvant qu'accepter ce contrat.

<sup>2</sup> En droit civil, on nomme *aliénation* « l'action de transmettre la propriété d'un bien, d'un droit, etc., à autrui » (selon la définition du TLFi).

<sup>3</sup> Cette catégorie (très présente dans les *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*) a fait l'objet de nombreux débats dans la littérature marxiste, notamment entre Louis Althusser et Lucien Sève, sur sa permanence ou non dans les œuvres de Marx de la maturité. L'extrait que nous lisons compte d'ailleurs parmi les « 82 textes du *Capital* sur l'aliénation » qu'a recensés Lucien Sève dans son ouvrage *Aliénation et émancipation*, paru en 2012 aux éditions La Dispute, p. 182.

*d'autrui. Il aliène son travail comme force productrice de la richesse; c'est en tant que telle que le capital se l'approprie.*

La séparation entre le travail et la propriété du produit du travail, entre le travail et la richesse, est, par conséquent, posée dans cet acte de l'échange lui-même. Ce qui, en tant que résultat, semble paradoxal se trouve déjà dans le présupposé lui-même. Les économistes ont exprimé cela de façon plus ou moins empirique. Face au travailleur, la productivité de son propre travail devient donc un pouvoir d'autrui, son travail en général le devient, pour autant qu'il n'est pas puissance<sup>1</sup>, mais mouvement, travail effectif; inversement, le capital se valorise lui-même en s'appropriant du travail d'autrui (ou du moins, par cet acte, la possibilité de la valorisation est posée; comme résultat de l'échange entre travail et capital. Le rapport n'est réalisé que dans l'acte de production lui-même, quand le capital consomme effectivement le travail d'autrui.)

(...)

L'exploitation, par le capital, de la force de travail ouvrière se trouve par ailleurs accrue par les progrès technologiques accomplis dans les procédures et instruments de production<sup>2</sup>.

(...) tous les progrès de la civilisation ou, en d'autres termes, toute augmentation des *forces productives sociales*, si l'on veut des *forces productives du travail lui-même* - telles qu'elles résultent de la science, des inventions, de la division et de la combinaison du travail, de l'amélioration des moyens de communication, de la création du marché mondial, des machines, etc. - n'enrichissent pas le travailleur, mais *le capital*, ne font donc à leur tour qu'accroître le pouvoir qui exerce sa domination sur le travail, augmentent seulement la force productive du capital.

Comme le capital est l'opposé du travailleur, ces progrès n'augmentent que la puissance *objective* qui règne sur le travail. *La transformation du travail* (comme activité vivante, en vue d'une fin) en capital est *en soi* le résultat de l'échange entre le capital et le travail, dans la mesure où elle donne au capitaliste le droit de propriété sur le produit du travail (et le commandement sur le travail).

La remarque suivante insiste sur la distinction entre les procès de **circulation** et de **production** : il n'existe de travail productif, rappelle Marx, que par l'intégration de la force ouvrière au capital.

*Cette transformation n'est posée que dans le procès de production lui-même. Donc, se demander si le capital est productif ou non est une question absurde. Le travail lui-même n'est productif qu'en tant qu'il est intégré au capital, que lorsque le capital constitue la base de la production et que le capitaliste est le grand commandant de la production.*

La productivité du travail devient tout autant force productive du capital que la valeur d'échange universelle des marchandises se fixe dans l'argent. Le travail tel qu'il existe *pour soi* dans l'ouvrier, à l'opposé du capital, le travail, donc, dans *son existence immédiate*, séparé du capital, n'est pas *productif*. Comme activité de l'ouvrier non plus, il ne devient jamais *productif*, du fait qu'il entre

---

<sup>1</sup> Au sens aristotélicien d'être en puissance, d'être une virtualité non encore actualisée (en acte).

<sup>2</sup> Autrement dit par la montée en puissance du *capital constant*.

seulement dans le procès de circulation simple qui n'opère qu'une modification formelle<sup>1</sup>.

Ceux qui, par conséquent, démontrent que toute la force productive attribuée au capital est un *décalage*, une *transposition de la force productive* du travail, oublient justement que le capital lui-même est essentiellement ce *décalage*, cette *transposition*, et que le travail salarié en tant que tel présuppose le capital, est donc aussi, considéré de son côté, cette *transsubstantiation* ; ce procès nécessaire consistant à poser les propres forces du travail comme étrangères au travailleur. Laisser subsister le travail salarié et simultanément abolir le capital est, par conséquent, une exigence qui se contredit et se détruit elle-même.

Une observation qui s'adresse bien sûr « aux économistes », à David Ricardo, Jean de Sismondi, Jean-Baptiste Say...

D'autres, y compris des économistes, par exemple Ricardo, Sismondi, etc., disent que seul le travail est productif et pas le capital. Mais, tout en disant cela, ils ne laissent pas subsister le capital dans sa *déterminité formelle spécifique*, comme un *rapport de production* réfléchi en soi, mais ils pensent seulement à sa substance matérielle, matière première, etc. Or ce ne sont pas ces éléments matériels qui font du capital le capital.

Par ailleurs il leur revient alors à l'esprit que le capital est d'un côté valeur, donc quelque chose d'immatériel, d'indifférent à sa subsistance matérielle. Say, par exemple: « Le capital est toujours d'une essence immatérielle, puisque ce n'est pas la matière qui fait le capital, mais la valeur de cette matière, valeur qui n'a rien de corporel. » (Say, 21.) Ou bien, Sismondi: « Le capital est une idée commerciale. » (Sismondi, LX.). Mais ils se souviennent alors que le capital est pourtant aussi une détermination économique différente de la valeur parce que, sinon, on ne pourrait absolument pas parler de capital en le différenciant de la valeur et que, si tous les capitaux sont des valeurs, les valeurs en tant que telles ne sont pas encore du capital.

(...)

Mais aussi particulièrement à P-J. Proudhon :

La formule de Proudhon: « Le capital vaut, le travail produit<sup>2</sup>. » ne signifie absolument rien d'autre que: le capital est valeur, et, puisqu'on ne dit ici rien d'autre du capital sinon qu'il est valeur, la valeur est de la valeur (le sujet du jugement est ici simplement un autre nom pour le prédicat<sup>3</sup>), et le travail produit, c'est une activité productive, c'est-à-dire le travail est du travail puisqu'il n'est justement rien d'autre que « produire ». Il devrait être patent que ces jugements d'identité ne contiennent aucun fonds particulier de sagesse et surtout qu'ils ne peuvent exprimer un rapport dans lequel la valeur et le travail entrent dans un rapport, où ils soient en relation l'un avec l'autre et se différencient l'un de l'autre, ne se

<sup>1</sup> A savoir dans le cycle de métamorphoses de la *circulation simple* : M (force de travail) A (salaire) M (marchandises de consommation).

<sup>2</sup> Pour l'anecdote, la formule écrite par Proudhon est **en ordre inverse** de cette citation : « Le travail produit, le capital vaut », a-t-il écrit. On la trouve au chapitre « Constitution de la valeur : définition de la richesse » de son ouvrage *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, précisément à la page 81 du tome 1 de l'édition du groupe Fresnes Antony (en ligne sur Gallica). Le commentaire de Marx écarte un peu rapidement une analyse plus élaborée de Proudhon à cet endroit de son écrit.

<sup>3</sup> Autrement dit ce que l'on nomme une tautologie : la valeur est valeur.

côtoient pas l'un l'autre comme des éléments indifférents. Le simple fait que, face au capital, le travail apparaisse comme sujet, c'est-à-dire que le travailleur n'apparaisse que dans la détermination du travail - celui-ci n'étant pas le travailleur lui-même - devrait ouvrir les yeux. Il y a déjà là, abstraction faite du capital, une relation, un rapport du travailleur à sa propre activité qui n'est pas du tout le rapport « naturel », mais contient déjà lui-même une détermination économique spécifique<sup>1</sup>.

(...)

Jusqu'à présent nous avons considéré le capital selon son côté matériel comme *simple procès de production*. Mais ce procès est, du côté de la détermination formelle, *procès d'autovalorisation*. L'autovalorisation inclut la conservation de la valeur présupposée aussi bien que sa multiplication.

Commence ici un long, un très long développement sur le procès de production lui-même au regard des hypothèses qui ont été émises jusqu'à présent d'un échange de valeurs entre équivalents comme dans le cas du salaire ouvrier. Or comment expliquer dans ce cadre l'émergence pour le capital d'un profit, d'un surplus qui soit un effet organique du processus ?

Tel est l'objet de l'analyse qui s'échelonne au fil des paragraphes suivants.

(...)

Du point de vue de la forme, le capital ne consiste pas en objets de travail et en travail, mais en *valeurs* et, plus précisément encore, en prix. Que les éléments de sa valeur aient différentes substances en commun durant le procès de production n'intéresse pas leur détermination de valeurs; ils n'en sont pas modifiés. Quand, quittant la forme de l'instabilité, celle du procès, ils se rassemblent de nouveau à la fin de celui-ci en une figure objective, stable, qui est celle du produit, alors également il s'agit, par rapport à la valeur, d'un simple changement de substance qui ne l'altère pas. S'il va de soi que les substances en tant que telles ont été détruites, elles n'ont pas été transformées en néant, mais en une substance dotée d'une autre forme. Auparavant, elles apparaissaient comme des conditions du produit élémentaires, indifférentes. Maintenant, elles sont produit. La valeur du produit ne peut donc qu'être = à la somme des valeurs qui étaient matérialisées dans les éléments matériels déterminés du procès, en tant que matière première, instrument de travail (groupe auquel appartiennent aussi celles des marchandises qui sont simplement instrumentales) et en tant que travail proprement dit. La matière première a été consommée totalement, le travail a été consommé totalement, l'instrument n'a été consommé qu'en partie<sup>2</sup>, continue donc de posséder une partie de la valeur du capital dans le mode d'existence déterminé qui était le sien avant le procès. Donc, cette partie n'entre absolument pas en considération ici, puisqu'elle n'a subi aucune modification. Les différents modes d'existence des valeurs étaient pure apparence, dans la disparition de ces modes d'existence, la valeur elle-même formait l'essence demeurant identique à soi. Sous cet aspect, le produit considéré comme valeur n'est pas un produit, mais est au contraire valeur inchangée, restée identique, ayant seulement adopté un autre mode d'existence qui, cependant, lui est également indifférent et peut être échangé contre de l'argent.

---

<sup>1</sup> A savoir le travail tel qu'il est imposé à l'ouvrier par la coordination collective du processus de production dans l'atelier, et non pas « son » travail ressenti comme une intime émanation de sa personnalité.

<sup>2</sup> Il s'agit de ce qui prendra le nom, plus tard, de capital *constant*, à savoir l'ensemble des moyens de production (machines et matières premières) qui *transmettent* à mesure une part de leur valeur (mais n'en *créent* pas de nouvelle). Il se distingue sous cet angle du capital *variable*, qui est la force de travail ouvrière, productrice, elle, de survalueur.

Dans sa matérialité de valeur d'usage, le produit fabriqué est en effet indifférent au regard de la valeur (d'échange) puisqu'il est destiné à être vendu et donc à se transformer en argent. La valeur se maintient comme telle à travers toutes les **métamorphoses** de sa *substance* au cours de la production matérielle. Elle se maintient ; elle se conserve.

La valeur du produit est = à la valeur de la matière première + la valeur de la partie anéantie de l'instrument de travail, donc de la partie cédée au produit, abolie sous sa forme originelle + la valeur du travail. Ou encore: le prix du produit est égal à ce coût de production, c'est-à-dire égal à la somme des prix des marchandises qui ont été consommées dans le procès de production. Ce qui, en d'autres termes, n'a d'autre signification que celle-ci: pour la valeur, le procès de production pris par son côté matériel était indifférent, celle-ci est donc restée identique à soi-même et a seulement pris un autre mode d'existence matériel, elle se trouve matérialisée dans une autre substance et une autre forme. (La forme de la substance n'affecte en rien la forme économique, la valeur en tant que telle.)

Si le capital était à l'origine = à 100 thalers, il est resté comme avant égal à 100 thalers, quoique les 100 thalers aient existé dans le procès de production sous la forme de 50 thalers de coton, 40 thalers de salaire + 10 thalers de machine à filer; et qu'ils existent maintenant en fil de coton d'un prix de 100 th. Cette production des 100 thalers est un simple maintien dans l'identité à soi, à ceci près que ce maintien est médiatisé par le procès de production matériel. Aussi celui-ci doit-il aboutir au produit, sinon le coton perd sa valeur, l'instrument de travail a été usé en vain, le salaire payé en vain.

La seule condition pour que la valeur se conserve elle-même est que le procès de production soit un procès total effectif, donc qu'il aboutisse au produit. La totalité du procès de production, c'est-à-dire le fait qu'il aboutisse au produit est ici en fait la condition pour que la valeur se conserve elle-même et reste égale à soi-même, mais ceci est déjà impliqué dans la première condition, selon laquelle le capital doit devenir effectivement valeur d'usage, procès de production effectif; à ce point-là, donc, c'est présupposé.

D'un autre côté, le procès de production n'est procès de production pour le capital que dans la mesure où celui-ci se conserve comme valeur dans ce procès, donc dans le produit.

La valeur se conserve, oui, mais **telle est justement la question**. Quel serait l'intérêt pour le capital d'aboutir à une valeur simplement conservée, égale à elle-même, après avoir tant risqué au cours du processus de production ? Quel serait l'avantage si le résultat obtenu se résumait à la somme de ses éléments constitutifs ?

La proposition selon laquelle le prix nécessaire est = à la somme des prix du coût de production est, par conséquent, purement analytique. C'est là le présupposé de la production du capital lui-même. Une première fois, on pose le capital comme 100 thalers, comme valeur simple; puis, on le pose dans ce procès comme la somme de prix d'éléments de sa valeur déterminés, déterminés par le prix de production lui-même. Le prix du capital, sa valeur exprimée en argent, est égal au prix de son produit. C'est-à-dire que la valeur du capital comme résultat du procès de production est la même que ce qu'elle était comme présupposé de ce procès. Seulement, elle ne subsiste pendant le procès ni dans l'unité simple qu'elle a encore au début, ni dans celle qu'elle a de nouveau à la fin comme résultat, mais elle se fractionne en éléments consti-

tutifs quantitatifs, tout d'abord parfaitement indifférents: valeur du travail (salaire), valeur de l'instrument de travail et valeur du matériau brut.

(...)

Le manuscrit multiplie, à vrai dire, **les variantes de la question**.

Pour autant qu'un mouvement est posé dans la valeur elle-même pendant le procès de production, il s'agit d'un mouvement purement formel, qui consiste en l'acte simple suivant: D'abord, la valeur existe comme unité, comme nombre déterminé d'unités qui est lui-même considéré comme unité, comme un tout, un capital de 100 thalers; deuxièmement, cette unité est divisée pendant le procès de production en 50 thalers, 40 thalers et 10 thalers, division qui est essentielle dans la mesure où matériau de travail, instrument et travail sont employés en quantités déterminées, mais qui, ici, relativement aux 100 thalers, n'est qu'un fractionnement indifférent de la même unité en divers nombres; enfin, les 100 thalers réapparaissent dans le produit comme somme. Le seul procès, en ce qui concerne la valeur, c'est qu'elle apparaît d'abord comme un tout, une unité, puis comme division de cette unité en un nombre déterminé, enfin comme somme. Les 100 thalers qui, à la fin, apparaissent comme somme sont tout aussi bien et précisément la même somme qui apparaissait au commencement comme unité. La détermination de somme, d'addition, n'a résulté que de la division qui a eu lieu dans l'acte de production, mais elle n'existe pas dans le produit en tant que tel. Dire que le prix du produit est = au prix du coût de production, ou encore que la valeur du capital est = à la valeur du produit, revient donc tout simplement à dire que la valeur du capital s'est conservée dans l'acte de production et apparaît maintenant comme somme. Avec cette simple identité du capital ou cette reproduction de sa valeur à travers le procès de production, nous ne serions guère plus avancés qu'au commencement. Ce qui, au commencement, était présent comme présupposé, l'est maintenant comme résultat, et cela sous une forme inchangée.

Laquelle question ne peut trouver de réponse dans le circuit de la distribution où s'accomplirait un profit strictement commercial. L'hypothèse est, en effet, contraire au présupposé de départ d'une stricte équivalence dans les échanges marchands.

(...)

Il est (...) inutile d'avoir recours à la circulation. Je produis à 100, mais je vends à 110. « Le profit ne se fait pas par l'échange. S'il n'avait pas existé avant cette transaction, il ne pourrait pas non plus exister après. » (Ramsay IX, 88.)<sup>1</sup> Cela revient à vouloir expliquer l'augmentation de la valeur à partir de la circulation simple, alors que celle-ci pose, au contraire, expressément la valeur comme simple équivalent.

Même d'un point de vue empirique, il est évident que, si tout le monde vend 10 % trop cher, cela revient au même que si tout le monde vendait au coût de production. La survaleur<sup>2</sup> serait alors purement nominale, factice, conventionnelle, simple formule creuse. Et comme l'argent lui-même est marchandise, produit, il serait

---

<sup>1</sup> En référence à l'ouvrage de l'économiste anglais George Ramsay, *An Essay on the Distribution of Wealth*, paru à Londres en 1836.

<sup>2</sup> On se trouve ici devant **la première occurrence** dans le manuscrit (page 254 de notre édition de référence) du vocable **survaleur** (*Mehrwert*, en allemand) On notera toutefois qu'il apparaît ici dans un sens proche de son acception triviale, purement comptable, de *profit*.

également vendu 10% trop cher, c'est-à-dire que le vendeur qui recevrait 110 thalers n'en recevrait en fait que 100.

(...)

(...) il est évident que si l'acte de production n'est que la reproduction de la valeur du capital, seule une modification matérielle et non une modification économique de celui-ci se serait alors produite, et qu'une telle conservation simple de sa valeur est en contradiction avec son concept.

Certes, il ne resterait pas comme l'argent, qui est autonome, en dehors de la circulation, il prendrait au contraire la configuration de marchandises diverses, mais pour rien; ce serait là un procès sans aucune finalité, puisque le capital ne représenterait finalement qu'une somme d'argent identique et qu'il n'aurait fait que courir le risque de sortir endommagé de l'acte de production - qui peut échouer et où l'argent abandonne sa forme impérissable.

Bien. Voilà le procès de production achevé.

Une étape de l'analyse se trouve ainsi franchie. **La question demeure.**

Le produit est également à son tour réalisé en argent et a repris de nouveau la forme originelle des 100 thalers. Mais il faut aussi que le capitaliste mange et boive, il ne peut pas vivre de ce changement de forme de l'argent. Une partie des 100 thalers devrait donc être échangée non comme capital, mais comme numéraire, contre des marchandises en tant que valeurs d'usage, et être consommée sous cette forme. Sur les 100 thalers, il n'en resterait que 90 et comme, finalement, le capitaliste reproduit toujours le capital sous la forme de l'argent, et le reproduit sous la forme du quantum d'argent avec lequel il a commencé la production, à la fin, les 100 thalers seraient mangés et le capital aurait disparu.

Or, le capitaliste est payé pour le travail qui consiste à introduire les 100 thalers comme capital dans le procès de production au lieu de les manger. Mais sur quoi doit-on le payer ?

Et son travail n'apparaît-il pas absolument inutile, puisque le capital inclut le salaire et que les travailleurs pourraient donc vivre par simple reproduction du coût de production, ce que le capitaliste, lui, ne peut pas ? Le capitaliste apparaîtrait donc sous la rubrique des *faux frais de production*. Mais, quel que puisse être son gain, la reproduction serait possible sans lui puisque les travailleurs dans le procès de production ne font que réclamer la valeur qu'ils en retirent<sup>1</sup> et n'ont donc pas besoin de l'ensemble du rapport du capital pour sans cesse recommencer ce procès; et, deuxièmement, il n'y aurait pas de fonds à partir duquel payer ce qu'il aurait gagné, puisque le prix de la marchandise est égal au coût de production.

Mais si son travail était conçu comme un travail particulier à côté et en dehors de celui des ouvriers, disons le travail de direction<sup>2</sup>, etc., il recevrait comme eux un salaire déterminé, entrerait donc dans leur catégorie, et son rapport au travail ne serait pas du tout celui du capitaliste; il ne s'enrichirait jamais non plus, mais recevrait seulement une valeur d'échange qu'il lui faudrait consommer par l'intermédiaire de la circulation. L'existence du capital qui fait face au travail exige que le capital pour soi, c'est-à-dire le capitaliste, puisse exister et vivre comme non-ouvrier.

---

<sup>1</sup> Une formulation à vrai dire quelque peu maladroite pour signifier que les ouvriers ne reçoivent avec leur salaire que la valeur de la force de travail calculée selon son coût d'entretien et de reproduction.

<sup>2</sup> Celui des cadres, dirait-on aujourd'hui.

D'un autre côté, il est également clair que, même du point de vue des déterminations économiques habituelles, le capital qui ne pourrait que conserver sa valeur, ne la conserverait pas. Il faut que les risques de la production soient compensés. Il faut que le capital se conserve au milieu des fluctuations de prix. La dévalorisation du capital, qui se poursuit sans cesse par l'augmentation de la force productive, doit être compensée, etc. C'est pour cela que les économistes aussi disent carrément que, si on n'en tirait aucun gain, aucun profit, chacun mangerait son argent au lieu de le jeter dans la production, de l'employer comme capital.

(...)

Il est facile de comprendre comment le travail peut accroître la valeur d'usage; la difficulté est de comprendre comment il peut créer des valeurs d'échange plus grandes que celles qui étaient présumées.

(...)

Supposons que la valeur d'échange que le capital paie à l'ouvrier soit un équivalent exact de la valeur que le travail crée dans le procès de production : dans ce cas, l'augmentation de la valeur d'échange du produit serait impossible. Ce que le travail en tant que tel aurait apporté dans le procès de production, en plus de la valeur présumée du matériau brut et de l'instrument de travail, serait payé à l'ouvrier. La valeur du produit elle-même, dans la mesure où elle est un surplus qui dépasse la valeur de la matière première et de l'instrument, écherrait à l'ouvrier; avec cette seule différence que le capitaliste, lui, paie cette valeur dans le salaire et que l'ouvrier la restitue au capitaliste dans le produit.

La réponse va (enfin) venir de la mise en œuvre, mais cette fois sur son versant *conceptuel*, de la catégorie de **survaleur** bientôt associée à celle de **surtravail**.

(...)

La survaleur qu'a le capital à *la fin du procès de production*, (...) cette survaleur signifie (...) que le temps de travail objectivé dans le produit (...) est plus grand que le temps de travail présent dans les éléments constitutifs originels du capital<sup>1</sup>. Or, cela n'est possible que si le travail objectivé dans le prix du travail<sup>2</sup> est moins grand que le temps de travail vivant<sup>3</sup> acheté grâce à ce travail.

Comme nous l'avons vu, le temps de travail objectivé dans le capital apparaît comme une somme faite de 3 parties: a) le temps de travail objectivé dans la matière première; b) le temps de travail objectivé dans l'instrument; c) le temps de travail objectivé dans le prix du travail. Or, les parties a) et b) demeurent inchangées comme éléments constitutifs du capital<sup>4</sup>; même si, au cours du procès, elles changent de configuration, de modes d'existence matérielle, elles demeurent inchangées en tant que valeurs. Il n'y a que c) que le capital échange contre quelque chose de qualitativement autre; un quantum donné de travail objectivé contre un quantum de travail vivant. Dans la mesure où le temps de travail vivant ne reproduirait que le temps de travail objectivé dans le prix du travail, cette reproduction aussi ne serait que formelle et, pour ce qui est de la valeur, il ne se serait produit qu'un échange

---

<sup>1</sup> Nous avons pris la liberté de supprimer trois incises pour donner à cette phase tout son tranchant affirmatif.

<sup>2</sup> A savoir la force de travail payée par le salaire.

<sup>3</sup> A savoir le temps de travail productif au-delà de sa valeur salariale, ce que nommera la notion de *surtravail*.

<sup>4</sup> Elles constituent, en effet, ce qui sera pensé comme le *capital constant*.

contre du travail vivant comme autre mode d'existence de la même valeur, de même que, relativement à la valeur du matériau de travail et de l'instrument, il ne s'est produit qu'une modification de leur mode d'existence matériel.

Si le capitaliste avait payé à l'ouvrier un prix égal à une journée de travail et si la journée de travail de l'ouvrier n'ajoutait à la matière première et à l'instrument qu'une journée de travail, le capitaliste aurait simplement échangé la valeur d'échange sous une forme contre la même valeur d'échange sous une autre. Il n'aurait pas agi comme capital.

D'un autre côté, l'ouvrier ne serait pas resté dans le procès d'échange simple: il aurait effectivement reçu le produit de son travail en paiement, à ceci près que le capitaliste aurait eu l'obligation de lui payer d'avance le prix du produit avant que celui-ci ne soit réalisé. Le capitaliste lui aurait fait crédit, et gratuitement, pour *le roi de Prusse*. Voilà tout.

Clairément : le profit capitaliste n'est concevable que si le travail ouvrier rapporte **au-delà** de sa valeur salariale.

L'échange entre capital et travail, dont le résultat est le prix du travail, a beau être échange simple du point de vue de l'ouvrier, il faut qu'il soit non-échange du point de vue du capitaliste. Le capitaliste doit recevoir plus de valeur qu'il n'en a donné. Il faut que l'échange, considéré du point de vue du capital, ne soit qu'apparent, c'est-à-dire ressortisse à une autre détermination formelle économique que celle de l'échange, sinon le capital comme capital et le travail comme travail en opposition au capital seraient impossibles. Ils ne s'échangeraient que comme des valeurs d'échange égales qui existeraient matériellement dans des modes d'existence différents. - C'est pourquoi, pour justifier le capital, pour faire son apologie, les économistes se réfugient dans ce procès simple et expliquent le capital par un procès qui rend précisément son existence impossible. Pour démontrer ce qu'est le capital, ils font une démonstration qui l'escamote. Tu me paies mon travail, tu l'échanges contre son propre produit et tu défalques la valeur de la matière première et du matériau que tu m'as fournis. C'est-à-dire que nous sommes des *associés* qui introduisent différents éléments dans le procès de production et les échanent selon leur valeur. Le produit est donc transformé en argent et l'argent est partagé de telle sorte que toi, capitaliste, tu reçois le prix de ta matière première et de ton instrument, et moi, ouvrier, le prix que le travailleur a ajouté. L'avantage est, pour toi, que tu possèdes désormais la matière première et l'instrument sous une forme consommable (c'est-à-dire qui peut circuler) et, pour moi, que mon travail s'est valorisé. Il est vrai que toi, tu en arriverais bientôt à avoir mangé tout ton capital sous la forme d'argent, tandis que, comme ouvrier, j'entrerais, moi, en possession des deux.

Ce que le travailleur échange contre le capital, c'est son travail lui-même (dans l'échange, c'est la faculté d'en disposer); il *l'aliène*. Ce qu'il reçoit comme prix, c'est la valeur de cette aliénation<sup>1</sup>. Il échange l'activité qui pose de la valeur contre une valeur déjà déterminée, indépendamment du résultat de son activité.

(...)

---

<sup>1</sup> Au double sens, répétons-le, d'un strict rapport marchand (une vente) et d'un abandon existentiel d'une partie de sa force vitale et du sens de sa vie.

Un échange qu'accomplit la mesure du salaire *justement*<sup>1</sup> calculé en relation avec les dépenses indispensables à la constitution et au maintien de la force de travail.

Or, comment la valeur de l'ouvrier est-elle déterminée ? Par le travail objectivé contenu dans sa marchandise<sup>2</sup>. L'existence de cette marchandise n'est autre que sa propre vie. Pour conserver cette vie d'un jour à l'autre - nous n'avons pas encore affaire ici à la classe ouvrière, au remplacement de l'usure<sup>3</sup>, grâce auquel elle peut se maintenir en tant que classe, étant donné qu'ici c'est le travailleur en tant que *travailleur*, par conséquent comme sujet présumé et pérenne, qui fait face au capital, pas encore comme individu périssable de l'espèce ouvrière<sup>4</sup> -, pour la conserver, il faut que le travailleur consomme une masse déterminée de denrées, qu'il remplace les forces vives consommées, etc. Il ne reçoit qu'un équivalent. Donc, une fois l'échange accompli - et même quand formellement il a terminé cet échange, c'est seulement dans le procès de production qu'il l'accomplit -, sa faculté de travail existera de la même façon qu'auparavant: il a reçu un équivalent exact, car le prix qu'il a reçu le laisse en possession de la même valeur d'échange que celle qu'il avait auparavant. Le quantum de travail objectivé contenu dans sa qualité d'être vivant lui a été payé par le capital<sup>5</sup>. Le capital a consommé ce quantum de travail et, comme ce dernier n'existait pas comme chose mais comme faculté dans un être vivant, le travailleur peut, de par la nature spécifique de sa marchandise - de par la nature spécifique du processus vital - procéder de nouveau à l'échange. Outre le temps de travail objectivé dans le fait qu'il soit vivant - c'est-à-dire le temps de travail qui était nécessaire pour payer les produits nécessaires à la conservation de cette vie, un autre travail est également objectivé dans l'existence immédiate du travailleur, à savoir les valeurs qu'il a consommées pour produire une *faculté de travail* déterminée, une *habileté* particulière - et la valeur de celles-ci se révèle dans les coûts de production auxquels peut être produit un savoir-faire déterminé analogue, mais tout cela ne nous intéresse pas encore pour l'instant, puisqu'il ne s'agit pas d'un travail particulièrement qualifié, mais de travail tout court, de travail simple.

Or tout le **secret de la survaleur** réside dans la différence entre les temps de travail accomplis par l'ouvrier, une partie, disons la moitié d'une journée, pour compenser le salaire obtenu et l'autre partie, l'autre moitié donc, pour apporter **gratuitement** au capital la valeur supplémentaire qui assure, derrière l'apparence d'un échange entre équivalents, outre les conditions de sa conservation, celles de sa **croissance**.

S'il fallait une journée de travail pour maintenir un travailleur en vie pendant une journée de travail, le capital n'existerait pas, parce que la journée de travail s'échangerait contre son propre produit, que, donc, le capital ne pourrait pas se valoriser comme capital et, par conséquent, ne pourrait pas non plus se conserver. Se conserver, pour le capital, c'est se valoriser. Si, pour vivre, le capital devait aussi travailler, il ne se conserverait pas comme capital mais comme travail. La propriété de matières premières et d'instruments de travail ne serait que nominale; économiquement parlant, ils appartiendraient au travailleur dans la mesure même où ils appartiendraient au capitaliste, puisqu'ils ne créeraient de la

<sup>1</sup> Au double sens d'être calculé à la fois « au plus juste » mais aussi en fonction de l'échange marchand médiatisé par l'argent.

<sup>2</sup> Entendons bien : dans sa *force de travail* en tant que marchandise vendue en échange de son salaire. « sa propre vie », précise aussitôt le texte.

<sup>3</sup> Le terme utilisé par Marx se réfère à l'usure en tant que résultat de l'usage, comme pour les machines.

<sup>4</sup> L'hypothèse demeure toujours celle d'une *logique* de l'échange équitable entre des individus. La détermination de classe n'est pas encore prise en compte.

<sup>5</sup> C'est le rôle du salaire.

valeur pour le capitaliste que dans la mesure où celui-ci serait lui-même travailleur. Son rapport à eux ne serait par conséquent pas un rapport à eux en tant que capital, mais en tant que simples matières et moyens du travail, semblable à celui du travailleur lui-même dans le procès de production.

En revanche, s'il faut, par exemple, une seule demi-journée de travail pour maintenir un travailleur en vie une journée de travail tout entière, la survaleur du produit en résulte d'elle-même, puisque, dans le prix, le capitaliste n'a payé qu'une demi-journée de travail et qu'il en reçoit une entière objectivée dans le produit; qu'il n'a donc rien donné en échange de la deuxième moitié de la journée de travail. Ce n'est pas l'échange, ici, mais un procès dans lequel, sans échange, il reçoit du temps de travail objectivé, c'est-à-dire de la valeur, qui seule peut faire de lui un capitaliste. Cette demi-journée de travail ne coûte rien au capital; celui-ci reçoit donc une valeur pour laquelle il n'a pas donné d'équivalent. Et l'augmentation des valeurs ne peut se produire que si on obtient une valeur au-delà de l'équivalent, donc si cette valeur est créée.

La survaleur est tout simplement valeur au-delà de l'équivalent.

Et cette **survaleur** n'est rien d'autre que l'effet d'un *travail forcé*, d'un **surtravail** (*Mehrarbeit*) dont le concept apparaît précisément à cette page du manuscrit<sup>1</sup>.

L'équivalent, par définition, n'est que l'identité de la valeur avec elle-même. Par conséquent, la survaleur ne peut jamais naître de l'équivalent, ni non plus initialement de la circulation; elle doit nécessairement surgir du procès de production du capital lui-même<sup>2</sup>. On peut encore exprimer la chose ainsi: Si le travailleur a seulement besoin d'une demi-journée de travail pour vivre une journée entière, pour perpétuer son existence de travailleur, il n'a besoin de travailler qu'une demi-journée. La deuxième moitié de la journée de travail est du travail forcé, du surtravail. Ce qui apparaît du côté du capital comme survaleur apparaît en exacte correspondance du côté du travailleur comme surtravail au-delà de ses besoins de travailleur, donc, au-delà de ce dont il a immédiatement besoin pour demeurer vivant.

En contraste avec certaines lenteurs précédentes, le manuscrit **accélère soudain la mise en place de véritables découvertes théoriques** avec l'évocation, dans ce paragraphe, associées au surtravail, des conditions d'un développement historique des *forces sociales productives* bien au-delà des *besoins naturels*.

Le grand côté historique du capital est de créer ce *surtravail*, travail superflu du point de vue de la simple valeur d'usage, de la simple subsistance, et sa détermination et destination historique est accomplie dès lors que, d'un côté, les besoins sont développés au point que le surtravail au-delà de ce qui est nécessaire est lui-même besoin universel, résulte des besoins individuels eux-mêmes - que, d'un autre côté, l'ardeur universelle au travail, du fait de la sévère discipline du capital par laquelle sont passées les générations successives, s'est développée comme acquis universel de la nouvelle génération - dès lors, enfin, que ce surtravail, grâce au développement des forces productives du travail que le capital pousse sans cesse en avant dans son avidité sans bornes à s'enrichir, dans les conditions où il peut seulement la satisfaire, s'est accru jusqu'au point où la possession et la réservation de la richesse universelle, d'une part, n'exige qu'un temps de travail mi-

<sup>1</sup> Page 263 de notre édition de référence.

<sup>2</sup> Il faut souligner cette insistance de Marx à fonder la survaleur **dans le seul procès de production**.

nime pour la société tout entière et où, d'autre part, la société qui travaille adopte une attitude scientifique vis-à-vis du procès de sa reproduction sans cesse en progrès, de sa reproduction en une abondance toujours plus grande; qu'a cessé donc le travail où l'homme fait ce qu'il peut laisser faire à sa place par des choses.

Par suite, capital et travail ont ici le même rapport entre eux qu'argent et marchandise; si le premier est la forme universelle de la richesse, la seconde n'en est que la substance qui a pour fin la consommation immédiate. Mais en aspirant sans trêve à la forme universelle de la richesse, le capital pousse le travail au-delà des frontières de ses besoins naturels et crée ainsi les éléments matériels du développement de cette riche individualité qui est aussi polyvalente dans sa production que dans sa consommation et dont le travail, par conséquent, n'apparaît plus non plus comme travail, mais comme plein développement de l'activité elle-même, où la nécessité naturelle a disparu sous sa forme immédiate; parce qu'un besoin produit par l'histoire est venu remplacer un besoin naturel.

C'est pourquoi le *capital* est *productif*; c'est-à-dire qu'il est un rapport essentiel *pour le développement des forces sociales productives*. Il ne cesse de l'être que lorsque le développement de ces forces productives elles-mêmes rencontre un obstacle dans le capital lui-même.

Les développements qui suivent immédiatement **cette importante séquence** s'attachent longuement à divers commentaires sur les théories de la valeur chez divers représentants de l'économie politique classique<sup>1</sup>, en particulier David Ricardo, Adam Smith et les physiocrates.

Notre souci de centrer l'attention sur l'innovation théorique de Marx en cours justifie que nous les écartions.

(...)

Les dernières pages du chapitre reviennent sur l'examen technique de la situation créée par le surtravail avec, du point de vue du capital, une tendance organique à sans cesse dépasser ses limites. On se dirige vers l'élaboration des **concepts de survaleur absolue et relative**.

Nous l'avons vu: le travailleur n'a besoin de travailler, par exemple, qu'une demi-journée de travail pour vivre une journée entière et pour pouvoir, par conséquent, recommencer le lendemain le même processus. Dans sa faculté de travail - dans la mesure où elle existe en lui en tant qu'il est être vivant ou instrument de travail vivant - n'est objectivée qu'une demi-journée de travail. La journée vivante tout entière (journée de vie) de l'ouvrier est le résultat stabilisé, l'objectivation d'une demi-journée de travail. Le capitaliste, en s'appropriant par le moyen de l'échange contre le travail objectivé dans l'ouvrier - c'est-à-dire contre une demi-journée de travail - la journée de travail entière, et en la consommant ensuite dans le procès de production en l'appliquant à la matière qui constitue son capital, crée la survaleur de son capital: dans le cas présumé une demi-journée de travail objectivé.

Supposons maintenant que les forces productives du travail doublent, c'est-à-dire que le même travail donne dans le même temps le double de *valeur d'usage*. (Comme valeur d'usage, n'est encore provisoirement défini dans le rapport actuel que ce que le travailleur consomme pour se maintenir en vie comme travailleur, le quantum de moyens de subsistance contre lequel il échange par la médiation de l'argent le travail objectivé dans sa faculté de travail vivante.) L'ouvrier n'aurait alors à travailler que 1/4 de jour-

---

<sup>1</sup> « Les modernes, écrit Marx, sont purement et simplement des andouilles sans intérêt ». (Op.cit., p. 265)

née pour vivre une journée entière; le capitaliste n'a plus alors besoin que de donner dans l'échange  $1/4$  de journée de travail objectivé à l'ouvrier pour porter sa survaleur, par l'intermédiaire du procès de production, de  $1/2$  à  $3/4$ ; dans la mesure où il gagnerait  $3/4$  de journée de travail objectivé au lieu de  $1/2$  journée de travail objectivé. La valeur du capital, tel qu'il sort du procès de production, aurait augmenté de  $3/4$  au lieu de  $2/4$ . Le capitaliste n'aurait donc plus besoin que de faire travailler  $3/4$  de journée pour ajouter à son capital la même survaleur - celle de  $1/2$  ou de  $2/4$  de journée de travail objectivé.

Mais le capital, en tant qu'il représente la forme universelle de la richesse - l'argent -, est la tendance sans bornes ni mesure à dépasser sa propre limite. Toute limite est et ne peut être que bornée pour lui. Sinon, il cesserait d'être capital: l'argent en tant qu'il se produit lui-même. Dès qu'il ne ressentirait plus une limite déterminée comme un obstacle, mais se sentirait bien en elle en tant que limite, c'est qu'il serait lui-même retombé de la valeur d'échange à la valeur d'usage, de la forme universelle de la richesse à une existence substantielle déterminée de celle-ci.

Le capital comme tel crée une survaleur déterminée, parce qu'il ne peut pas en poser une infinie d'un coup ; mais il est le mouvement perpétuel qui tend à toujours en créer plus. La frontière quantitative de la survaleur ne lui apparaît que comme un obstacle naturel, comme une nécessité qu'il essaie perpétuellement de surmonter, perpétuellement de dépasser.

(...)

Donc le capitaliste (tout à fait indépendamment des déterminations de concurrence, prix, etc., qui s'ajouteront plus tard) ne se contentera pas de faire travailler l'ouvrier les  $3/4$  de la journée parce que les  $3/4$  de la journée lui procurent la même survaleur que la journée entière auparavant, mais il le fera travailler toute la journée; et l'accroissement de la force productive qui permet à l'ouvrier de vivre toute une journée avec  $1/4$  de journée de travail s'exprime maintenant simplement dans le fait qu'il lui faut travailler  $3/4$  de journée pour le capital, alors qu'auparavant il ne travaillait pour celui-ci que  $2/4$  de journée.

La force productive accrue du travail de l'ouvrier, dans la mesure où elle est réduction du temps requis pour le remplacement du travail objectivé en lui (pour la valeur d'usage, pour la subsistance), apparaît comme allongement de son temps de travail consacré à la valorisation du capital (en vue de la valeur d'échange).

Du point de vue de l'ouvrier, il faut qu'il accomplisse maintenant un surtravail de  $3/4$  de journée pour vivre une journée, alors qu'avant il ne devait accomplir qu'un surtravail de  $2/4$  de journée. Du fait de l'accroissement de la force productive, du doublement de celle-ci, son surtravail s'est accru de  $1/4$ .

Il y a ici une chose à remarquer: la force productive a doublé, le surtravail pour l'ouvrier n'a pas doublé, mais ne s'est accru que de  $1/4$ ; la survaleur du capital n'a pas davantage doublé, mais elle ne s'est elle aussi accrue que de  $1/4$ . On voit donc que le surtravail (du point de vue de l'ouvrier) ou la survaleur (du point de vue du capital) ne croissent pas selon la même proportion numérique que la force productive.

D'où cela vient-il ? Le doublement de la force productive est la réduction de  $1/4$  du travail nécessaire (pour l'ouvrier), donc aussi la production d'une survaleur de  $1/4$ , puisque le rapport initialement posé était de 1 à 2. Si l'ouvrier avait dû travailler initialement  $2/3$  de journée pour vivre une journée, la survaleur aurait été de  $1/3$ , de même que le surtravail. Le doublement de la force productive du travail aurait donc donné à l'ouvrier la capacité de limiter son travail en vue du nécessaire à la moitié de  $2/3$  soit  $2/3 \times 2$ ,  $2/6$  ou  $1/3$  de journée, et le capitaliste aurait gagné 1 h de valeur. Mais

le surtravail global serait passé à 2/3. Le doublement de la force productive, qui avait comme résultat dans le premier exemple 1/4 de survaleur et de surtravail aurait maintenant comme résultat 1/3 de survaleur ou de surtravail. Le multiplicateur de la force productive - le nombre par lequel elle est multipliée - n'est donc pas le multiplicateur du surtravail ou de la survaleur, mais, si la proportion initiale du travail objectivé dans le prix du travail était de 1/2 du travail objectivé dans 1 journée de travail - celle-ci apparaissant toujours comme limite - (il est vrai que ces messieurs les fabricants l'ont prolongée jusque dans la nuit. *Loi des dix heures*. Voir le rapport de Leonard Horner<sup>1</sup>)

Au cours des prochains paragraphes, le manuscrit va multiplier les variantes comptables sans véritable gain pour l'intelligence du processus. On ne perd donc rien à se diriger vers ces conclusions :

(...)

Si nous résumons tout cela, cela nous donne:

*Premièrement:* L'accroissement de la force productive du travail vivant n'accroît pas la valeur du capital (ou ne diminue pas la valeur de l'ouvrier) parce qu'il accroît le quantum des produits ou des valeurs d'usage créés avec le même travail - la force productive du travail est sa force naturelle -, mais parce qu'il réduit le travail nécessaire, donc parce que, dans la même proportion où il réduit celui-ci, il crée du surtravail ou, ce qui est la même chose, de la survaleur; parce que la survaleur du capital que ce dernier obtient par le procès de production ne consiste jamais que dans l'excédent de surtravail sur le travail nécessaire. L'accroissement de la force productive ne peut accroître le surtravail - c'est-à-dire l'excédent du travail objectivé dans le capital comme produit par rapport au travail objectivé dans la valeur d'échange de la journée de travail, que dans la mesure où il diminue le rapport du travail nécessaire au surtravail et seulement dans la proportion où il le diminue. La survaleur est exactement égale au surtravail; la diminution du travail nécessaire est la mesure exacte de l'augmentation de cette survaleur.

On sera attentif au fait que ces conclusions anticipent sur le concept de **survaleur relative** qui fera l'objet du chapitre suivant. Le paramètre de la *productivité* dont il va être question participe, en effet, de l'augmentation du capital « machine », le capital dit constant<sup>2</sup>, lequel n'appartient pas comme tel aux facteurs strictement humains (la force du travail vivant) de la production de survaleur<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Géologue de formation, **Leonard Horner** a été, de 1833 à 1859, l'un des principaux inspecteurs chargés de faire respecter les diverses lois votées en Angleterre sur la réglementation du travail, en particulier l'application du Bill des 10 heures voté en juin 47 et entré en vigueur en mars 1848. Ses rapports, dont celui du 31.10.56 ici mentionné, avaient révélé les multiples effractions à ces dispositions légales. Marx lui rendra un hommage solennel dans une note du chapitre IX du Livre I du *Capital* (« Le taux de la plus-value ») en déclarant qu'il « s'est acquis des droits immortels à la reconnaissance de la classe ouvrière anglaise. Sa vie n'a été qu'un long combat non seulement contre les fabricants exaspérés, mais encore contre les ministres qui trouvaient infiniment plus important de compter « les voix » des maîtres fabricants dans la Chambre des communes que les heures de travail des « bras » dans la fabrique. » (*Le Capital*, Livre I, pp. 610-611 de l'édition de poche Garnier Flammarion).

<sup>2</sup> « Dans le cours de la production, la partie du capital qui se transforme en moyen de production, c'est-à-dire en matières premières, matières auxiliaires et instruments de travail, ne modifie (...) pas la grandeur de sa valeur. C'est pourquoi nous la nommons partie constante du capital, ou plus brièvement : *capital constant* », et cela en opposition avec la partie du capital transformée en *force de travail*, laquelle produit un excédent en plus de sa valeur : « Cette partie du capital se transforme sans cesse de grandeur constante en grandeur variable. C'est pourquoi nous la nommons partie variable du capital ou plus brièvement : *capital variable*. » (*Le Capital* Livre I, p. 160 de l'édition de poche Garnier Flammarion).

<sup>3</sup> Dans le livre I du *Capital*, les chapitres consacrés au « capital constant et capital variable », au « Taux et masse de la plus-value » ainsi que l'important chapitre sur « La journée de travail » précèdent la quatrième section sur la « Production de la plus-value relative ».

*Deuxièmement.* La survaleur du capital ne s'accroît pas comme le multiplicateur de la force productive, c'est-à-dire comme le nombre qui exprime l'accroissement la force productive (posée comme unité, comme multiplicande); mais elle s'accroît du surplus de la fraction de la journée de travail vivant qui représente initialement le travail nécessaire, surplus par rapport à cette même fraction divisé par le multiplicateur de la force productive. Donc, si le travail nécessaire =  $1/4$  de la journée de travail vivant et si la force productive double, la valeur du capital ne croît pas du double, mais de  $1/8$ , ce qui est égal à  $1/4$  ou  $2/8$  (la fraction initiale de la journée de travail qui représente le travail nécessaire) -  $1/4$  divisé par 2, soit  $2/8 - 1/8 = 1/8$ .

(...)

*Troisièmement:* Plus la survaleur du capital avant l'accroissement de la force productive est grande, plus le quantum de surtravail présumé ou de survaleur présumée du capital est grand, ou encore, plus la fraction de la journée du travail qui constitue l'équivalent de l'ouvrier, qui exprime le travail nécessaire, est déjà petite, et plus la croissance de la survaleur que le capital tire de l'accroissement de la force productive sera réduite. Sa survaleur augmente, mais dans une proportion toujours plus réduite par rapport au développement de la force productive. Donc, plus le capital est déjà développé, plus il a créé de surtravail, et plus il lui faut terriblement développer la force productive pour ne se valoriser, c'est-à-dire ne s'ajouter de la survaleur, que dans une proportion réduite - parce qu'il est toujours arrêté par le rapport entre la fraction de la journée qui exprime le travail nécessaire et la journée de travail tout entière. Il ne peut se mouvoir qu'à l'intérieur de ces frontières. Plus la fraction qui revient au travail nécessaire est déjà petite, plus le surtravail est grand, et moins un quelconque accroissement de la force productive pourra diminuer de façon sensible le travail nécessaire; étant donné que le dénominateur a augmenté de façon énorme. L'autovalorisation du capital devient d'autant plus difficile que celui-ci est déjà plus valorisé. L'accroissement des forces productives deviendrait indifférent au capital; ainsi que la valorisation elle-même, parce que ses proportions sont devenues minimales; et le capital aurait cessé d'être du capital. Si le travail nécessaire était de  $1/1000$  et si la force productive triplait, le travail nécessaire ne tomberait qu'à  $1/3.000$  ou encore le surtravail n'aurait crû que de  $2/3.000$ . Mais si ceci arrive, ce n'est pas parce que le salaire ou la part qui revient au travail dans le produit ont crû, mais parce qu'ils ont déjà tellement baissé, à les considérer par rapport au produit du travail ou à la journée de travail vivant.

(...)

Disons tout d'abord en général: Le développement de la force productive du travail - et avant tout le fait de poser le surtravail - est la condition nécessaire de la croissance de la valeur ou de la valorisation du capital. Le capital, en tant que pulsion d'enrichissement infinie, tend donc à l'augmentation infinie des forces productives du travail et il les suscite. Mais, d'un autre côté, toute augmentation de la force productive du travail - indépendamment du fait que celui-ci augmente les valeurs d'usage du capitaliste - est augmentation de la force productive du capital et, de notre point de vue actuel, n'est force productive du travail que dans la mesure où elle est force productive du capital.

\*

## 1.6. Survaleur absolue et survaleur relative

Comparé à la clarté du chapitre correspondant dans le Livre I du *Capital*<sup>1</sup>, ce développement sur la distinction entre **survaleur absolue** et **survaleur relative** multiple à la fois les exemples et les variantes comptables du phénomène ainsi que les débats latéraux avec les économistes classiques, dont David Ricardo, sur la question du profit capitaliste.

Nous engageons la lecture sur la base de l'exemple exposé au terme du chapitre précédent.

A supposer un partage par moitié entre le temps de *travail nécessaire* (celui qui équivaut à la valeur du salaire versé) et le *surtravail* imposé, un progrès de productivité est en mesure de réduire de moitié, à 1/4 donc de la journée, le temps de *travail nécessaire* et d'augmenter ainsi jusque 3/4 de la journée le temps de *surtravail*.

(...)

Une journée de travail est objectivée dans le produit, que *le temps de travail nécessaire* soit représenté par 6 heures ou par 3, par 1/2 ou 1/4 de journée de travail. La survaleur du capital, c'est-à-dire sa valeur par rapport à l'ouvrier, s'est accrue, car si elle n'était auparavant qu'égale à 2/4, elle est maintenant égale à 3/4 du temps de travail objectivé; mais il y a eu croissance de sa valeur, parce que s'est accru non pas le quantum de travail absolu, mais le quantum de travail relatif; c'est-à-dire que ce n'est pas le quantum total du travail qui a crû: on travaille toujours toute une journée, donc, pas d'accroissement absolu du surplus de temps (surtemps de travail); mais c'est le quantum de travail nécessaire qui a diminué et, de ce fait, s'est accru le surtravail relatif. Auparavant, l'ouvrier travaillait *effectivement* toute la journée, mais seulement une demi-journée de temps de surtravail; il continue à travailler toute la journée, mais il y a 3/4 de la journée de travail qui sont du temps de surtravail. Dans cette mesure donc, le prix, ou la valeur d'échange du capital (la valeur de l'or et de l'argent étant les mêmes par hypothèse) ne s'est pas accrue parce que la force productive a doublé. Ceci concerne donc le taux du profit et non le prix du produit ou la valeur du capital redevenu marchandise dans le produit.

Mais, en fait, les valeurs absolues aussi s'accroissent de cette façon parce que s'accroît la partie de la richesse qui est posée comme capital - comme valeur s'autovalorisant. (*Accumulation des capitaux*)

La démonstration se poursuit sur la base **d'une nouvelle variante du même exemple**.

En travaillant 4 heures au-delà des 4 heures de travail nécessaire<sup>2</sup>, l'ouvrier abandonne au capital une survaleur de 40 thalers. Le gain du capital correspond à une survaleur *absolue*, laquelle, on le voit, rencontre ses limites dans les limites de la journée de travail elle-même.

---

<sup>1</sup> Ainsi ce bref passage du chapitre XV (c'est nous qui soulignons) : « Prolonger la journée de travail au-delà du temps nécessaire à l'ouvrier pour fournir un équivalent de son entretien, et allouer ce surtravail au capital : voilà la production de la **plus-value absolue**. Elle forme la base générale du système capitaliste et le point de départ de la production de la **plus-value relative**. Là, la journée est déjà divisée en deux parties, travail nécessaire et surtravail. Afin de prolonger le surtravail, le travail nécessaire est raccourci par des méthodes qui font produire l'équivalent du salaire en moins de temps. La production de la plus-value absolue n'affecte que la durée du travail, la production de la plus-value relative en transforme entièrement les procédés techniques et les combinaisons sociales. Elle se développe donc avec le mode de production capitaliste proprement dit. » (*Le Capital*, Livre I, p. 366 de l'édition de poche Garnier Flammarion).

<sup>2</sup> Marx se place dans l'hypothèse d'une journée de travail de...huit heures. Une facilité arithmétique, mais clairement aussi un choix politique.

Or la réduction de 4 à 2 heures du temps de *travail nécessaire*, une réduction rendue possible par un progrès de productivité<sup>1</sup>, conduira à faire accomplir par l'ouvrier un *surtravail* d'une durée accrue. La survaleur correspondante sera alors dite **survaleur relative**.

Prenons l'exemple de tout à l'heure. Supposons que le capital = 100 thalers et que, plus précisément, il se répartisse pour le procès de production selon les proportions suivantes: 50 th. de coton, 40 th. de salaire, 10 th. d'instrument. Admettons en même temps, pour simplifier le calcul, que l'instrument de travail soit consommé tout entier dans un seul acte de production (ce qui, pour l'instant, est encore complètement indifférent), supposons donc que sa valeur réapparaisse alors entière sous la forme du produit. Dans ce cas, supposons que, dans l'échange contre les 40 thalers qui expriment le temps de travail objectivé dans la puissance de travail vivante, disons un temps de travail de 4 heures, le travail donne au capital 8 heures. Si l'on présuppose l'instrument et le matériau brut, le produit global se monterait à 100 thalers dans le cas où l'ouvrier ne travaillerait que 4 heures, c'est-à-dire si le matériau brut et l'instrument lui appartenaient et qu'il ne travaillait que 4 heures. Il accroîtrait les 60 thalers de 40, qu'il pourrait consommer, puisque, d'abord, il a remplacé les 60 th. - le matériau brut et l'instrument nécessaires à la production - et leur a ajouté une survaleur de 40 thalers, reproduction de sa propre puissance de travail vivante ou du temps objectivé en elle. Il pourrait sans cesse recommencer son travail puisqu'il aurait reproduit dans le procès de production aussi bien la valeur du matériau brut que celle de l'instrument ou de la puissance de travail, et plus précisément de cette dernière, en augmentant constamment la valeur des premiers de 4 heures de travail objectivé. Or, maintenant, il ne recevrait plus les 40 th. de salaire qu'en travaillant 8 heures, c'est-à-dire en ayant donné au matériau de travail et à l'instrument qui lui font face à présent comme capital une survaleur de 80 th. tandis que la première survaleur de 40 th. qu'il leur donnait n'était que la valeur exacte de son travail. Il ajouterait ainsi une survaleur exactement égale au surtravail ou au surtemps.

(...)

La valeur du capital aurait donc augmenté, passant de 100 th. à 140.

(...)

Si maintenant l'on considérait le capital comme simple valeur d'échange, il aurait connu une augmentation absolue, 140 th. au lieu de 100; mais, en fait, il y aurait simplement une nouvelle valeur de créée, c'est-à-dire une valeur qui n'est pas nécessaire simplement pour remplacer les 60 th. d'avances pour le matériau de travail et l'instrument, ni les 40 th. d'avances pour le travail, mais une nouvelle valeur de 40 th. Les valeurs se trouvant en circulation se seraient accrues de 40 th., de 40 th. de temps de travail objectivé en plus.

Reprenons la même hypothèse: 100 th. de capital, soit 50 pour le coton, 40 th. pour le travail, 10 pour l'instrument de production; supposons que le temps de surtravail reste le même que dans le cas précédent, c'est-à-dire 4 heures, et que le temps de travail global reste de 8 heures. Le produit n'est dans tous les cas égal qu'à 8 heures de temps de travail = 140 th.

Supposons maintenant que la force productive du travail double, c'est-à-dire que 2 heures suffisent à l'ouvrier pour valoriser la matière première et l'instrument autant qu'il est nécessaire pour la conservation de sa puissance de travail.

---

<sup>1</sup> Selon quelles modalités ? La question n'est pas abordée par le manuscrit. Il peut s'agir d'un progrès dans l'ordre des machines ou d'une redistribution de l'organisation du travail.

Si 40 th. représentaient le temps de travail objectivé dans l'argent de 4 heures, 20 th. représentent le temps de travail objectivé de 2 heures. Ces 20 th. expriment maintenant la même valeur d'usage que les 40 th. antérieurement. La valeur d'échange de la puissance de travail a diminué de moitié, parce que la moitié du temps de travail initial crée la même valeur d'usage, alors que la valeur d'échange de la valeur d'usage se mesure purement et simplement au temps de travail objectivé en elle.

Or, le capitaliste n'en continue pas moins de faire travailler l'ouvrier 8 heures, et son produit représente donc toujours un temps de travail de 8 heures = 80 th. de temps de travail, tandis que la valeur de la matière première et du matériau est restée la même, c'est-à-dire 60 th., au total 140 th. comme auparavant. (...) Mais le surtemps ou la survaleur du capital est maintenant de 6 heures au lieu de 4, ou de 60 th. au lieu de 40. Son accroissement est de 2 heures, 20 thalers. Le calcul du capitaliste s'établirait maintenant comme suit : pour le matériau brut, 50, pour le travail, 20, pour l'instrument, 10; dépenses = 80 th. Gain = 60 th. Le capitaliste vendrait toujours son produit à 140 th., mais en retirerait un bénéfice de 60 th. au lieu de 40 auparavant. D'un côté, il ne fait donc que jeter dans la circulation la même valeur d'échange qu'auparavant, 140 th. Mais la survaleur de son capital s'est accrue de 20 th. Donc, par suite, seulement la part qu'il a sur les 140 th., le taux de son profit.

En fait, l'ouvrier a travaillé pour lui gratuitement 2 heures de plus; c'est-à-dire 6 heures au lieu de 4, et cela revient au même pour l'ouvrier que si, dans le rapport de production précédent, il avait travaillé 10 heures au lieu de 8, s'il avait augmenté son temps de travail absolu.

Commence ici un très long développement critique centré sur les analyses de David Ricardo<sup>1</sup>. La technicité polémique du propos nous invite à en faire l'économie.

(...)

L'analyse porte à présent sur les deux autres paramètres du processus de production : les matières premières et les machines. Soyons attentifs. Ce qui se met en place progressivement n'est autre, en effet, que la catégorie de **capital constant**, même si le vocable n'apparaît pas encore<sup>2</sup>.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des 2 éléments du capital, des 2 parties de la journée de travail vivant; l'une représentant le salaire, l'autre, le profit<sup>3</sup>; l'une, le travail nécessaire, l'autre, le surtravail.

Qu'en est-il alors des 2 autres parties du capital qui sont réalisées dans le matériau du travail et dans l'instrument de travail ?

En ce qui concerne le procès de production simple, le travail suppose l'existence d'un instrument qui allège le travail et d'un matériau que le travail forme, dans lequel il se représente. C'est cette forme qui donne au travail sa valeur d'usage. Dans l'échange, cette valeur d'usage devient valeur d'échange pour autant qu'elle contient du travail objectivé. Mais, en tant que parties constitutives du capital, matériau et instrument sont-ils des valeurs que le travail doit remplacer ?

---

<sup>1</sup> En référence notamment avec les chapitres XX (« Des propriétés distinctives de la valeur et des richesses ») et XXVI (« Du revenu brut et du revenu net ») de son principal ouvrage *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*.

<sup>2</sup> Il apparaîtra dans le chapitre suivant.

<sup>3</sup> La survaleur, disons. La catégorie de *profit* prendra ultérieurement un sens technique différent dans les écrits de Marx.

Dans notre exemple ci-dessus (...), il semble que, lorsque le capital de 100 (réparti en 50 pour le coton, 40 pour le salaire, 10 pour l'instrument) le salaire de 40 th. étant = 4 heures de travail objectivé - lorsque ce capital fait travailler le capital pendant 8 heures, l'ouvrier, qui doit reproduire en tout 140 th. - 40 de salaire, 40 de temps de surtravail (profit), 10 d'instrument, 50 de coton - n'en reproduit que 80. Car 40 th. sont le produit d'une demi-journée de travail, les 40 autres sont l'autre moitié de surtravail. Mais 60 th., c'est la valeur des deux autres parties constitutives du capital. Puisque le produit réel de l'ouvrier est de 80 th., il ne peut en reproduire que 80, pas 140. Il aurait, au contraire, diminué la valeur des 60, puisque, sur les 80, 40 remplacent son salaire et que les 40 de surtravail qui restent sont de 20 inférieurs à 60. Au lieu d'un profit de 40, le capitaliste aurait fait une perte de 20 sur la part initiale du capital constituée par l'instrument et le matériau.

Comment l'ouvrier peut-il, outre les 80 th., créer 60 th. de valeur, puisqu'une moitié de sa journée de travail - son salaire le montre - ne crée que 40 th. avec le matériau et l'instrument, que l'autre moitié n'en crée pas davantage et qu'il ne dispose que d'une seule journée de travail pendant laquelle il ne peut pas faire le travail de deux journées de travail ?

Supposons que les 50 th. de matériau = x livres de fil de coton; les 10 th. d'instrument = la broche<sup>1</sup>. En ce qui concerne d'abord la valeur d'usage, il est évident que, si le coton n'avait pas déjà la forme de fil ni le bois et le fer celle de broche, l'ouvrier ne pourrait pas produire de tissu, de valeur d'usage supérieure. Pour l'ouvrier lui-même dans le procès de production, les 50 th. et les 10 th. ne sont rien d'autre que du fil et une broche, pas des valeurs d'échange. C'est son travail qui leur a donné une valeur d'usage plus grande et leur a ajouté un quantum de travail objectivé de 80 th., à savoir 40 th. où il reproduit son salaire, 40 th. de temps de surtravail. La valeur d'usage - le tissu - contient une journée de travail en plus, mais dont une moitié ne remplace que la part du capital échangé contre le pouvoir de disposer de la puissance de travail. Le temps de travail objectivé contenu dans le fil et dans la broche et qui forme cette part de la valeur du produit, l'ouvrier ne l'a pas créé; pour lui, ils étaient et sont restés un matériau auquel il a donné une autre forme et incorporé du travail nouveau. La seule condition est qu'il ne les ait pas gaspillés, ce qu'il n'a pas fait dans la mesure où son produit a une valeur d'usage, et que cette valeur d'usage est plus grande qu'antérieurement.

Le produit contient désormais 2 parts de travail objectivé - la journée de travail de l'ouvrier et le travail objectivé contenu dans son matériau, le fil et la broche, indépendamment de lui et avant son travail. Le travail objectivé antérieurement était la condition de son travail à lui; c'est ce travail-là qui fait seulement que son travail est du travail, mais, à lui, il ne lui en coûte pas.

Supposons que matériau et instrument ne seraient pas déjà pré-supposés comme parties constitutives du capital, comme valeurs, et qu'ils ne lui auraient rien coûté. La valeur du produit serait de 80 th. s'il avait travaillé une journée entière, de 40 s'il avait travaillé une demi-journée. Elle serait précisément égale à une journée de travail objectivée. En fait, dans la production, ils ne lui coûtent rien, mais cela ne supprime pas le temps de travail objectivé en eux qui demeure et reçoit seulement une nouvelle forme.

Si l'ouvrier avait encore dû créer, en plus du tissu, le fil et la broche dans la même journée de travail, le procès aurait été en fait impossible. Donc, c'est précisément parce qu'ils ne requièrent le travail de l'ouvrier ni comme valeurs d'usage dans leur forme originelle, ni comme valeurs d'échange, mais qu'ils sont là au départ, que l'ajout d'une journée de travail par l'ouvrier crée un produit dont la valeur est supérieure à une journée de travail.

---

<sup>1</sup> Un lapsus vraisemblablement : s'il s'agit de produire un tissu, l'instrument est le métier à tisser plutôt que la broche de la machine à filer.

Mais l'ouvrier le crée dans la mesure où il n'a pas à créer ce plus par rapport à la journée de travail, mais où il le trouve déjà là comme matériau, comme présumé. On ne peut donc dire qu'il reproduit ces valeurs que dans la mesure où, sans le travail, elles périraient, seraient inutiles; mais, de la même façon, sans elles, le travail serait inutile. Pour autant que l'ouvrier reproduit ces valeurs, il ne le fait pas en leur donnant une valeur d'échange plus grande ou en entrant dans un quelconque processus avec leur valeur d'échange, mais tout simplement en les assujettissant au procès de production simple, tout simplement en travaillant. Mais cela ne lui coûte pas un temps de travail plus long, à côté de celui dont il a besoin pour les travailler et leur donner une valeur plus grande. C'est une condition dans laquelle le capital l'a placé pour qu'il travaille. L'ouvrier les reproduit seulement du fait qu'il leur donne une valeur plus grande, et leur donner une valeur plus grande = sa journée de travail. A part ça, il les laisse comme elles sont. Leur ancienne valeur est conservée parce qu'on leur en ajoute une nouvelle, non parce que l'ancienne est elle-même reproduite, créée. Dans la mesure où instrument et matériau sont produit de travail antérieur, un produit de travail antérieur, une somme de travail antérieurement objectivé, demeure un élément du produit de l'ouvrier; le produit, en plus de sa valeur nouvelle, contient encore l'ancienne.

L'ouvrier ne produit donc, en fait, sur ce produit, que la journée de travail qu'il lui ajoute, et la conservation de l'ancienne valeur ne lui coûte absolument rien, en dehors de ce que lui coûte d'ajouter la nouvelle. Pour lui, ce n'est qu'un matériau, et cela le demeure, quelles que soient les modifications de sa forme; c'est donc quelque chose qui est présent, indépendamment de son travail. Que ce matériau qui demeure, puisqu'il reçoit seulement une autre forme, contienne déjà lui-même du temps de travail, c'est l'affaire du capital, pas la sienne; c'est également indépendant de son travail, et cela continue à subsister après celui-ci comme cela subsistait avant. Cette « reproduction » ne lui coûte pas de temps de travail, mais elle est la condition de son temps de travail, puisqu'elle ne consiste en rien d'autre qu'à poser la matière présente comme matériau de son travail, à se comporter en matériau par rapport à l'ouvrier.

C'est donc par l'acte de travail lui-même qu'il remplace l'ancien temps de travail, et non en ajoutant à cet effet un temps de travail particulier. Il le remplace simplement en ajoutant du travail nouveau par quoi l'ancien est conservé dans le produit et devient élément d'un nouveau produit. Par sa journée de travail, l'ouvrier ne remplace donc pas la matière première et l'instrument pour autant que ce sont des valeurs. Cette conservation de l'ancienne valeur, le capitaliste l'obtient donc tout aussi gratuitement que le surtravail. Mais, s'il l'obtient gratuitement, ce n'est pas parce qu'elle ne coûte rien à l'ouvrier, mais parce qu'elle est le résultat du fait que le matériau et l'instrument de travail se trouvent déjà par hypothèse entre les mains du capitaliste, et que l'ouvrier, par conséquent, ne peut pas travailler sans faire du travail sous forme objective déjà entre les mains du capital un matériau de son travail, et donc sans conserver le travail objectivé dans ce matériau.

Le capitaliste ne paie donc rien à l'ouvrier pour le fait que le fil et la broche - leur valeur - se retrouvent quant à leur valeur dans le tissu, que leur valeur s'est donc conservée. Cette conservation se fait simplement par l'ajout d'un nouveau travail qui ajoute une valeur plus grande. Du rapport originel entre capital et travail, il ressort donc que ce service que le travail vivant rend au travail objectivé, en se comportant en travail vivant par rapport à lui, ne coûte rien au capital, pas plus qu'il ne coûte à l'ouvrier, mais il ne fait qu'exprimer la relation selon laquelle le matériau et l'instrument de travail sont du capital en face de l'ouvrier, des présumés indépendants de lui. La conservation de la valeur ancienne n'est pas un acte séparé de l'ajout de la nouvelle, mais se fait d'elle-même; elle apparaît comme le résultat naturel de cet acte. Mais que cette conservation ne coûte rien au capital et ne coûte rien non plus à

l'ouvrier, cela est déjà posé dans le rapport du capital au travail, qui est déjà en soi le profit de l'un et le salaire de l'autre.

On a compris que **le présupposé de la production (matières premières et machines) demeure égal à lui-même au cours du processus**, en cela différent de la force de travail vivante, *vivifiante*, qui se trouve, elle, à la source de la survaleur.

(...)

Le développement qui suit se lit comme une reprise en synthèse des acquis obtenus. Il combine des redites et diverses observations sur le procès de travail.

Et d'abord un rappel des métamorphoses de la valeur, de l'argent au capital à partir de la circulation simple qui en est le présupposé.

Nous avons vu comment, à l'origine, la valeur devenue autonome face à la circulation (c.-à-d. la marchandise pour laquelle la détermination de valeur d'échange n'est pas simplement détermination formelle, évanescence, destinée à lui permettre de s'échanger contre une autre valeur d'usage pour disparaître finalement comme objet de consommation), l'argent en tant qu'argent, qui est l'argent soustrait à la circulation et qui s'affirme négativement face à elle, est le présupposé de l'avènement et du devenir du capital.

D'un autre côté, le produit du capital, dans la mesure où celui-ci n'est pas simplement sa propre reproduction (mais cette reproduction est seulement formelle, puisque sur les trois parties des valeurs du capital, une seule est consommée réellement, donc reproduite, celle qui remplace le salaire; alors que le profit n'est pas reproduction, mais ajout de valeur, survaleur), a de nouveau pour résultat la valeur, qui n'entre plus comme équivalent dans la circulation et qui, d'un autre côté, n'a pas encore reçu le pouvoir de redevenir du capital, qui est donc une valeur devenue autonome négativement face à la circulation - l'argent (dans sa forme adéquate, la troisième).

De même que l'argent était d'abord apparu comme présupposé du capital, comme sa cause, il apparaît maintenant comme son effet. Dans le premier mouvement, l'argent provenait de la circulation simple; dans le second, il provient du procès de production du capital. Dans le premier, il se change en capital; dans le second, il apparaît comme un présupposé du capital posé par le capital lui-même; et il est, par conséquent, déjà posé en soi comme capital; il a déjà en lui-même la relation idéale au capital. Il ne se borne plus à se changer en capital, mais, en tant qu'argent, il est déjà posé en lui qu'il peut être transformé en capital.

Un rappel ensuite de la **dynamique autovalorisante** du capital.

L'augmentation des valeurs est donc le résultat de l'autovalorisation du capital, que cette autovalorisation soit le résultat d'un temps de surtravail absolu ou relatif, c'est-à-dire d'une augmentation effective du temps de travail absolu ou d'une augmentation du surtravail relatif, c'est-à-dire d'une réduction de la partie aliquote de la journée de travail qui est déterminée comme temps de travail nécessaire à la conservation de la puissance de travail; comme travail nécessaire tout court.

Une autovalorisation qui doit cependant sa vigueur et son énergie au **travail vivant** dont le capital dispose et qui en est le moteur.

Le temps de travail vivant ne reproduit rien d'autre que la part du temps de travail objectivé (la part du capital) qui apparaît comme équivalent du pouvoir de disposer de la puissance de travail vivante et qui doit nécessairement, par conséquent, en tant qu'équivalent, remplacer le temps de travail objectivé dans cette puissance de travail, c'est-à-dire remplacer le coût de production des puissances de travail vivantes, en d'autres termes, conserver en vie les travailleurs en tant que travailleurs.

Ce que le temps de travail vivant produit en plus n'est pas reproduction, mais bien création nouvelle, en l'occurrence création nouvelle de valeur, parce que c'est l'objectivation d'un temps de travail nouveau dans une valeur d'usage.

Que soit en même temps conservé le temps de travail contenu dans la matière première et l'instrument, ceci est le résultat, non de la quantité de travail, mais de sa qualité de travail en général; et la qualité universelle du travail, celle qui n'en est pas une qualification particulière - qui n'est pas un travail spécifiquement déterminé - mais qui fait que le travail comme travail est du travail, cette qualité ne donne pas lieu à paiement particulier, puisque le capital l'a achetée dans l'échange avec l'ouvrier. Or, l'équivalent de cette qualité (la valeur d'usage spécifique du travail) est simplement mesuré par le quantum de temps de travail qui l'a produite. En utilisant l'instrument comme instrument et en donnant forme à la matière première, l'ouvrier ajoute d'abord à leur valeur autant de forme<sup>1</sup> nouvelle que son propre salaire contient de temps de travail; ce qu'il ajoute en plus, c'est du temps de surtravail, de la survaleur.

C'est au contact avec le travail vivant qu'eux-mêmes issus d'un temps de travail objectivé, la matière première et les outils production participent du processus de valorisation, comme **réanimés** dans leur consistance matérielle.

Mais, du fait de ce simple rapport, du fait que l'instrument est utilisé comme instrument et que la matière première est posée comme matière première du travail, par ce simple processus qu'ils entrent en contact avec le travail, qu'ils sont posés comme son moyen et son objet et, du même coup, comme objectivation du travail vivant, comme moments du travail lui-même, ils sont conservés, non quant à leur forme, mais quant à leur substance, et cette substance est, du point de vue économique, du temps de travail objectivé.

Le temps de travail objectivé cesse d'exister sous une forme objective unilatérale - et, par là, cesse d'être exposé à se dissoudre comme une simple chose, par le processus chimique, etc., du fait qu'il est posé comme mode d'existence matériel - comme moyen et objet - du travail vivant. C'est à partir de temps de travail simplement objectivé, dans l'existence réifiée duquel le travail ne subsiste plus que comme forme disparue, extérieure, de sa substance naturelle, forme elle-même extérieure à cette substance (p. ex., la forme de la table est extérieure au bois, ou la forme du rouleau au fer), comme n'existant plus que dans la forme externe de ce qui est matériel, que se développe l'indifférence de la matière vis-à-vis de la forme: le temps de travail objectivé ne conserve pas cette forme par une loi immanente, vivante, de la reproduction, comme l'arbre par ex conserve sa forme d'arbre (le bois se conserve en tant qu'arbre dans une forme déterminée parce que cette forme est une forme du bois; tandis que la forme de table est contingente par rapport au bois, n'est pas la forme immanente de sa substance), elle n'existe que comme forme extérieure à la matière ou encore n'existe elle-même que matériellement. Aussi la dissolution à laquelle sa matière est exposée dissout-elle également sa forme.

---

<sup>1</sup> Les traducteurs signalent ici une possible erreur : au lieu de « forme », l'on attendrait plutôt « travail ».

Mais, posées comme conditions du travail vivant, elles sont elles-mêmes réanimées. Le travail objectivé cesse d'être mort dans la matière, d'y exister comme forme externe, indifférente, puisqu'il est posé lui-même à nouveau comme moment du travail vivant; comme relation à soi du travail vivant dans un matériau objectif, comme objectivité du travail vivant (comme moyen et comme objet) (les conditions objectives du travail vivant).

Du fait que, de cette façon, le travail vivant, en se réalisant dans le matériau, modifie celui-ci lui-même, modification qui, par sa finalité, détermine le travail et en détermine aussi l'activité adéquate à cette fin - (modification qui ne pose pas, comme dans l'objet mort. la forme comme extérieure à la matière, simple apparence fugitive de sa subsistance) - de ce fait, le matériau est conservé dans une forme déterminée, le changement de forme de la matière est assujéti à la finalité du travail.

Comme réanimés, oui, mais par le **feu vivant du travail**... Les considérations qui suivent sur la permanence et l'amélioration des valeurs d'usage (l'exemple du coton comme filé) sont souvent très proches de l'évidence. Elles illustrent sous cet angle le caractère parfois improvisé, très cursif, disons, du manuscrit.

Le travail est le feu vivant, qui donne forme; le caractère périssable des choses, leur temporalité, en tant qu'elle est leur mise en forme par le temps vivant. Dans le procès de production simple - abstraction faite du procès de valorisation -, le caractère périssable de la forme des choses est utilisé pour poser leur caractère utilisable. Quand le coton devient fil, le fil, tissu, tissu imprimé, etc., ou teint, etc., et cet imprimé, disons, un vêtement, 1) la substance du coton s'est conservée dans toutes ces formes (dans le processus chimique, au cours du métabolisme réglé par le travail, partout, ce sont des équivalents (naturels) qui se sont échangés, etc.); 2) dans toute cette suite de processus, la matière a pris une forme plus utile, forme qui la rend plus propre à la consommation, jusqu'à ce qu'elle ait à la fin reçu la forme sous laquelle elle peut devenir directement objet de cette consommation, c'est-à-dire jusqu'au moment où la consommation de sa matière et l'abolition de sa forme deviennent jouissance humaine, où sa transformation est son usage même.

La matière du coton se conserve à travers tous ces processus; dans une seule forme, celle de valeur d'usage, elle disparaît pour faire place à une forme supérieure, jusqu'à ce qu'existe l'objet en tant qu'objet de la consommation immédiate. Mais poser le coton comme filé, c'est le poser dans une relation déterminée à une sorte ultérieure de travail. Si ce travail n'intervenait pas, non seulement la forme de filé lui aurait été imposée inutilement (c.-à-d. que le travail antérieur ne serait pas confirmé par le nouveau travail), mais encore sa matière, sous sa forme de filé, n'a de valeur d'usage qu'autant qu'elle est retravaillée: elle n'est plus valeur d'usage que relativement à l'usage qu'en fait ce travail ultérieur; elle est valeur d'usage seulement pour autant que sa forme de filé est abolie et dépassée en celle de tissu; tandis que le coton, dans son existence de coton, se prête à des utilisations infinies.

Ainsi, sans ce travail ultérieur, la valeur d'usage du coton et du filé de la matière et la forme, seraient perdus; au lieu d'avoir été produite, elle aurait été anéantie. Le matériau aussi bien que la forme, la matière comme la forme, sont conservés par le travail ultérieur - conservés en tant que valeur d'usage, jusqu'à ce qu'ils reçoivent la configuration de la valeur d'usage en tant que telle dont l'usage est la consommation.

Il est donc dans la nature du procès de production simple que le stade antérieur de la production soit conservé par le stade ultérieur, et qu'en posant la valeur d'usage plus élevée, l'ancienne soit

conservée ou ne subisse d'autre modification que d'obtenir une valeur d'usage plus élevée.

C'est le travail vivant qui conserve la valeur d'usage du produit inachevé du travail en en faisant le matériau d'un autre travail; mais il ne conserve ce matériau (c.-à-d. ne l'empêche de devenir inutilisable, ne le protège de la destruction) qu'en le travaillant conformément à sa finalité - d'une façon générale, en en faisant l'objet d'un nouveau travail vivant.

Cette conservation de l'ancienne valeur d'usage n'est pas un processus qui s'opère parallèlement à l'augmentation de cette même valeur d'usage ou à son achèvement par du travail nouveau; elle s'opère, au contraire, par ce travail nouveau qui a lui-même pour fonction d'élever la valeur d'usage. C'est parce que le travail du tissage transforme le fil en tissu, donc le traite comme matière première du tissage (d'une sorte particulière de travail vivant) (et le filé n'a de valeur d'usage qu'en étant tissé) qu'il conserve la valeur d'usage que le coton avait en tant que tel et qu'il avait conservée dans le fil de façon spécifique.

Ce travail conserve le produit du travail en en faisant la matière première d'un travail nouveau; mais 1) il n'ajoute pas de travail nouveau et 2) à côté de cela, il conserve par un autre travail la valeur d'usage de la matière première. Il conserve l'utilité du coton en tant que fil en tissant le fil. (Tout ceci a déjà sa place dans le premier chapitre de la production en général.) Il la conserve par le tissage. Cette conservation du travail comme produit, ou encore de la valeur d'usage du produit du travail, qui a lieu parce que ce produit devient la matière première d'un travail nouveau, parce qu'il est posé à son tour comme objectivité matérielle d'un travail vivant en vue d'une fin, est donnée dans le procès de production simple.

(...)

Cependant, dans le procès de valorisation, les parties constitutives de la valeur du capital - l'une existant sous la forme de matériau, l'autre sous celle d'instrument - apparaissent face à l'ouvrier, c.-à-d. face au travail vivant (car c'est seulement dans le procès de valorisation que l'ouvrier existe comme travail vivant), non comme valeurs, mais comme simples moments du procès de production; comme valeurs d'usage pour le travail, comme les conditions objectives de l'efficacité du travail, ou encore comme ses moments objectifs.

Que l'ouvrier les conserve en utilisant l'instrument comme instrument et en donnant à la matière première une forme supérieure de la valeur d'usage, c'est dans la nature du travail lui-même. Mais ces valeurs d'usage du travail ainsi conservées sont, en tant que parties constitutives du capital, des valeurs d'échange; en tant que telles déterminées par les coûts de production contenus en elles, par le quantum de travail objectivé en elles. (Pour la valeur d'usage, il ne s'agit que de la qualité du travail déjà objectivé.) Le quantum de travail objectivé est conservé parce que sa qualité de valeur d'usage pour un travail ultérieur est conservée par le contact avec le travail vivant.

La valeur d'usage du coton, comme sa valeur d'usage de fil, est conservée parce qu'il est filé comme fil; parce que le coton existe dans le filage (à côté du rouet) comme l'un de ses moments objectifs. C'est donc aussi par là que se conserve le quantum de temps de travail contenu dans le coton et le fil de coton. Ce qui apparaît dans le procès de production simple comme conservation de la qualité du travail antérieur - et par là aussi du matériau dans lequel il a été posé - apparaît dans le procès de valorisation comme conservation du quantum de travail déjà objectivé. Pour le capital, cette conservation est la conservation, par le procès de production, du quantum de travail objectivé; pour le travail vivant lui-même, elle n'est que la conservation de la valeur d'usage déjà disponible, disponible pour le travail. Le travail vivant ajoute un nouveau quantum

de travail; mais ce n'est pas par cet ajout quantitatif qu'il conserve le quantum de travail déjà objectivé, c'est par sa qualité de travail vivant, ou encore parce que son rapport aux valeurs d'usage dans lesquelles existe le travail passé est celui du travail.

Si le travail vivant est payé, ce n'est pas non plus pour cette qualité qu'il possède en tant que travail vivant - on ne l'achèterait pas s'il n'était pas du travail vivant -; il est payé pour le quantum de travail contenu en lui-même. Ce qui est payé, c'est seulement le prix de sa valeur d'usage, comme l'est celui de toutes les autres marchandises. La qualité spécifique qu'il possède - le fait qu'il ajoute un nouveau quantum de travail au quantum de travail déjà objectivé, et simultanément conserve le travail objectivé dans sa qualité de travail objectivé - ne lui est pas payée, et elle ne coûte rien non plus à l'ouvrier, puisqu'elle est une propriété naturelle de sa puissance de travail. Dans le procès de production, la séparation entre le travail et ses moments d'existence objectifs - instrument et matériau - est abolie.

(...)

Le procès de valorisation du capital s'effectue par et dans le procès de production simple, en ceci que le travail vivant y est posé dans sa relation naturelle à ses moments d'existence matériels. Mais, pour autant que le travail vivant entre dans cette relation, celle-ci n'existe pas pour lui-même, mais pour le capital; elle est elle-même déjà un moment du capital.

L'appropriation par le capital du *travail vivant* de l'ouvrier lui assure non seulement le bénéfice du surtravail, et donc de la survaleur, mais aussi le maintien en puissance du *travail mort* matérialisé dans les moyens de production.

On voit donc que, par l'intermédiaire du procès d'échange avec l'ouvrier, le capitaliste - en payant effectivement à l'ouvrier un équivalent pour les coûts de production contenus dans la puissance de travail de celui-ci, c.-à-d. en lui donnant les moyens de conserver sa puissance de travail, mais en s'appropriant le travail vivant - obtient gratuitement deux choses: primo, le surtravail qui accroît la valeur de son capital, mais en même temps, deuxièmement, la qualité de travail vivant, qui conserve le travail passé matérialisé dans les parties constitutives du capital, conservant ainsi au capital sa valeur existant antérieurement.

Toutefois, cette conservation ne vient pas de ce que le travail vivant agrandit le quantum de travail objectivé, crée de la valeur, mais simplement de ce qu'en ajoutant un nouveau quantum de travail, il existe comme travail vivant, dans son rapport immanent au matériau et à l'instrument du travail, posé par le procès de production; donc par la qualité de travail vivant. Mais, en tant qu'il est cette qualité, il est lui-même un moment du procès de production simple et ne coûte rien au capitaliste, pas plus que le fil et la broche, en dehors de leur prix, ne lui coûtent quoi que ce soit pour ce qu'ils sont également des moments du procès de production.

Quand, p. ex., dans les périodes de stagnation du commerce, etc., les fabriques sont arrêtées, on voit effectivement que la machine se rouille et que le coton n'est plus qu'une cargaison inutile, qui, en outre, se détériore dès que cesse sa relation au travail vivant. Si le capitaliste ne fait travailler que pour créer une survaleur - pour créer une valeur qui n'était pas encore là -, on voit que, dès qu'il cesse de faire travailler, son capital disponible, lui aussi, est dévalorisé, donc que le travail vivant ne se borne pas à ajouter une nouvelle valeur, mais que, par l'acte même d'ajouter une valeur nouvelle à l'ancienne, il conserve celle-ci, la pérennise.

(...)

C'est pourquoi la conservation du capital existant par le travail qui le valorise ne coûte rien au capital et ne ressortit pas aux coûts de production; bien que les valeurs déjà présentées soit conservées dans le produit et qu'il faille donc, dans l'échange, donner pour celles-ci des équivalents. Mais la conservation de ces valeurs dans le produit ne coûte rien au capital qui ne peut donc pas la classer dans les coûts de production.

\*

## 1.7. Survaleur et profit

Cet ultime chapitre de la première section n'apporte pas de concept majeurs. On y découvre certes la première occurrence formelle de la catégorie de **capital constant**, mais le dispositif théorique des pages précédentes en avait déjà élaboré la pertinence.

Pour le reste, le manuscrit se livre surtout à une multitude de variantes chiffrées des résultats du processus de production. Avec, au passage, bon nombre de polémiques latérales à l'adresse, entre autres, de Frédéric Bastiat et de David Ricardo.

Nous ne suivons pas le détail de ces calculs et de ces débats<sup>1</sup>.

\*

La séquence commence par un rappel du « cas standard », maintes fois déjà envisagé et que l'on peut exposer dans ce tableau<sup>2</sup> :

Capital constant		Capital variable	Survaleur	
Matières premières 40	Machines 10	Travail nécessaire/ salaire 40	Surtravail 40	
			Profit consommé	Capital accumulé

Revenons encore une fois à notre exemple. 100 th. de capital, à savoir 50 th. de matière première, 40 th. de travail, 10 th. d'instrument de production. Mettons qu'il faille 4 heures à l'ouvrier pour créer les 40 th., les moyens dont il a besoin pour vivre, ou la part de la production indispensable à sa conservation. Supposons que sa journée de travail soit de 8 heures<sup>3</sup>. Le capitaliste reçoit de ce fait gratuitement un surplus de 4 heures; sa survaleur égale 4 heures objectivées, 40 th.; donc son produit = 50 + 10 (valeurs conservées, non reproduites; restées constantes en tant que valeurs, restées sans modification) + 40 th. (salaire; reproduit parce que consommé sous la forme du salaire) + 40 th. de survaleur. Total: 140 th. Sur ces 140 th., 40 sont de l'excédent. Il a fallu que le capitaliste vive pendant la production et avant de commencer à produire; disons 20 th. Ces 20 th., il fallait qu'il les possède en dehors de son capital de 100 th. ; il fallait donc qu'il y ait des équivalents pour eux dans la circulation. (L'origine de ceux-ci ne nous intéresse pas pour l'instant.) Le capital suppose la circulation comme une grandeur constante. Ces équivalents sont là de nouveau. Il consomme donc 20 th. de son gain, qui entrent dans la circulation simple. Les 100 th. entrent aussi dans la circulation simple, mais pour être à leur tour transformés en conditions d'une nouvelle production, 50 th. de matière première, 40 de moyens de subsistance pour les ouvriers, 10 pour l'instrument. Reste une survaleur de 20 th., ajoutée comme telle, nouvellement créée. Cette survaleur est de l'argent, de la valeur posée dans une autonomie négative face à la circulation. Entrer dans la circulation comme simple équivalent, pour échanger des objets de simple

<sup>1</sup> Ils font l'objet d'un chapitre spécial de la deuxième section intitulé « Théories sur la survaleur et le profit », pp. 42-109 du second tome de notre édition de référence (Les Éditions sociales, Paris 1980).

<sup>2</sup> Les unités sont exprimées en thalers (th.).

<sup>3</sup> Soulignons-le à nouveau : Marx intériorise une revendication ouvrière qui n'aboutira pour la première fois qu'en 1917 sous le gouvernement bolchévique de la Révolution d'Octobre.

consommation, l'argent ne le peut pas, puisque la circulation est présumée constante. Cependant, l'existence autonome, illusoire, de l'argent est abolie; il n'existe plus que pour se valoriser; c.-à-d. pour devenir capital. Or, pour le devenir, l'argent devrait être rééchangé contre les moments du procès de production, moyens de subsistance pour les ouvriers, matière et instrument; tous ces moments se résolvent en travail objectivé, ne peuvent être posés que par le travail vivant. L'argent, pour autant qu'il existe dès maintenant en soi, comme capital, n'est par conséquent qu'une assignation sur du travail futur (nouveau).

La part excédentaire (les 20 th de capital accumulé) participe constitutivement du capital et se trouve ainsi prête à être réinvestie.

Objectivement, il n'existe que comme argent. La survaleur, l'accroissement du travail objectivé, pour autant qu'elle existe pour soi, est de l'argent; mais, désormais, l'argent est en soi déjà du capital: en tant que tel, assignation sur du travail nouveau. Ici le capital n'entre plus seulement en rapport avec le travail présent, mais déjà avec du travail futur. Il n'apparaît plus non plus comme s'étant résolu en ses éléments simples du procès de production, mais en son élément d'argent; mais non plus comme argent qui est simplement la forme abstraite de la richesse universelle, mais comme assignation sur la possibilité réelle de la richesse universelle - la puissance de travail -, en l'occurrence, la puissance de travail en devenir. Dans la mesure où il est cette assignation-là, son existence matérielle en tant qu'argent est indifférente et peut être remplacée par tout autre titre. De même que le créancier de l'Etat, tout capitaliste possède dans la valeur nouvelle qu'il a acquise une assignation sur du travail futur, qu'il s'est approprié en même temps qu'il s'appropriait le travail présent. (Développer plus tard ce côté du capital. On voit déjà sa propriété de subsister comme valeur séparée de sa substance. La base du crédit y est déjà instaurée.) L'accumulation du capital sous la forme de l'argent n'est donc en aucune façon accumulation matériel des conditions matérielles du travail. Mais accumulation des titres de propriété sur du travail. Le fait de poser du travail futur comme travail salarié, comme valeur d'usage du capital. Il n'y a pas d'équivalent pour la valeur nouvelle créée; sa seule possibilité est dans du travail nouveau.

Il y a donc, dans cet exemple, par un temps de surtravail absolu - le fait de travailler 8 heures au lieu de 4 - création d'une nouvelle valeur, de 20 th., création d'argent, et d'argent qui, quant à la forme, est déjà capital (déjà possibilité posée du capital, non pas comme avant où il ne devenait cette possibilité qu'en cessant d'être de l'argent en tant que tel); nouvelle valeur ajoutée aux valeurs anciennes, à l'univers existant des richesses.

**Survaleur absolue** : elle résulte d'une augmentation de la durée de travail journalière. **Survaleur relative** : elle résulte d'une augmentation de la *productivité* qui diminue, de moitié disons, le temps du travail nécessaire.

Si maintenant la force productive double, de telle sorte que l'ouvrier n'ait plus à fournir que 2 heures de *travail nécessaire* au lieu de 4, et si le capitaliste continue en bonne logique à le faire travailler 8 heures tout comme avant, on a alors le décompte suivant: 50 th. de matériau, 20 de salaire, 10 d'instrument de travail, 60 de survaleur (6 heures, auparavant 4). Ajout de survaleur absolue: 2 heures ou 20 th. Total: 140 th. (dans le produit).

Total de 140 th., tout comme avant; mais dont 60 de survaleur; dont 40, tout comme avant, pour l'augmentation

absolue du temps de surtravail, 20 pour son augmentation relative.

Mais, tout comme avant, il n'y a que 140 th. contenus en valeur d'échange simple. S'agit-il d'une simple, augmentation des valeurs d'usage, ou une valeur nouvelle a-t-elle été créée ? Auparavant, le capital était obligé de recommencer avec 100 th. pour augmenter de nouveau de 40%. Que deviennent les 20 th. de survaleur ? Auparavant, le capital en dévorait 20<sup>1</sup> ; il lui restait une valeur de 20 th. Maintenant, il en dévore 20; il lui en reste 40. D'un autre côté, le capital entrant dans la production restait jusqu'à présent de 100 th.; maintenant, il a été réduit à 80. La valeur gagnée d'un côté dans la première détermination est perdue de l'autre côté comme valeur dans la seconde détermination. Le premier capital entre de nouveau dans le procès de production; produit de nouveau 20 th. de survaleur (sa consommation étant décomptée). A la fin de cette seconde opération, valeur nouvelle créée, pour laquelle il n'y a pas d'équivalent, 20 th. avec les 40 premiers.

Prenons maintenant le second capital.

50 th. de matériau, 20 de salaire (= 2 heures), 10 d'instrument de travail. Mais, avec ces 2 heures, l'ouvrier produit une valeur de 8 heures, soit 80 th. (dont 20 pour les coûts de production). Restent 60, puisque 20 reproduisent le salaire (donc ont disparu en tant que salaire).  $60+60=120$ . A la fin de cette seconde opération, 20 th. de consommation, restent 20 th. de survaleur<sup>2</sup>; avec les premiers, en tout, 60.

A la troisième opération, 60 pour le premier capital, 80 pour le second; à la quatrième opération, 80 pour le premier capital, 100 pour le second. En tant que valeur le capital a augmenté d'autant qu'a diminué la valeur d'échange du premier capital en tant que capital productif.

Les estimations chiffrées vont se multiplier sur les mêmes principes. Et cela sans véritable gain théorique.

Donnons encore un exemple qui illustre une complexité toute formelle.

Supposons que les deux capitaux soient à même d'être utilisés, en tant que capital, avec leur surplus; c-à-d. qu'ils puissent s'échanger pour le montant du surplus contre du travail vivant nouveau. Nous obtenons alors le décompte suivant (en laissant de côté la consommation): le premier capital produit 40%; le second 60%. 40% de 140 font 56; 60% de 140 (à savoir 80 de capital, 60 de survaleur) font 84. Le produit total dans le premier cas :  $140 + 56 = 196$ ; dans le second cas:  $140 + 84 = 224$ . Dans le second cas, la valeur d'échange absolue est donc supérieure de 28. Le premier capital a 40 th. pour acheter du temps de travail nouveau; on a supposé que la valeur de l'heure de travail était de 10 th.; il achète donc avec 40 th. 4 nouvelles heures de travail, qui lui produisent 80 (dont 40 remplacent le salaire, soit 8 heures de travail). Il était à la fin de  $140 + 80$  (à savoir reproduction du capital de 100; survaleur 40 ou reproduction de 140; ou encore, dans le premier capital, 100 th. se reproduisent en 140; les seconds 40 (puisque'ils ne sont dépensés qu'à l'achat

<sup>1</sup> Entendons : le capitaliste utilisait ces 20 th pour sa consommation personnelle.

<sup>2</sup> Les éditeurs font ici remarquer que Marx commet ici une légère erreur. La survaleur devrait en effet se chiffrer à 40 th. puisque ce second capital produit 60 th de survaleur – les 20 qui disparaissent dans la consommation du capitaliste. Des inadvertances dont Marx, écrivent-ils, était conscient comme le montre en marge du manuscrit une note déclarant « La peste soit avec toutes ces erreurs de calcul ! » (Op.cit., t. 1, p. 308).

de travail nouveau, donc ne remplacent simplement aucune valeur - présupposition impossible, au demeurant -) produisent 80.  $140 + 80 = 220$ . Le second capital de 140; les 80 produisent 40; ou encore les 80 th. se reproduisent en 120; mais les 60 qui restent (puisqu'ils sont dépensés purement pour acheter du travail, et ne remplacent donc pas simplement de la valeur, mais se reproduisent à partir d'eux-mêmes et posent le surplus) se reproduisent en 180; donc  $120 + 120 = 240$ . (40 th. produits de plus que le premier capital, exactement le surtemps de 2 heures, car le premier est un surtemps de 2 heures d'après ce qui a été supposé dans le premier capital). Donc une plus grande valeur d'échange comme résultat, parce que davantage de travail objectivé; 2 heures de plus de temps de surtravail.

(...)

« Inutile de nous attarder davantage sur ce calcul extrêmement ennuyeux », écrit Marx au terme de ce développement<sup>1</sup>.

Nous ne nous interdirons pas de suivre son conseil.

\*

---

<sup>1</sup> Op.cit., t. 1, p. 310.

## 2.1. « plus-value » ou « survaleur » ? La traduction française du concept de *Mehrwert* en débat.

Les lecteurs francophones du Livre I du *Capital* ont dès longtemps rencontré le concept de **Mehrwert** sous le vocable de **plus-value**. Telle est, en effet, la traduction choisie par Joseph Roy en 1872 et admise par Marx lui-même.

La première occurrence du terme apparaît au chapitre IV « Transformation de l'argent en capital » du Livre I dans la formulation que voici :

« La forme complète de ce mouvement est donc A-M-A' dans laquelle  $A' = A + \Delta A$ , c'est-à-dire égale à la somme primitivement avancée plus un excédant<sup>1</sup>. Cet excédant ou ce surcroît, je l'appelle *plus-value* (en anglais *surplus value*)<sup>2</sup>. »

Or les plus récentes publications, sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre<sup>3</sup>, des *Manuscrits de 1861-1863 (Cahiers I à V)*<sup>4</sup> d'abord, en 1979, puis, en 1980, des *Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »)* et, en 1983, d'une nouvelle traduction du Livre I du *Capital*<sup>5</sup>, vont apporter une remarquable nouveauté en substituant au vocable *plus-value* le néologisme de **survaleur** :

« La forme complète de ce processus est donc Mo-Ma-Mo, où Mo est  $Mo + \Delta Mo$ , c'est-à-dire égal à la somme avancée à l'origine, plus un incrément. Cet incrément, l'excédent qui dépasse la valeur primitive, je l'appelle *survaleur (surplus value)*<sup>6</sup>. »

Cette traduction ne va pas manquer de susciter un débat entre les traducteurs de Marx, particulièrement entre Jean-Pierre Lefebvre et Gilbert Badia, lui-même responsable de la traduction, parmi d'autres ouvrages, en 1974, des *Théories sur la Plus-value (Livre IV du « Capital »)*<sup>7</sup>, lequel a reçu l'appui dans cette cause de Paul Boccara.

### Voici les pièces de ce dossier.

- Etienne Balibar & Jean-Pierre Lefebvre, « Plus-value ou Survaleur ? », *La Pensée* n° 197, janv./févr. 1978, pp. 32-42<sup>8</sup>.
- Gilbert Badia, « Réponse à Jean-Pierre Lefebvre, Défense et illustration de (la) « plus-value », *La Pensée* n° 200, août 1978, pp. 128-132.
- Jean-Pierre Lefebvre, « Survaleur ou plus-value : réponse à Gilbert Badia », *La Pensée*, n° 210, février 1980, pp. 139-140.
- Paul Boccara, « La traduction par « plus-value » de « Mehrwert » de Marx et sa portée », *Économie et politique*, n° 658-659, mai-juin 2009, pp. 47-48.

### Et voici un bref résumé des arguments qui ont été échangés.

1. Le premier article d'Etienne Balibar et de Jean-Pierre Lefebvre se situe dans le contexte de la traduction des *Grundrisse* où le concept de *Mehrwert* apparaît pour la première fois, d'abord au sens trivial de

<sup>1</sup> Selon l'orthographe vieillie de « excédent ».

<sup>2</sup> *Le Capital*, Livre 1, p. 118 de l'édition de poche Garnier-Flammarion.

<sup>3</sup> Ils sont quelque 26 collaborateurs, dont Gilbert Badia, pour l'édition de 1980 des *Grundrisse*.

<sup>4</sup> Karl Marx, *Manuscrits de 1861-1863 (cahiers I à V) Contribution à la critique de l'économie politique Troisième chapitre Le capital en général*, Editions sociales, Paris 1979.

<sup>5</sup> D'abord parue aux éditions Messidor/Éditions sociales, cette nouvelle traduction est établie au départ de la 4<sup>e</sup> édition allemande. Elle sera reproduite en mars 1993 par les PUF, coll. *Quadrige*, puis rééditée en 2016, sous une forme entièrement révisée, et sous la responsabilité toujours de Jean-Pierre Lefebvre, aux Editions Sociales dans la collection *Les essentielles*.

<sup>6</sup> Selon la traduction de 2016. On a compris que Mo = monnaie et Ma = marchandise.

<sup>7</sup> L'ouvrage a paru en trois tomes aux Éditions sociales en 1974, 1975, et 1976.

<sup>8</sup> La collection complète de la revue *La Pensée* est accessible sur le site de Gallica.

profit<sup>1</sup>, puis très vite, dans son acception conceptuelle, comme un effet de son corrélat, le *surtravail* (*Mehrarbeit*<sup>2</sup>).

Après avoir rappelé les multiples tensions qui ont surgi, au cours de la traduction, entre Marx et Joseph Roy<sup>3</sup>, E. Balibar et JP. Lefebvre avancent **les trois arguments suivants** :

- a) Le choix d'un néologisme exprime avec vigueur le caractère de nouveauté du concept lui-même et le rôle central qu'il joue dans l'explication du processus d'accumulation du capital.
- b) Le préfixe « sur » permet de souligner le rapport entre « survaleur » et « surtravail » en corrélation avec la logique prépositionnelle de l'allemand qui aligne à partir de « Mehr » la série des termes Mehrwert, Mehrarbeit, Mehrprodukt, Mehrarbeitzeit...
- c) A l'opposé, le terme « plus-value » pâtit en français d'une connotation étroitement comptable<sup>4</sup> qui tend à restreindre sa portée conceptuelle.

Certes, concluent-ils, la traduction par *plus-value* n'empêche pas de comprendre la nouveauté du dispositif théorique de Marx, mais la substitution de *survaleur* ajoute à sa cohérence.

\*

2) La réponse, la réplique disons, à cette initiative est venue de Gilbert Badia, doublement concerné, à vrai dire, en raison de la publication, vers cette date, du troisième volume des *Théories sur la plus-value*<sup>5</sup>, traduit sous sa responsabilité et en raison de sa participation avec Jean-Pierre Lefebvre à la traduction des *Grundrisse*.

Dans son article d'août 1978 paru dans *La Pensée*, Gilbert Badia convient certes de la cohérence sémantique du terme *survaleur* dans sa relation avec *surtravail*, mais il justifie son attachement à *plus-value* pour **trois raisons** :

- a) Le sens du préfixe « sur » est associé en français à l'idée d'un excès, d'un dépassement inopportun<sup>6</sup>, ce qui tend à disqualifier l'objectivité du phénomène ainsi nommé.
- b) Si le terme de *plus-value* répond certes, en français, à un emploi comptable, la combinaison de *sur* et *plus* n'a pas moins séduit Marx en raison de sa parenté formelle et sémantique avec l'anglais *surplus value* et de son éloquence pour faire entendre l'idée d'un ajout (d'un « plus ») à la valeur. Dans ses manuscrits, Marx n'hésite du reste pas à associer *Mehrarbeit* et *Surplusarbeit*, *Mehrprodukt* et *Surplusprodukt*. Le couple *surtravail/plus-value* ne peut donc être la source d'une perturbation et il n'est pas impossible que Marx ait lui-même suggéré le terme *plus-value* à Joseph Roy.
- c) L'occurrence *plus-value* a fonctionné sans objection majeure durant plus d'un siècle. En fin de compte, ce sont, conclut Gilbert Badia, les usagers qui trancheront.

\*

3) Ces remarques feront l'objet d'un bref commentaire de la part de Jean-Pierre Lefebvre dans le n° 210, de février 1980, de *La Pensée*<sup>7</sup>. La préférence pour *survaleur* s'y trouve confirmée.

\*

---

<sup>1</sup> Page 254 du tome 1 de l'édition de 1980 des *Grundrisse* aux Editions sociales.

<sup>2</sup> Page 263 du même volume. *Mehrarbeit* voisine dans ce manuscrit avec *Surplus Arbeit*.

<sup>3</sup> Une manière, à vrai dire, de relativiser l'accord censément accordé par Marx sur la traduction par *plus-value*, en proximité avec l'anglais *surplus value*. Ces litiges avec J. Roy ont rudement mis à l'épreuve l'énergie de Marx. Dans sa lettre du 18 janvier 1873 à N. F. Danielson, son traducteur russe, il écrit : « Le travail que me donne la révision de la traduction elle-même est incroyable. J'aurais probablement moins de mal, si j'avais d'emblée fait moi-même le travail. Et avec ça, un rafistolage de ce genre reste toujours un travail mal fait. » (Marx Engels, *Correspondance*, tome XII, Éditions sociales, Paris 1989, p. 248).

<sup>4</sup> Il désigne dans cette acception un bénéfice acquis dans la seule sphère de la circulation.

<sup>5</sup> K. Marx, *Théories sur la plus-value (Livre IV du « Capital »)*, en 3 tomes parus aux Éditions sociales en août 1974, avril 76 et septembre 78. Gilbert Badia est également le co-traducteur des Livres II et III du *Capital* aux Éditions sociales.

<sup>6</sup> Il cite pour exemples la série des termes : surestimé, surévalué, surexposé, surfait, surimposé, surpeuplé, sursaturé, auxquels il associe les superlatifs surréalisme, surnaturel, suraigu, surgelé...

<sup>7</sup> pp. 139-140.

4) En mai-juin 2009, dans le contexte des premières publications de la Geme<sup>1</sup>, Gilbert Badia a reçu l'appui de Paul Boccara dans un article paru dans le n° 658-659 de la revue *Economie et Politique*. Sollicité par Lucien Sève de donner son avis sur la question, il y argumente nettement en faveur du maintien de *plus-value*.

Relevant à son tour la connotation d'excès du préfixe « sur<sup>2</sup> », laquelle empêche, selon lui, de comprendre le fonctionnement organique du mécanisme, il soutient la justesse du terme plus-value pour désigner non pas un excès mais un *excédent* de valeur et cela en accord avec la traduction anglaise que Marx avait en vue<sup>3</sup>.

\*

Soit. L'usage ou les usagers trancheront<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> La *Grande Edition Marx Engels* dont les premières publications ont commencé en 2008. Le site du collectif se trouve à l'adresse [geme.hypotheses.org/](http://geme.hypotheses.org/).

<sup>2</sup> Plus proche selon lui du préfixe allemand « über » que du préfixe « mehr ».

<sup>3</sup> On notera la conclusion polémique de Paul Boccara parlant d'« esbroufe de la survaleur »...

<sup>4</sup> Et plus sûrement le pouvoir éditorial. Les responsables des éditions de la Geme ont décidé d'adopter la version *survaleur* dans leurs prochaines publications (Cf. l'« Annexe sur la traduction du mot « Mehrwert » », pp. 263-270 de l'édition par la Geme, en 2010, de *Karl Marx, Le Chapitre VI*, dans la nouvelle traduction de Gérard Cornillet, Laurent Prost et Lucien Sève). Observons par ailleurs que l'entrée « plus-value » dans le *Dictionnaire critique du marxisme* paru en 1982 aux PUF sous la direction de Georges Labica se limite à un renvoi vers l'entrée « Survaleur », des pages rédigées par Jean-Pierre Lefebvre (avec pour référence bibliographique son article de février 1978 dans *La Pensée* cosigné avec E. Balibar).

## 2.2. K. Marx : deux articles du *New York Daily Tribune* sur la condition ouvrière

Les écrits de Marx se partagent depuis le début des années 1850 en deux catégories. Ce sont, d'une part, en privé, des travaux de théorie. Ce sont, d'autre part, des publications de presse.

Ce double registre d'écriture s'explique aisément par la nature des objets mis à l'étude et par leur complexité spécifique : des concepts, d'un côté, et, de l'autre, les circonstances d'une actualité politique et sociale.

Il n'est pas moins remarquable que la réflexion de Marx trouvera toujours le meilleur de ses ressources dans l'analyse complémentaire de ces matières. La preuve se trouve dans la composition du Livre I du *Capital*, distinctement répartie entre les pages très théoriques du début et, dès le chapitre X, les exposés de caractère sociologique sur la journée de travail, le machinisme et l'exploitation ouvrière<sup>1</sup>.

Les deux articles qui suivent trouvent donc leur juste place à côté des développements des *Grundrisse* que nous lisons.

\*

### La condition des ouvriers d'usine

(New York Daily Tribune, du 22 avril 1857)<sup>2</sup>

Les rapports récemment publiés des inspecteurs du travail pour le semestre qui se termine le 31 octobre 1856<sup>3</sup> apportent une précieuse contribution à l'anatomie sociale du Royaume-Uni. Ils aideront dans une large mesure à expliquer l'attitude réactionnaire des chefs d'entreprise au cours de l'actuelle élection générale<sup>4</sup>.

Lors de la session de 1856, on a fait passer en douce au parlement une législation<sup>5</sup> sur les usines par laquelle les industriels « radicaux » ont d'abord modifié la loi sur les dispositifs de protection des engrenages et des machines et ont ensuite introduit le principe d'un arbitrage dans les litiges entre les patrons et les travailleurs. La première de ces lois était censée assurer une meilleure protection de l'intégrité physique des travailleurs d'usine, et l'autre remettait cette protection entre les mains des peu coûteuses cours d'équité<sup>6</sup>. En réalité, cette seconde loi avait pour intention de tromper le travailleur d'usine sur ses droits et la première de le tromper sur sa sécurité.

---

<sup>1</sup> Un partage qui justifiait le célèbre *avertissement* de Louis Althusser en mars 1969. Ce dernier recommandait impérativement aux lecteurs du Livre I du *Capital* de laisser de côté la première section consacrée à la valeur marchande et de commencer la lecture par les sections III et IV sur la plus-value, lesquelles comportent les chapitres sur la journée de travail et le machinisme.

<sup>2</sup> Nous traduisons à partir de MECW, vol. 15, pp. 251-254.

<sup>3</sup> *Reports of the Inspectors of Factories to Her Majesty's Principal Secretary of State for the Home Department for the Half Year Ending 31 st October 1856*. De 1855 à 1859, il en aura paru dix de ces rapports.

<sup>4</sup> L'article est daté du 7 avril 1857. A cette date, l'Angleterre se trouve engagée, depuis le 27 mars 57, dans la campagne électorale qui résulte de la démission du ministère de Lord Palmerston. Mis en cause par l'opposition conservatrice dans l'affaire de Canton, Palmerston a, en effet, choisi de provoquer un nouveau scrutin, assuré qu'il était de la popularité de sa politique de la canonniers. Il se verra bientôt confirmé le 28 avril prochain par une écrasante victoire. Marx consacra à cette campagne électorale une série de cinq articles sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir en détail.

<sup>5</sup> « An Act for the Further Amendment of the Laws Relating to Labour in Factories ».

<sup>6</sup> La *Court of Chancery* était l'une des plus hautes juridictions d'Angleterre, une division de la *High Court of Justice*. Elle était présidée par le Lord Chancellor et s'occupait des questions relatives à l'héritage, au respect des contrats, aux sociétés anonymes et aux problèmes juridiques similaires. (Source : MECW, vol. 15, note 321).

Je cite le rapport de synthèse des inspecteurs:

« En vertu de la nouvelle législation, les personnes que *leur emploi ordinaire* oblige à se rapprocher des engrenages de machines et qui sont par conséquent familiarisées avec les dangers auxquels elles sont exposées et avec la nécessité d'être prudentes sont protégées par la loi; alors qu'ont été privés de cette protection ceux qui, pour accomplir des tâches spéciales, ont été contraints d'interrompre leur activité habituelle et de s'exposer à des dangers dont ils n'ont pas conscience et contre lesquels ils ne peuvent se protéger en raison de leur ignorance, mais qui, pour cette raison, pourraient s'avérer avoir besoin de la protection spéciale des lois. »

La clause d'arbitrage exige à son tour que les arbitres soient choisis parmi des personnes compétentes « dans la construction de ce type de machines » par qui sont causés les dommages physiques. En un mot, ce sont les ingénieurs et les constructeurs qui se voient confier le monopole de cet arbitrage.

« *Il nous semble* », disent les inspecteurs, « *que les ingénieurs et les constructeurs devraient être disqualifiés pour exercer ce rôle d'arbitre en raison de leur relation commerciale avec les propriétaires d'usine qui sont leurs clients* ».

Dans de telles conditions, on ne s'étonnera pas que le nombre des accidents liés aux machines avec pour conséquences la mort, les amputations de mains, de bras, de jambes ou de pieds, les membres et les os cassés, les blessures à la tête et au visage, les déchirures, les ecchymoses, etc., totalise 1.919 cas au cours du semestre qui se termine le 31 octobre 1856. Vingt décès dus aux machines ont été enregistrés dans le bulletin industriel en six mois - environ dix fois ce que la marine britannique a perdu dans son glorieux massacre de Canton<sup>1</sup>. Loin de chercher à protéger la vie et la santé de leurs travailleurs, les chefs d'entreprise se sont uniquement préoccupés d'échapper au dédommagement pour les bras et les jambes perdus à leur service et de se décharger du coût de l'usure et de la détérioration de leurs machines; il n'est donc pas surprenant que, selon les rapports officiels,

« *les heures supplémentaires en violation de la loi sur les usines sont en augmentation* ».

Aux termes de cette loi, les heures supplémentaires signifient l'emploi de jeunes gens au-delà des heures de travail légalement autorisées par jour. Cela se fait de plusieurs manières : en commençant le travail avant six heures du matin, en ne s'arrêtant pas à six heures du soir, et en raccourcissant les délais prévus par la loi pour les repas des travailleurs. Il y a trois périodes de la journée où commence le démarrage des machines à vapeur; à savoir lorsque le travail commence le matin et après les deux repas du petit déjeuner et du déjeuner; il y a aussi trois périodes où il s'arrête, au début de chaque repas et le soir à la fin du travail. Cela donne six fois la possibilité de voler cinq minutes, soit une demi-heure par jour. Cinq minutes de travail supplémentaire quotidien multipliées par des semaines se traduisent par deux jours et demi de production par an; mais les heures supplémentaires frauduleuses dépassent de loin ce montant.

Je cite M. Leonard Horner, l'inspecteur d'usine du Lancashire<sup>2</sup>:

---

<sup>1</sup> En référence au bombardement de Canton par la marine anglaise en octobre et novembre 1856.

<sup>2</sup> Géologue et minéralogiste de formation, **Leonard Horner** a été, de 1833 à 1859, l'une des figures majeures parmi les inspecteurs d'entreprise désignés par le *Factory Act* de 1833, en particulier dans le secteur textile du Lancashire. Marx lui rendra un chaleureux hommage dans une note du livre I du *Capital*, écrivant : « Leonard Horner, un des *Factory Inquiry Commissioners* de 1833, inspecteur, ou plutôt en réalité censeur des fabriques jusqu'en 1859, s'est acquis des droits immortels à la reconnaissance de

*« Le bénéfice qui peut être atteint par ces heures supplémentaires illégales semble pour les propriétaires d'usine une tentation trop grande pour lui résister. Ils calculent sur la chance de ne pas être découverts, et en voyant le peu de pénalités que doivent payer ceux qui ont été reconnus coupables, ils constatent que même s'ils sont découverts, ils trouveront toujours un profit considérable<sup>1</sup>. ».*

Outre les amendes insignifiantes imposées par la loi sur les usines, les fabricants ont également veillé à ce qu'ils disposent des meilleures facilités pour contourner les dispositions de cette loi; et, comme les inspecteurs le déclarent unanimement, « des difficultés presque insurmontables les empêchent d'arrêter efficacement le travail illégal ». Ils s'accordent également à stigmatiser la fraude délibérée commise par les détenteurs de grandes fortunes, les viles combinaisons auxquelles ces personnes ont recours pour éviter d'être découvertes et les basses intrigues qu'elles mettent sur pied contre les inspecteurs et sous-inspecteurs chargés de la protection des esclaves d'usine.

Lorsqu'une poursuite est intentée pour dépassement du temps de travail, les inspecteurs, les sous-inspecteurs ou leurs agents doivent être prêts à jurer que des personnes ont été employées à des moments illégaux.

Supposons maintenant qu'ils se présentent après 18 heures. Les machines de production sont immédiatement arrêtées, et bien que les gens ne puissent être là dans un autre but que de les servir, la charge ne peut être maintenue en raison du libellé de la loi.

Les travailleurs sont ensuite renvoyés de l'usine en toute hâte, souvent par plus d'une porte facilitant leur dispersion rapide.

Dans certains cas, le gaz a été éteint lorsque les sous-inspecteurs sont entrés dans la pièce, les plongeant soudainement dans l'obscurité parmi des machines complexes.

Dans certains endroits qui sont devenus notoires pour pratiquer les heures supplémentaires, il existe un plan sophistiqué pour prévenir les usines de l'approche d'un inspecteur, pour lequel on s'assure les services du personnel des gares et des auberges.

Ces vampires qui s'engraissent du sang des jeunes travailleurs de leur propre pays, ne sont-ils pas les compagnons des contrebandiers d'opium et les sympathisants naturels des « ministres véritablement britanniques<sup>2</sup> »?

Les rapports des inspecteurs d'usine prouvent sans aucun doute que les infamies du système d'usine britannique grandissent avec sa croissance; que les lois qui sont promulguées pour freiner la cupidité cruelle des propriétaires d'usine sont une imposture et une illusion, dès lors qu'elles sont formulées de manière à contre-

---

la classe ouvrière anglaise. Sa vie n'a été qu'un long combat non seulement contre les fabricants exaspérés, mais encore contre les ministres qui trouvaient infiniment plus importants de compter les « voix » des maîtres fabricants dans la Chambre des Communes que les heures de travail des « bras » dans la fabrique. ». (*Le Capital*, Livre I, section 3 du chapitre IX (« Le taux de plus-value »), p. 222 du tome 1 de l'Édition de 1971 des Editions sociales). Les références à ses rapports vont se multiplier tout au long de ce Livre I. Cf. l'étude de Bernice Martin « Leonard Horner : a portrait of an Inspector of Factories », en ligne sur le site de [www.cambridge.org](http://www.cambridge.org). Leonard Horner démissionnera de ses fonctions en décembre 1859. Marx le signale à Engels dans sa lettre du 11.01.1860. (C6, p. 6).

<sup>1</sup> Marx cite ici le « Report de Leonard Horner, Esq., Inspector of Factories, for the Half Year Ended the 31st October 1856 ».

<sup>2</sup> Une référence ironique très codée, basée sur un passage du discours de Lord Russell à la Chambre des communes le 20 juin 1850, qui s'adressait à Palmerston pour l'inviter à se conduire non pas comme le ministre de n'importe quel pays mais bien « en tant que ministre de l'Angleterre ».

carrer elles-mêmes leur prétendu objectif et à désarmer ceux qui sont chargés de les exécuter; que l'antagonisme entre les chefs d'entreprise et les ouvriers approche rapidement du point de la véritable guerre sociale; que le nombre d'enfants de moins de 13 ans absorbés par ce système augmente dans certaines branches et celui des femmes dans toutes; que bien que soient employés le même nombre de travailleurs par rapport à la puissance en chevaux que par le passé, on compte moins de travailleurs par rapport aux machines; que la machine à vapeur est capable de déplacer une masse de moteurs plus importante qu'il y a dix ans en faisant un meilleur usage de sa puissance; qu'une quantité accrue de travail est désormais effectuée grâce à l'augmentation de la vitesse de la machine et d'autres astuces, et que les industriels remplissent rapidement leurs poches.

Nul doute que les faits statistiques intéressants des rapports méritent qu'on s'y attarde davantage. Ce que l'on comprendra tout de suite, c'est que les esclavagistes industriels du Lancashire ont bien besoin d'une politique étrangère qui puisse détourner l'attention des problèmes intérieurs.

En ce mois d'avril 1857, en pleine campagne électorale, l'actualité politique anglaise est centrée sur l'engagement de la seconde guerre de l'opium.

\*

## Le système industriel anglais

(*New York Daily Tribune* du 28 avril 1857)<sup>1</sup>

Les rapports des inspecteurs du travail du Royaume-Uni pour 1856 contiennent des relevés détaillés de statistiques sur les usines, telles que le nombre d'usines, la puissance en chevaux-vapeur utilisée, la quantité de machines et le nombre des personnes mises au travail.

Des relevés similaires ont été demandés par la Chambre des communes en 1835, 1838 et 1850; les informations ont été réunies à partir des questionnaires remplis par les chefs d'entreprise.

D'abondants matériaux sont ainsi disponibles pour comparer différentes périodes du système industriel, qui, dans son sens juridique, ne comprend que les usines dans lesquelles la vapeur ou l'énergie hydraulique sont utilisées pour fabriquer des textiles.

La caractéristique la plus remarquable de l'histoire sociale du Royaume-Uni au cours des six dernières années réside sans aucun doute dans l'expansion rapide de ce système.

Aux dates des trois derniers rapports, on dénombre les usines comme suit:

	1838	1850	1856
Usines de coton	1.819	1.932	2.210
Usines de laine	1.322	1.497	1.505
Usines de laine peignée	416	501	525
Usines de lin	392	393	417
Usines de soie	268	277	460
Total	4.217	4.600	5.117

<sup>1</sup> Nous traduisons à partir de MECW, vol. 15, pp. 255-261. L'article est daté du 10 avril 1857.

La croissance moyenne des usines, qui avait été de 32 par an de 1838 à 1850, a presque triplé de 1850 à 1856 et atteint le niveau de 86 par an. L'aperçu suivant donne une analyse de la croissance totale de chaque période:

Augmentation globale de 1838 à 1850		Augmentation globale de 1850 à 1856	
	%		%
Usines de coton	6	Usines de coton	14,2
Usines de laine	13	Usines de laine	0,5
Usines de laine peignée	20	Usines de laine peignée	4,7
		Lin	6,1
		Soie	66,0

Ce tableau montre que la croissance au cours de la première période s'est limitée à l'industrie du coton, de la laine et de la laine peignée, tandis qu'au cours de la dernière période, elle englobait également des usines de lin et de soie.

Les proportions dans lesquelles les différentes branches participent à la croissance totale diffèrent également au cours des deux périodes.

De 1838 à 1850, la principale croissance a eu lieu dans l'industrie de la laine peignée et de la laine, cette dernière stagnant presque au cours de la période de 1850 à 1856 et la première retombant à un taux de croissance quatre fois plus lent. D'un autre côté, le coton et la soie ont été à l'avant-garde du mouvement au cours de la dernière période, l'industrie de la soie occupant la première place en croissance relative et l'industrie du coton en croissance absolue.

Les régions touchées par cette croissance de l'industrie ont considérablement varié, décrivant comme une migration d'une partie du pays à l'autre.

Parallèlement à la croissance générale, il y a un déclin local qui, dans de nombreux comtés et villes, a entraîné la disparition complète des anciennes usines. La loi générale qui régit ces changements de décroissance et de croissance est la même qui imprègne l'industrie moderne dans toutes ses branches - la loi de la concentration.

Par exemple, le Lancashire et les parties adjacentes du Yorkshire, qui sont le siège principal de l'industrie du coton, ont attiré le commerce d'autres parties du royaume. Le nombre d'usines de coton dans le Lancashire et le Yorkshire, qui a augmenté de 411 unités de 1838 à 1856, a diminué de 52 dans les comtés de Lanark (Glasgow), Renfrew (Paisley) et Antrim.

De même, l'industrie de la laine est concentrée dans le Yorkshire; tandis que 200 usines de laine se sont ajoutées là-bas, nous constatons une diminution correspondante de 82 à Cornwall, Devon, Gloucester, Monmouth, Somerset, Wilts, Wales et Clackmannan.

L'industrie de la laine peignée est presque entièrement limitée au Yorkshire; il y a une augmentation de 107 usines dans ce comté. Le commerce du lin est désormais plus vigoureux en Irlande que dans toute autre partie du Royaume-Uni; à côté de la croissance de 59 usines de lin à Antrim, Armagh, Down et Tyrone nous trouvons par contre une diminution correspondante de 31 dans le Yorkshire, de 9 dans le Devonshire, le Dorsetshire et le Gloucestershire de 9 et de 18 dans le Fifeshire.

À l'augmentation de 76 usines de soie dans le Cheshire, Derbyshire, Nottingham et Gloucestershire, correspond une diminution de 13 dans le Somersetshire.

Dans certains cas, le déclin d'une branche d'industrie est compensé par la croissance d'une autre, de sorte que les délocalisations industrielles semblent n'être qu'une élaboration plus spécifique et à grande échelle du principe de division du travail. Dans l'ensemble, cependant, ce n'est pas le cas, car les avancées du système tendent à créer une division entre les zones industrielles et agricoles.

En Angleterre, par exemple, les comtés de Wilts, Dorset, Somerset et Gloucester au sud sont rapidement privés de leurs usines, tandis que les comtés de Lancashire, Yorkshire, Warwick et Nottingham au nord renforcent leur monopole industriel.

Sur l'augmentation totale des usines au Royaume-Uni de 1838 à 1856, qui a atteint le nombre de 900, le Lancashire à lui seul en revendique 360, le Yorkshire 344, Warwick 71 et Nottingham 46, - l'augmentation dans ces deux derniers comtés étant due à l'introduction de machines améliorées dans deux métiers spéciaux - l'accommodation de l'énergie à la machine à tricoter des bas à Nottingham et au tissage de rubans à Coventry. L'augmentation du nombre d'usines doit être distinguée de l'augmentation de la puissance utilisée, car celle-ci dépend non seulement de l'implantation de nouvelles usines, mais aussi de l'installation de machines plus performantes dans les anciennes, du fait que l'hydroélectricité est remplacée par la machine à vapeur, de l'ajout de puissance de vapeur à la roue hydraulique et d'autres améliorations similaires.

Le tableau suivant permet de comparer les forces motrices nominales dans les usines en 1838, 1850 et 1856:

<i>Forces motrices utilisées dans les usines britanniques (en chevaux-vapeur)</i>			
	1838		
	Puissance vapeur	Hydroélectricité	Total
Usines de coton	46. 826	12. 977	59. 803
Usines de laine	11. 525	9. 092	20. 617
Usines de laine peignée	5. 863	1. 313	7. 176
Usines de lin	7. 412	3. 677	11. 089
Usines de soie	2 457	927	3,384
<b>Total</b>	<b>75. 083</b>	<b>21. 986</b>	<b>102. 069</b>
	1850		
Usines de coton	71.005	11. 550	82. 555
Usines de laine	13. 455	8. 689	22. 144
Usines de laine peignée	9. 890	1.625	11.515
Usines de lin	10. 905	3. 387	14. 292
Usines de soie	2. 858	853	3.711
<b>Total</b>	<b>108. 113</b>	<b>26.104</b>	<b>134.217</b>
	1856		
Usines de coton	88.001	9. 131	97.132
Usines de laine	17. 490	8. 411	25. 901
Usines de laine peignée	13. 473	1. 431	14. 904
Usines de lin	14.387	3. 935	18. 322

Usines de soie	4. 360	816	5. 176
total	137. 711	23. 724	161. 435

Même si l'augmentation des forces motrices est considérable d'après les chiffres - 59.366 chevaux au cours de la période de 1838 à 1856 - elle est néanmoins beaucoup en deçà des forces supplémentaires effectivement disponibles et mises à l'œuvre à des fins industrielles.

Les chiffres indiqués dans la liste se réfèrent uniquement à la *valeur nominale* de la puissance des machines à vapeur et des roues hydrauliques et non pas à la puissance réellement utilisée ou pouvant l'être.

Le moteur à vapeur moderne de 100 chevaux peut développer une puissance beaucoup plus élevée qu'auparavant en raison des améliorations de son installation, de l'augmentation de la capacité et de la construction des chaudières, etc., et donc sa puissance nominale ne peut être considérée que comme un indice à partir duquel ses performances réelles peuvent être calculées.

M. Nasmyth, un ingénieur civil, résume les résultats comme suit après avoir expliqué la nature de récentes améliorations apportées à la machine à vapeur et grâce auxquelles la même machine peut être amenée à prêter davantage avec une consommation de carburant réduite:

« Nous obtenons maintenant pour la même importance en termes de moteurs à vapeur en moyenne au moins 50% de travail en plus et dans de nombreux cas, les mêmes moteurs à vapeur, qui délivraient 50 chevaux à l'époque où la vitesse était limitée à 220 pieds par minute, en fournissent désormais plus de 100. ».

Quand on compare l'augmentation de la puissance en chevaux à celle du nombre d'usines, la concentration de l'industrie de la laine aux mains de quelques-uns est évidente. Bien qu'il n'y ait que huit usines de laine de plus en 1856 qu'en 1850, la force utilisée dans ces usines a augmenté de 3.757 chevaux au cours de la même période.

La même tendance à se concentrer est évidente dans les filatures de coton, de laine peignée et de lin.

Alors que le nombre de broches au Royaume-Uni en 1850 et 1856 était de 25.638.716 et 33.503.580, le nombre moyen de broches dans chaque usine était le suivant:

	1850	1856
Coton	14. 000	17. 000
Laine peignée	2. 200	3. 400
Lin	2. 700	3. 700

Dans les usines de tissage, il est vrai, la tendance du commerce à s'étendre à de nombreux propriétaires semble prévaloir plutôt que sa concentration aux mains de quelques-uns; en 1856, le nombre total de métiers à tisser était de 369.205 contre 301.445 en 1850, tandis que le nombre moyen de métiers à tisser utilisés par chaque fabricant était inférieur en 1856 par rapport à 1850.

Cet écart apparent par rapport à la tendance générale du système des usines britanniques s'explique cependant facilement par le fait que, dans le secteur du tissage, l'introduction du système d'usine

est relativement récente et que le système de tissage à la main n'a pas encore été complètement remplacé.

En 1836, la vapeur était utilisée presque exclusivement pour les métiers à tisser le coton ou pour les tissus à base de coton; cependant, quelques années plus tard, il y a eu une augmentation rapide du nombre de métiers à tisser pour tous les tissus, qu'ils soient en laine, en laine peignée, en lin ou en soie, et cette augmentation régulière se poursuit encore aujourd'hui.

Le tableau suivant montre l'augmentation des métiers à tisser depuis 1836:

	1836	1850	1856
Coton	108.751	249.627	298.847
Laine	2.150	9.439	14.453
Laine peignée	2.969	32.617	38.956
Soie	1.714	6.092	9.260
Lin	209	3.670	7.689
<b>Total</b>	<b>115.793</b>	<b>301.445</b>	<b>369.205</b>

L'augmentation des métiers à tisser le coton découle de l'expansion de cette industrie, et non de l'utilisation de la vapeur pour des articles qui jusqu'à présent étaient exclusivement tissés à la main; mais pour ce qui est des autres tissus, la vapeur est désormais utilisée pour les métiers à tisser la moquette, le ruban et le lin, où elle était jusqu'à présent peu utilisée.

L'utilisation de la vapeur pour peigner la laine, qui s'est généralisée depuis l'introduction de la machine à peigner, en particulier celle de Lister, a également entraîné le chômage d'un grand nombre de personnes.

L'ampleur de l'augmentation de la puissance productive apparaît clairement lorsque l'on compare les statistiques d'exportation.

En 1850, alors qu'il y avait 1.932 usines de coton en activité, la valeur moyenne des produits et des fils de coton exportés au cours de la période de trois ans allant jusqu'au 5 janvier 1850 avoisinait les 24.600.000 £. Si les 2.210 usines de coton en activité en 1856 n'avaient produit des marchandises ou des fils que dans la même proportion que les usines de 1850, la valeur de l'exportation serait d'un montant de 28.000.000 £.

Cependant, la valeur moyenne de ces exportations au cours des trois années précédant le 31 décembre 1855 était d'environ 31.000.000 £.

La situation est similaire pour les usines de laine et de laines peignées. Nous voyons donc que si la quantité par cheval vapeur de machines maintenues en activité a considérablement augmenté, le nombre de personnes employées par cheval-vapeur est resté inchangé, soit 4 personnes en moyenne.

Cela peut être vu dans le tableau suivant:

<i>Nombre total de personnes employées</i>			
	1838	1850	1856
Usines de coton	259.104	330.924	379.213
Usines de laine	54.808	74.443	79.091
Usines de laine peignée	31.628	79.737	87.794
Usines de lin	43.557	68.434	80.262

Usines de soie	34.303	42.544	56.137
Global	423.400	596.082	682.497

Le chiffre total de la population active de 682.497 semble bien faible, si l'on pense que le nombre de tisserands à la main et de leurs familles en 1838 était d'environ 800.000. Le tableau suivant montre le ratio en pourcentage des différentes catégories de travailleurs:

	Enfants de moins de 13 ans	Jeunes hommes entre 13 et 18 ans	Femmes de plus de 13 ans	Hommes de plus de 18 ans
1838	5.9	16.1	55.2	22.8
1850	6.1	11.5	55.9	26.5
1856	6.6	10.6	57.0	25.8

Entre 1838 et 1850 le nombre d'enfants employés avait augmenté, mais pas proportionnellement à l'augmentation globale.

L'augmentation du nombre d'enfants dans les années 1850 à 1856 est très considérable puisqu'aussi bien il s'élève à 10.761 dont 9.655 ont été absorbés par l'industrie cotonnière. On peut encore mentionner que la loi philanthropique de 1844 autorisait l'emploi d'enfants de 8 ans dans les usines, alors qu'auparavant il était illégal d'employer des enfants de moins de 9 ans.

\*

Marx se réfère en cette fin d'article à la loi de 1833 sur la réglementation du travail des enfants et des adolescents dans les usines du Royaume-Uni et à la loi de 1844 sur l'emploi des enfants, des adolescents et des femmes dans l'industrie textile anglaise.

En vertu de la loi de 1833, les enfants de neuf à treize ans travaillaient neuf heures par jour (semaine de 48 heures) et devaient aller à l'école deux heures par jour. La journée de travail des mineurs de quatorze à dix-huit ans était de douze heures par jour (69 heures par semaine).

La loi de 1844 interdit l'emploi des enfants de moins de huit ans et introduisit pour les enfants de huit à treize ans un travail à mi-temps (six heures et demie par jour). Elle restreignait pour la première fois la journée de travail pour les femmes: elle était la même que pour les mineurs en vertu de la loi de 1833.

Rappelons que la référence sur ces sujets se trouve au chapitre X, « La journée de travail », et au chapitre XV, « Machinisme et grande industrie » du Livre I du *Capital*.

# Karl Marx et Friedrich Engels

## Tranches de vie : l'année 1859

Cette année 1859 sera marquée par **trois évènements**.

Le premier en date et dans l'ordre des préoccupations immédiates est la publication du premier fascicule, ce sera le seul, de la *Contribution à la critique de l'économie politique*.

Le deuxième appartient à la politique internationale : ce sera l'entrée en guerre de la France aux côtés des nationalistes italiens du royaume de Piémont Sardaigne.

Dans les deux cas, Marx va entretenir avec Ferdinand Lassalle de très particulières relations, faites à la fois d'entente cordiale et de vives tensions.

Enfin cette année marque le début de l'affaire Vogt, une controverse dérisoire qui va cependant mobiliser toute l'énergie de Marx au point d'imposer un temps d'arrêt à ses travaux théoriques.

Pour le reste, rien ne change, que ce soit dans les querelles au sein de l'émigration londonienne, que ce soit sous l'angle des difficultés financières de la famille. L'isolement de Marx est remarquable.

\*

06.01.59 Marx commente à l'adresse d'Engels le rapprochement de Ferdinand Freiligrath avec Gottfried Kinkel<sup>1</sup>. Il recommande à son ami d'intervenir avec diplomatie : « Il est en ce moment important que Freiligrath rompe une bonne fois pour toutes avec ces salauds<sup>2</sup>. ».

Une invitation qu'Engels ne tardera pas à honorer en adressant à Ferdinand Freiligrath une lettre d'une grande violence à l'égard de Kinkel. On a gardé de cette lettre un brouillon daté du 25 janvier 1859<sup>3</sup>. Kinkel s'y voit traité, entre autres aménités, de « vrai sac-à-pisse bourgeois ». Puis, en guise de reproche à Freiligrath : « (...) puisque tu m'as branché sur ce guignol (...), je ne te cacherais pas que, l'autre jour, divers philistins m'ont apostrophé pour savoir comment il se faisait que tu aies noué de tels liens d'amitié avec *Monsieur* Kinkel. Tu conçois que, même en faisant la part de l'exagération, je me suis trouvé quelque peu embarrassé. J'en ai mis une bonne part sur le compte de l'exagération grossière avec laquelle Kinkel et sa clique faisaient d'une simple rencontre avec toi une alliance offensive et défensive - dirigée contre nous - et le claironnaient dans tous les journaux, et j'ai carrément nié le fait; pour expliquer tes relations personnelles et ton commerce avec le bonhomme je m'en suis tiré par des mauvaises boutades, répondant, par ex., que les poètes vivent dans un monde à eux, et que Kinkel ne pouvait se faire passer pour poète que s'il pouvait faire état de relations avec toi. Bref, tout piètre diplomate que je sois, je suis assez bien parvenu à éviter que le parti ne se trouve dans une position difficile<sup>4</sup>. ».

<sup>1</sup> Le délit ? Il se trouve que Freiligrath avait publié un poème à la mémoire de Johanna Mockel, l'épouse de Kinkel qui s'était suicidée, le 15 novembre 1858, en se jetant par la fenêtre. Le poème avait paru dans la *Neue Zeit* du 11 décembre 1858. Kinkel semblait avoir tiré argument de cet hommage pour répandre le bruit d'une rupture entre Freiligrath et Marx.

<sup>2</sup> C5, p. 247. L'animosité de Marx vis à vis de Gottfried Kinkel s'exprimera avec régularité dans sa correspondance. Cf. par exemple sa lettre à Engels du 9.02.59, après une visite de Freiligrath. (C5, p. 267).

<sup>3</sup> Engels à Marx, le 27 janvier 59: « Histoire de rire, je joins un des brouillons de la lettre à Freiligrath que j'ai jetés au panier. ». (C5, pp. 251-252)

<sup>4</sup> C5, p. 252. On aura noté la singulière référence au...parti.

- 13.01.59 Marx à Engels, à propos de la *Contribution à la critique de l'économie politique* : « Le manuscrit représente environ 12 placards d'imprimerie (3 fascicules) et – tiens-toi bien – malgré son titre « Le capital en général », ces fascicules ne contiennent encore rien sur le capital, mais seulement les deux chapitres : 1. *La marchandise*, 2. *L'argent ou la circulation simple*. Tu vois donc que la partie élaborée en détail (en mai lorsque je suis venu te voir) n'y figure pas encore. C'est bien, à un double point de vue. Si la chose a du succès, le 3e chapitre sur le capital pourra suivre rapidement<sup>1</sup>. Deuxièmement comme pour la partie publiée, d'après la nature même du sujet, ces chiens ne pourront borner leur critique à de simples insultes contre notre tendance et comme l'ensemble a une allure extrêmement sérieuse et scientifique, j'oblige la canaille à prendre ultérieurement plutôt au sérieux mes idées sur le capital. Indépendamment de tous ces objectifs pratiques, je pense d'ailleurs que le chapitre sur l'argent intéressera les spécialistes<sup>2</sup>. ».
- 14.01.59 Marx consacre dans le *New York Tribune* deux articles à la question de l'émancipation des serfs en Russie<sup>3</sup>. Il évoque la perspective d'un « 1793 russe ».
- 21.01.59 Marx à Engels : « **L'infortuné manuscrit est terminé.** ». Il sollicite aussitôt son ami pour avoir les moyens de l'expédier et d'en assurer l'envoi : « je ne peux l'expédier car je n'ai pas un sou pour l'affranchir et l'assurer; précaution nécessaire, car je n'en possède pas de copie. C'est pourquoi je me vois dans l'obligation de te demander de m'envoyer un peu d'argent avant lundi. ». Il termine avec cette note amère : « Je ne crois pas qu'on ait jamais écrit sur « l'argent » tout en connaissant une telle pénurie d'argent. (...) Si l'affaire marche bien à Berlin, il est possible que je sorte de tous ces emmerdements. Il est grand temps<sup>4</sup>. ».
- Marx envisage déjà une traduction anglaise : « Si l'affaire marche à Berlin, on pourrait peut-être tenter le coup avec un libraire londonien pour une traduction anglaise, et ici on paie autrement qu'à Berlin. De plus, un pareil événement mettrait nos braves ennemis dans un embarras mortel. Ces canailles nous croyaient morts tous deux (...) Ces canailles, qui se dressent eux-mêmes leur propre acte de décès à chaque mot qu'ils font imprimer, n'en croiront pas leurs yeux lorsqu'ils verront quelle *sorte de vie* nous avons conservée<sup>5</sup>. ».
- 24.01.59 Le *New York tribune* publie comme éditorial l'article de Marx sur « La question de l'unité italienne<sup>6</sup> ».
- 26.01.59 Marx a expédié le manuscrit de la *Contribution à la critique de l'économie politique* à son éditeur Franz Duncker à Berlin.
- 27.01.59 Engels évoque la lettre qu'il a adressée à Ferdinand Freiligrath à propos de ses relations avec Kinkel. S'agit-il du texte que donne à lire le brouillon du 25 janvier ? Assurément pas, même si l'inspiration n'a guère changé. Voici pour en juger le commentaire d'Engels : « Je dois avouer que sa façon d'établir une relation entre ce torche-cul et nous<sup>7</sup> m'a mis en rogne. Avant-hier, par deux fois, j'ai rédigé une lettre pour lui, mais les termes en étaient trop grossiers, j'étais trop en colère et laissé courir jusqu'à hier. Vis-à-vis de lui, j'ai été très courtois mais j'ai été très dur pour Monsieur Gottfried, je lui ai dit que Kinkel se servait de lui comme d'une référence poétique, (...) que le *Hermann*<sup>8</sup> n'avait fait qu'accroître le mépris que j'ai toujours nourri pour ce singe creux, ce gandin pommadé et que je n'ai jamais pardonné les saloperies que ce « chien » nous avait faites, à toi et à moi, en Amérique<sup>9</sup> et dont il était trop lâche

<sup>1</sup> La première édition allemande du Livre I du *Capital* ne paraîtra que huit ans plus tard, en septembre 1867.

<sup>2</sup> C5, pp. 248-249.

<sup>3</sup> « The Emancipation Question », paru les 17 et 21 janvier 1859, MECW, vol. 16, pp. 139-143.

<sup>4</sup> C5, p. 250.

<sup>5</sup> On observera la dimension duelle du propos.

<sup>6</sup> « On Italian Unity », MECW, vol. 16, pp. 148-153.

<sup>7</sup> « ce torche-cul » : Engels parle de Kinkel. « et nous » : Engels parle assurément de Marx et lui mais aussi de « ceux du parti ».

<sup>8</sup> *Hermann* était le nom de l'hebdomadaire germanophone récemment fondé à Londres, le 8 janvier 1859, par G. Kinkel qui en sera le rédacteur en chef jusque l'été 1859. La publication persistera sous le titre de *Londoner Zeitung* jusqu'en août 1914.

<sup>9</sup> Engels fait référence au voyage de Gottfried Kinkel en Amérique entre septembre 1851 et mars 1852 dans le cadre de l'emprunt germano-américain pour la révolution. Les relations entre Marx/Engels et Kinkel avaient pris un tour violent après une déclaration que ce dernier avait faite à Cincinnati en juillet 1852, affirmant que

pour assumer la responsabilité. La lettre fait trois pages; comme je te l'ai dit, Freiligrath ne peut se plaindre de la façon dont je le traite, lui, mais indirectement et en termes voilés, il en prend quand même pour son grade. Je suis curieux de savoir comment il va réagir<sup>1</sup>. ».

31.01.59 Le *New York Tribune* publie l'article de Marx sur les perspectives de guerre en Europe<sup>2</sup>.

31.01.59 Ferdinand Lassalle s'inquiète de n'avoir pas encore reçu le manuscrit : « Je ne comprends pas pourquoi ton manuscrit n'est toujours pas arrivé. J'ai naturellement transmis le contenu de ta dernière lettre à ton éditeur et il était prêt à une prompte réception du manuscrit. Mais *point du tout*. Celui-ci n'est pas arrivé. C'est pourquoi je t'écris une fois de plus, afin de te dire que si maintenant il n'arrive pas au plus tôt, c'est toi qui te nuiras à toi-même dans la mesure où la parution devra être reportée à l'automne<sup>3</sup>. ».

Il lui fournit par ailleurs des nouvelles de Prusse en particulier sur la transition entre Frédéric-Guillaume IV, devenu fou, et son frère Guillaume qui régnera bientôt, dès janvier 1861, sous le nom de Guillaume Ier<sup>4</sup>.

Marx ne tardera pas à le rassurer dès le 2 février : « Mon manuscrit est parti d'ici le 26 janvier; dès le 31 janvier, je recevais *ici* l'avis de réception retourné par Berlin. ». Il attribue le retard aux probables bons soins d'une surveillance policière : « *En tout état de cause*, le gouvernement prussien – peut-être bien l'ami Stieber – a épluché le manuscrit pendant trois jours. (...) Je veux croire que, dans son propre intérêt, le gouvernement prussien n'a pas commis de *faux pas* avec mon manuscrit. Sinon je leur fais un charivari de tous les diables dans la presse de Londres<sup>5</sup>. ».

01.02.59 Marx annonce à Joseph Weydemeyer la prochaine parution en fascicules de la *Contribution à la critique de l'économie politique* chez Franz Duncker à Berlin grâce, écrit-il, au « zèle extraordinaire de Lassalle ».

Il confirme le **plan en 6 livres** qu'il avait décrit dans sa lettre à Lassalle du 22.02.58 : « Je divise l'ensemble de l'économie politique en 6 livres : Capital ; Propriété foncière ; Travail salarié ; Etat ; Commerce intérieur ; Marché mondial ». Puis après avoir fourni le détail de la table des matières de la *Contribution*, il expose « le contenu des fascicules à paraître ».

---

« Marx et Engels ne sont pas des révolutionnaires mais bien des canailles qui, à Londres, se sont fait jeter à la porte des tavernes par les ouvriers ». Sur la question de l'emprunt révolutionnaire et sur le personnage de Kinkel, nous renvoyons aux chapitres 4.2. et 5.5. de notre fascicule 19. On se trouve à cette époque dans le cadre du procès de Cologne en octobre/novembre 1852 et des conflits de Marx avec la fraction Willich-Schapper de la *Ligue*.

<sup>1</sup> C5, pp. 253-254. Marx, on s'en souvient, lui avait demandé d'intervenir avec diplomatie. Il lui confiera, le 28 janvier : « Freiligrath lui-même m'a communiqué la lettre que tu lui as adressée. Elle est *terrible* ! » (C5, p. 255).

<sup>2</sup> « The War Prospect in Europe », MECW, vol. 16, pp. 254-257.

<sup>3</sup> *Correspondance Marx Lassalle*, PUF, Paris 1977, pp. 174-177.

<sup>4</sup> C'est au cours de cette crise d'octobre 1858 que le demi-frère de Jenny Marx, Ferdinand von Westphalen, se verra destitué de son poste de ministre de l'Intérieur.

<sup>5</sup> C5, p. 261. Il ajoute : « Il est possible que je mette au point dès maintenant une version anglaise des premiers fascicules. Il faut que Duncker mette sur la page de titre « L'auteur se réserve le droit de traduction ». Une précaution sur laquelle Engels ne manquera pas d'insister, le 14 février 59 : « Fais-toi réserver les droits de traduction pour ton livre. Ne serait-ce que pour empêcher le premier imbécile ou le premier filou venu de massacrer le truc. » (C5, p. 268).

Sur le fond, il déclare : « (...) je démolis (...) de fond en comble le socialisme de Proudhon, actuellement à la mode en France, qui veut laisser subsister la production privée, mais organiser l'échange des produits privés, qui veut bien *la marchandise*, mais pas *l'argent*. Le communisme doit se débarrasser avant tout de ce « faux frère ». Mais abstraction faite de toute intention polémique, tu sais que l'analyse des formes simples de l'argent est la partie la plus difficile, parce que la plus abstraite, de l'économie politique. ».

Il ajoute : « J'espère remporter une victoire scientifique pour notre parti. Mais il faut maintenant qu'il montre lui-même s'il est numériquement assez fort pour acheter assez d'exemplaires et apaiser ainsi les « scrupules de conscience » de l'éditeur. La poursuite de notre entreprise dépend de la vente des premiers fascicules. Et une fois que j'aurai le contrat définitif, tout ira bien<sup>1</sup>. ».

Dans la même lettre, Marx annonce qu'il a rompu avec Ernest Jones<sup>2</sup> et il donne des nouvelles du groupe des siens (du parti, en quelque sorte) : Engels, Lupus, Freiligrath, Dronke, Imandt et lui. Ils sont six...

- 04.02.59 Marx écrit à Ferdinand Lassalle. Il se trouve toujours sans nouvelles de son éditeur Dunccker. Le propos concerne surtout l'actualité politique d'une prochaine entrée en guerre de la France en Italie<sup>3</sup> : « Cette guerre, écrit Marx, aurait des conséquences graves et sûrement aussi, en fin de compte révolutionnaires. Mais dans un premier temps, en maintenant le bonapartisme en France, en faisant refluer le mouvement intérieur en Angleterre et en Russie, en ravivant les plus mesquines passions nationalistes en Allemagne, etc., elle aura partout, à mon sens, des effets contre-révolutionnaires<sup>4</sup>. ».
- 09.02.59 Marx est enfin rassuré. Il a reçu de Duncker l'avis de réception de son manuscrit.
- 10.02.59 Engels à Marx, à propos de la grave maladie de leur ami Eccarius, atteint de tuberculose : « Nous perdons nos meilleurs compagnons en cette lamentable période de paix, et la relève est très pauvre<sup>5</sup>. ».
- 15.02.59 Une anecdote, mais elle est significative : il se trouve que Marx s'apprête à recevoir la visite de son beau-frère Johan Carel Juta<sup>6</sup> de passage à Londres. Or il est sans le sou pour l'accueillir (« Samedi encore, écrit-il, j'ai mis en gage la dernière jupe « disponible » de ma femme pour procurer quelques fortifiants à Eccarius. ») et il se voit contraint de solliciter l'aide financière d'Engels pour l'accueillir<sup>7</sup>. Il ajoute : « Par chance, j'ai ce qu'on appelle les oreillons, ce qui fait que je peux me contenter de le recevoir chez moi et refuser de courir à droite et à gauche, puisque souffrant<sup>8</sup>. ».

---

<sup>1</sup> C5, pp. 255-260.

<sup>2</sup> « Malgré mes mises en garde répétées, et bien que je lui aie prédit ce qui est arrivé – sa déconfiture et la désorganisation du parti chartiste – il s'est engagé dans des tentatives de conciliation avec les *radicaux bourgeois*. C'est maintenant un homme ruiné mais il a causé un tort extraordinaire au prolétariat anglais. Certes on réussira bien à réparer les dégâts, mais on a gâché un moment très favorable à l'action. Imagine une armée dont le général passe à l'ennemi la veille de la bataille. » (C5, p. 256).

<sup>3</sup> Le 26 janvier 1859 a été signé à Turin entre la France et le royaume de Sardaigne l'accord militaire qui confirme les dispositions de l'entrevue secrète de Plombières en juillet 1858 entre Napoléon III et Cavour : la France assurait le royaume de Sardaigne de son engagement militaire en cas de conflit avec l'Autriche, en échange du duché Savoie et du comté de Nice. Cette actualité politique fournira la matière pour les articles de Marx à paraître dans le *New York Tribune* des 31 janvier (« The War Prospect in Europe ») et 18 février 59 (« Louis-Napoléon's Position ») et, de la plume d'Engels, publié comme éditorial non signé, l'article « The French Army », le 24.02.59. (MECW, vol. 16, respectivement pp. 154-157, 167-170 et 171-176).

<sup>4</sup> C5, p. 264.

<sup>5</sup> C5, p. 268.

<sup>6</sup> Il était l'époux de sa sœur Louise. Le couple avait émigré en juillet 1853 en Afrique du Sud.

<sup>7</sup> D'autant plus qu'il espère son appui dans ses transactions financières avec sa mère...

<sup>8</sup> C5, p. 269.

- 18.02.59 Parution dans le *New York Daily Tribune* de l'article « La position de Louis-Napoléon<sup>1</sup> ».
- 21.02.59 Une autre anecdote. Marx sollicite Engels pour qu'il lui adresse des articles pour le *New York Tribune*, d'autant plus, précise-t-il, « que je suis en train de mettre la dernière main au « Capital<sup>2</sup> ». ».
- 23.02.59 « Vous trouverez ci-joint la « préface » » : Marx adresse à l'éditeur berlinois Franz Duncker l'introduction de la *Contribution à la critique de l'économie politique*. Elle est datée de janvier 1859.
- 25.02.59 Marx presse Engels de rédiger son projet de brochure « **Le Pô et le Rhin** ». On est, en effet, à la veille de la déclaration de guerre de l'Autriche contre le royaume de Sardaigne et le propos d'Engels est de faire le point sur les aspects militaires et stratégiques du conflit qui s'annonce. « *Le Pô et le Rhin*, lui écrit-il, c'est une riche idée qu'il faut mettre à exécution sur-le-champ. Il faut que tu t'y mettes sans délai car là tout est une question de temps. ».
- Il ajoute : « J'ai écrit à Dana pour lui demander s'il pouvait me trouver un Yankee pour l'édition anglaise de l'*Economie politique*. Dans ce cas, si l'affaire est rentable, il faudrait que je passe quelques semaines à Manchester pour angliciser le truc avec toi. ».
- Il insiste le même jour auprès de Ferdinand Lassalle « pour qu'on m'envoie les honoraires aussitôt que le manuscrit aura été imprimé<sup>3</sup> ».
- Marx suggère que l'ouvrage paraisse d'abord anonymement pour que les lecteurs se figurent que l'auteur en est un grand général. Tu te feras connaître comme l'auteur dans la seconde édition, suggère-t-il, et « ce sera alors un triomphe pour notre parti. ».
- Il ajoute : « Dans ma « préface » je t'ai rendu quelques honneurs<sup>4</sup>; ce sera d'autant mieux si immédiatement après, tu entres toi-même en scène. Ces chiens de démocrates et ces canailles de libéraux vont voir que nous sommes les seuls à ne pas nous être abêtis pendant cette affreuse période de paix<sup>5</sup>. ».
- Marx négociera lui-même par l'intermédiaire de Lassalle une parution sans délai à Berlin.
- Engels rédigera le texte en moins de 10 jours.

Le même jour, Marx informe Ferdinand Lassalle du projet d'Engels de rédiger sa brochure intitulée *Le Pô et le Rhin* : « Depuis qu'il a participé à la campagne de Bade, Engels a fait des questions militaires sa spécialité. Tu sais par ailleurs combien il sait présenter les choses de manière extraordinairement éclairante ». Puis avec insistance : « Mais il faudrait que le libraire s'abstienne de dévoiler le nom de l'auteur jusqu'à ce que celui-ci jette lui-même le masque. Tu peux être sûr qu'en Prusse on soupçonnera les plus éminents écrivains militaires d'en être ses auteurs. (...) Il faudrait opérer très rapidement. (...) Si Duncker était d'accord, Engels te mandate pour conclure l'affaire en son nom, aux conditions que tu voudras. ».

Lassalle lui répondra dès la fin de février pour lui annoncer que « Pour Engels, c'est décidé. Les conditions sont à son choix<sup>4</sup>. ». Il parle de surcroît d'une possible traduction en français.

<sup>1</sup> « Louis-Napoleon's Position », MECW, vol. 16, pp. 167-170. Marx y commente notamment le contexte politique du récent mariage, en janvier 1859, entre le prince Jérôme Bonaparte (Plon-Plon) et la princesse Marie-Clotilde de Savoie, fille du roi de Piémont Sardaigne.

<sup>2</sup> Entendons : au « chapitre du capital » de la *Contribution*. Ces pages, on le sait, ne paraîtront pas, du moins comme telles. Elles font partie du manuscrit des *Grundrisse*. (C5, p. 271).

<sup>3</sup> C5, p. 272. Il poussera la sollicitude jusqu'à demander à Lassalle d'obtenir pour lui un prêt bancaire à Berlin : « Tu récupérerais l'argent plus tard sur les honoraires de Duncker. »... (Lettre du 16 mars 1859, C5, p. 287). Lassalle ne restera pas sourd à cette demande en se proposant de lui avancer lui-même l'argent, un chèque de 14 Livres qui parviendra à Marx dès le début du mois d'avril. (Lettres de fin mars et du 8 avril 59, *Correspondance Marx Lassalle*, pp. 200 et 209).

<sup>4</sup> Marx y souligne le rôle novateur qu'a joué pour lui l'étude d'Engels (« sa géniale esquisse d'une contribution à la critique des catégories économiques ») parue en 1844 dans le numéro des *Annales franco-allemandes* sous le titre de *Umriss zu einer Kritik der National-Ökonomie (Esquisse d'une critique de l'économie politique)*, un intitulé qui ne cessera, observons-le, d'être repris par Marx lui-même. Nous renvoyons sur ce point au chapitre 1.4 de notre fascicule 2.

<sup>5</sup> C5, p. 273.

Il termine en invoquant « l'intérêt général du parti<sup>1</sup> ».

Le même jour, encore, Marx adresse à Engels un long commentaire sur l'ouvrage de Lassalle *La philosophie d'Héraclite l'Obscur* dont il cite un large extrait sur la question de l'argent : « De mon exposé sur l'argent<sup>2</sup>, il doit à présent tirer la conclusion ou bien que je n'entends rien à cette question (...) ou bien qu'il est un âne qui, avec quelques phrases abstraites (...) a la prétention de porter des jugements sur des choses empiriques qu'il faut étudier et pendant longtemps par-dessus le marché pour en parler. C'est peut-être la raison qui fait que je ne le porte guère dans mon cœur pour le moment<sup>3</sup>. ».

Il termine en incitant derechef son ami à rédiger sans délai sa brochure *Le Pô et le Rhin* : « il ne reste plus qu'une chose essentielle, c'est que tu t'attelles à la tâche tout de suite (...). Il n'y pas de temps à perdre. ».

- 03.03.59 Nouvelle lettre de Marx à Engels pour le presser de rédiger sa brochure : « Il faut que tu suives maintenant mon conseil et que *tu délaisses complètement le comptoir<sup>4</sup> durant quelques jours*. J'ai présenté les choses, cela va de soi, en faisant croire que j'avais déjà lu ton manuscrit. Ce n'est pas à quelques jours près, mais si tu te contentes de travailler le soir, tu n'auras pas fini en temps voulu<sup>5</sup>. ». Avec en conclusion une citation de Virgile : « Courage, valeureux enfant ! ».
- 06.03.59 Lassalle adresse à Marx une longue, très longue lettre qui commente l'écriture de sa tragédie historique *Franz von Sickingen*. Le propos ne manque pas d'accents lyriques. L'envoi s'accompagne d'une manière de réflexion théorique, un essai sur la signification de l'œuvre : « Lis donc, s'il te plaît, cet essai, avant ou après ta lecture du drame (...) Comme il va de soi, je te prie de me faire connaître avec précision et franchise ton jugement sur la chose<sup>6</sup>. ».
- 10.03.59 Marx accuse réception de la brochure d'Engels : « L'ai lue en entier. Suprêmement habile; le côté politique traité lui aussi de main de maître, ce qui était bigrement difficile. La brochure rencontrera un grand succès<sup>8</sup>. ». Parallèlement, il se plaint du retard dans l'impression des épreuves de son manuscrit dont il vient de recevoir le premier placard. Il sollicite Engels pour qu'il intervienne auprès de Lassalle. Il craint, en effet, que la prochaine guerre en Italie ne fournisse à Duncker un prétexte pour suspendre l'édition<sup>9</sup>.
- 14.03.59 Engels remercie Lassalle pour son intervention auprès de l'éditeur Duncker. Il insiste pour que la brochure paraisse dans un premier temps de manière anonyme : « étant donné le caractère spécifique du sujet, *écrit-il*, le nom d'un civil ne pouvant que nuire au départ à un écrit militai-

<sup>1</sup> C5, p. 275.

<sup>2</sup> Marx parle ici de sa *Contribution à la critique de l'économie politique* dont Lassalle vient de découvrir le manuscrit.

<sup>3</sup> C5, p. 279.

<sup>4</sup> *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit., p. 183.

<sup>5</sup> Autrement dit, on l'a compris, ses fonctions professionnelles au sein de la firme *Ermen and Engels*. Marx termine par une formulation en latin/grec qui se traduit : « *J'aime Engels Père, j'aime Gottfried Ermen, mais ce que je préfère, c'est encore le Savoir. Hélas, hélas, la sagesse est terrible, qui ne rapporte rien au sage !* ».

<sup>6</sup> C5, p. 281.

<sup>7</sup> *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit., pp. 184-195.

<sup>8</sup> C5, p. 283.

<sup>9</sup> Non compté l'absence des droits d'auteur sur lesquels il comptait. C5, p. 284.

re<sup>1</sup>. ».

Sa générosité amicale le pousse aussitôt à interroger son interlocuteur sur ce que devient le manuscrit de Marx.

17.03.59 Le *New York Tribune* publie comme éditorial l'article d'Engels sur « L'issue probable de la prochaine guerre<sup>2</sup> ».

21.03.59 Lassalle à Engels. Il y a comme un côté provocateur lorsque, s'agissant de la publication en cours de l'ouvrage de Marx, il évoque ses propres projets en matière d'économie politique : « Depuis des années (...) je porte en gestation un ouvrage d'économie politique et j'en suis précisément venu à la conceptualisation. Mais je mettrai fin à cette grossesse si Marx comme je m'y attends presque, m'a pris les principales idées que je veux exposer. Aussi ai-je d'autant plus de hâte à lire son œuvre. (...) Si ce qu'il y a à dire est dit par un autre, je n'ai plus rien à faire. Et je ne connais personne de la part de qui j'accepterais plus volontiers de ressentir ma superfluité que Marx<sup>3</sup>. ».

Fin mars Lassalle répond longuement à Marx sur les divers sujets de leurs récents échanges, entre autres, la proposition de son cousin Max Friedländer, rédacteur au journal viennois *Die Presse* de rétribuer Marx pour l'envoi de dépêches télégraphiques de Londres, et pour une régulière correspondance à des conditions financières plutôt avantageuses, semble-t-il.

28.03.59 Marx à Lassalle à qui il se plaint de la lenteur mise par Duncker à imprimer les pages de la *Contribution* : « J'ai l'impression, je te le dis comme je le pense, que Duncker regrette d'avoir entrepris cette affaire. ». Il ajoute surtout : « Tu verras que la première section ne contient pas encore le chapitre principal, le 3<sup>e</sup>, celui sur le *capital*. J'ai considéré que c'était mieux ainsi pour des raisons *politiques*, car c'est avec ce chapitre III que commence la bataille proprement dite, et il m'a paru opportun de ne pas faire peur de prime abord<sup>5</sup>. ».

Outre ce qu'il nomme « ses commérages », Lassalle exprime surtout ses espoirs dans les conséquences de l'entrée en guerre de l'Autriche. Dans quelles perspectives ? La question ne tardera pas à faire polémique avec Marx<sup>4</sup>.

Il en profite au passage pour accepter l'offre de Max Friedländer de lui faire parvenir de Londres des dépêches télégraphiques<sup>6</sup> et surtout de collaborer au journal *Die Presse*, une offre qui lui avait déjà été faite en janvier 1858 mais qu'il avait alors déclinée en raison de la condition qui lui était imposée de ne pas attaquer la politique de Palmerston mais seulement celle de Bonaparte. Or la perspective d'une entrée en guerre de l'Autriche a manifestement changé la donne.

Il insiste non moins sur la dimension politique de cet engagement : « les temps ont changé, et je crois maintenant essentiel que notre parti prenne position chaque fois qu'il le peut, ne serait-ce, pour l'instant, que pour éviter que d'autres n'occupent le terrain. ».

Et d'inciter Lassalle à lui-même collaborer au journal *Die Presse* : « C'est le moment opportun pour inoculer notre venin partout où on le peut. ».

31.03.59 Le *New York Tribune* publie deux articles de Marx, « Les perspectives de guerre en France » et « Les perspectives de guerre en Prusse<sup>7</sup> ».

<sup>1</sup> C5, p. 285.

<sup>2</sup> « Chances of the Impending War », MECW, vol. 16, pp. 197-201.

<sup>3</sup> *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit., pp. 198-199.

<sup>4</sup> *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit., pp. 200-205.

<sup>5</sup> C5, p. 291.

<sup>6</sup> Il envisage même d'installer à cet effet un bureau à proximité de la Bourse de Londres. « Pour les nouvelles boursières, précise-t-il, j'aurais par Freiligrath une source d'informations exceptionnelles. » (C5, p. 292).

<sup>7</sup> *The War Prospect in France* et *The War Prospect in Prussia*, MECW, vol. 16, pp. 261-266 et pp. 267-269.

- 01.04.59 Carl Vogt adresse à Ferdinand Freiligrath une sorte de programme politique dans lequel il recommande la neutralité de la Confédération germanique dans le conflit qui s'annonce entre la France et l'Autriche. Ce document que Freiligrath communique à Marx constituera bientôt l'une des pièces de « l'affaire Vogt ».
- 08.04.59 Lassalle annonce à Marx que la brochure d'Engels *Le Pô et le Rhin* a paru : « La brochure en impose vraiment, par sa pénétration et par la solidité des connaissances stratégiques qu'elle renferme<sup>1</sup>. ».
- 19.04.59 Marx adresse à Lassalle ses commentaires de lecture à propos de *Franz von Sickingen*. Le propos est loin d'être un éloge de circonstance.
- 22.04.59 Marx commente longuement à l'adresse d'Engels l'actualité diplomatique sur la question italienne. Il fait ce pronostic : « Il n'y a que 2 cas possibles. Ou bien l'Autriche se laisse intimider par des télégrammes de menace venus de Londres et de Berlin et retire l'ultimatum de Giuly<sup>2</sup> au Piémont. Dans ce cas Bonaparte est fichu. Il sera obligé en fait de désarmer et l'armée le traitera comme un vulgaire Soulouque. (...) Ou bien l'Autriche, excédée par ces jeux diplomatiques, marche sur Turin. Dans ce cas, Monsieur Bonaparte l'a emporté diplomatiquement parce que l'Autriche a déclaré la guerre la première, mais il paie ce succès diplomatique par une honteuse défaite militaire. Dans ce cas je ne donne pas 4 mois de sursis à sa couronne et à sa dynastie<sup>3</sup>. ».
- Or les événements prendront une tout autre tournure.
- 26.04.59 **L'Autriche déclare la guerre au royaume de Sardaigne.** Engagée par son accord militaire du 26 janvier 59 à Turin<sup>4</sup>, la France entre en guerre.

- 06.05.59 Marx commente le début du conflit en Italie. A Engels : « Considéré de notre point de vue, je veux dire du point de vue révolutionnaire, il n'est pas du tout fâcheux que l'Autriche reçoive d'abord une pile ou bien, ce qui revient moralement au même, se replie en Lombardie. ». Une défaite immédiate de la France, explique-t-il, aurait provoqué un soulèvement révolutionnaire en France aussitôt réprimé par la Sainte Alliance, « ce qui n'est certainement pas notre calcul<sup>5</sup> ».
- 09.05.59 Marx participe à la tribune d'un meeting organisé par David Urquhart sur la question de la guerre d'Italie. C'est à cette occasion qu'il est approché par Karl Blind qui l'informe des menées bonapartistes de Carl Vogt<sup>6</sup> dont la récente rencontre avec le prince Napoléon (Plon-Plon) s'est conclue, affirme-t-il, par un accord de propagande largement stipendié. Blind

<sup>1</sup> *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit., p 209. Il lui adresse par la même occasion un chèque qui répond à la demande d'argent que Marx lui avait adressée dans sa dernière lettre du 4 avril. Une avance sur ses futurs droits d'auteur.

<sup>2</sup> Le général en chef des armées autrichiennes. Il avait sommé le Piémont Sardaigne de désarmer les volontaires italiens.

<sup>3</sup> C5, p. 312.

<sup>4</sup> Lequel enregistrerait officiellement les dispositions de l'entrevue de Plombière en juillet 1858.

<sup>5</sup> C5, p. 315.

<sup>6</sup> La scène est racontée par Marx dans le chapitre « La Campagne d'Augsbourg » de son *Herr Vogt* (pp. 173-176 de l'édition Alfred Costes, traduction par J. Molitor, Paris 1927, tome premier).

affirme détenir les preuves de cette transaction.

- 11.05.59 Marx est approché par Elard Biskamp<sup>1</sup> qui a pris l'initiative de lancer l'hebdomadaire *Das Volk*, le nouvel organe de langue allemande de l'Association londonienne pour la formation des travailleurs allemands que dirigeait alors Wilhelm Liebknecht. Le journal venait prendre la suite de la *Neue Zeit* en faillite<sup>2</sup>. Il paraîtra sur 16 numéros du 7 mai au 20 août 1859.
- Il répond avec prudence à l'invitation en promettant toutefois d'y collaborer.
- A vrai dire, il ne tardera pas à pleinement s'investir dans cette publication, espérant en faire l'organe du « parti » et à tout le moins, un concurrent au monopole du *Hermann* de Kinkel au sein de l'émigration allemande à Londres.
- Le journal publiera dès le 14 mai une notice sur la brochure d'Engels *Le Pô et le Rhin*, attribuée pour l'occasion à une notable personnalité du « parti prolétarien ».
- 14.05.59 Informé par Marx du témoignage de Karl Blind, mais sans le prévenir de son initiative, E. Biskamp publie dans l'édition du 14 mai de *Das Volk* un article anonyme intitulé « Le régent du Reich » par lequel il dénonce les manœuvres de Carl Vogt.
- Cet article va provoquer **le déclenchement de l'affaire Vogt**.
- 18.05.59 Engels répond à son tour longuement à Ferdinand Lassalle sur son *Franz von Sickingen*. Après quelques roseries (« Je dois l'avouer à ma confusion – même des œuvres médiocres ne manquent pas de faire quelque effet sur moi à la première lecture. ») viennent les critiques, *sur la forme d'abord* (« Vous avez, il est vrai, pris pas mal de libertés avec la versification : mais elles sont plus gênantes à la lecture qu'à la scène. (...) j'aurais aimé lire la version scénique du drame ; tel qu'il est, il ne peut certainement pas être porté à la scène (...) à cause des longues tirades qui n'occupent qu'un seul acteur, tandis que les autres ont le temps d'épuiser 2 ou 3 fois tous leurs jeux de physionomie, s'ils ne veulent pas faire office de figurants immobiles ».) puis *sur le fond*, l'essentiel de la critique portant sur l'appréciation de la contradiction entre les princes et les paysans : « contradiction tragique : tous deux se trouvaient écartelés entre la noblesse qui ne voulait résolument pas de cette émancipation et d'autre part les paysans. C'est là qu'à mon avis se situait le conflit tragique entre le postulat historiquement nécessaire et l'impossibilité de sa réalisation pratique. En ne retenant pas ce moment du drame, vous ramenez le conflit tragique à ses dimensions mineures (...) Vous le voyez, tant sur le plan esthétique que sur le plan historique, j'applique à votre œuvre des critères très élevés, les plus élevés qui soient, et la meilleure preuve que j'en mesure la valeur, c'est bien que je sois obligé d'en user ainsi, pour pouvoir par-ci par-là vous faire quelque objection. *Entre nous*, dans l'intérêt même du parti, depuis des années, la critique est aussi franche que possible et c'est nécessaire; par ailleurs, c'est un plaisir pour moi et pour nous d'avoir une nouvelle confirmation que notre parti, en quelque domaine qu'il se manifeste, établit la preuve de sa supériorité. C'est ce que vous venez de faire cette fois encore<sup>3</sup>. ».
- 18.05.59 Lassalle a publié au début de mai à Berlin une brochure anonyme sur la guerre d'Italie intitulée *La guerre d'Italie et la mission de la Prusse. Une voix venue de la démocratie*. Il y défend la thèse qu'une défaite de l'Autriche devrait ouvrir la voie d'une unification de l'Allemagne sous hégémonie prussienne.
- Marx informe Engels de sa collaboration à *Das Volk* et l'invite faire connaître le journal à Manchester : « Je considère *Das Volk*, comme une feuille de chou, comme notre journal « bruxellois<sup>3</sup> » et notre journal « parisien<sup>4</sup> ». Mais, grâce à lui, nous pouvons en catimini, sans intervenir directement, faire crever Gottfried<sup>5</sup> de rage, etc., etc.. Il peut aussi venir un moment, et ce très prochainement, où il sera d'une importance décisive que non seulement nos ennemis mais aussi nous-mêmes nous puissions faire publier notre point de vue dans un journal de Londres. ».
- Marx adresse à Engels son vif désaccord sur la manière et sur le fond : « Le pamphlet de Lassalle, lui écrit-il, est une énorme gaffe. ». Il ajoute : « Si Lassalle prend la liberté de parler au nom du parti, ou bien il doit s'attendre à l'avenir à être ouvertement désavoué par nous, dans la mesure où la situation est trop importante pour que nous prenions des gants, ou bien, au lieu de suivre ses inspirations (...), il devra commencer par se renseigner sur l'opinion que d'autres ont en dehors de lui. Nous
- Marx y fera notamment paraître, le 4 juin 59, la préface de sa *Contribution à la critique de l'économie politique*.
- Il en assurera pratiquement la rédaction à partir

<sup>1</sup> On lira le (sévère) portrait que trace de lui Marx dans sa lettre à Lassalle du 06.11.59. (C5, p. 411)

<sup>2</sup> Une faillite provoquée par le passage de son directeur, Edgar Bauer, dans le camp du *Hermann* de Kinkel. On est au cœur des litiges entre les organes de presse de la communauté allemande de Londres.

<sup>3</sup> C5, pp. 320-326. Lassalle adressera le 27 mai 1859 à Marx et à Engels une très longue lettre en réponse à leurs commentaires sur ses écrits. Le document occupe 28 pages grand format dans l'édition de la *Correspondance Marx Lassalle* aux éditions PUF, op.cit., pp. 222-249.

devons maintenant veiller à une discipline de parti, sinon tout va se casser la figure<sup>1</sup>. ».

La confusion règne partout, observe-t-il : « Au milieu de cet embrouillamini, et puisque, à mon avis, il y va du destin de l'Allemagne, je crois nécessaire que nous publiions tous deux un manifeste du parti<sup>2</sup>. ». Ce projet n'aboutira pas.

24.05.59 Marx s'énerve devant la lenteur que met Duncker à publier sa *Contribution*.

de juillet 59.

Un détail, qui est loin d'être anecdotique. Il se trouve que dans les réunions préparatoires à la publication du journal, Marx avait rencontré des responsables de l'*Association londonienne*<sup>6</sup> : « Je leur ai déclaré carrément, confie-t-il à Engels, que c'est de nous seuls que nous tenions notre désignation comme représentants du parti prolétarien, mais qu'elle était contresignée par la haine exclusive et générale que nous vouaient toutes les fractions du vieux monde et tous les partis. Tu peux t'imaginer l'ahurissement de ces abrutis<sup>7</sup>. ».

C'est Lassalle qui fait les frais de son humeur. A Engels : « Sais-tu qui me barre la route ? Personne d'autre que Lassalle. Une première fois, tout est suspendu pendant 4 semaines à cause de son *Sickingen*. Aujourd'hui alors que la chose approchait de son terme, voilà que ce pitre vient s'interposer avec son pamphlet « anonyme » qu'il n'a écrit que parce que ton pamphlet « anonyme » l'empêchait de dormir. Ce coquin ne devrait-il pas comprendre que la simple correction exigeait de me publier moi d'abord ? Je vais encore attendre quelques jours, mais ensuite j'enverrai une lettre d'insultes à Berlin<sup>8</sup>. ».

Marx écrira avec fermeté, mais courtoisement, à Duncker le 28 mai 59 : « Je vous signifie par la présente que je suis las de ces *atermolements systématiques et délibérés*, et je vous invite énergiquement à mettre un terme à ces manœuvres qui semblent procéder d'une intention hautement suspecte. Tous mes amis en Angleterre partagent ce point de vue et ce sont eux-mêmes qui m'ont pressé de faire cette ultime démarche<sup>9</sup>. ».

On ignore la réponse de Franz Duncker, mais il se trouve que Marx ne tardera pas à solliciter les excuses de son interlocuteur. Le 2 juin, il lui écrit : « Je regrette sincèrement de vous avoir envoyé une lettre blessante. Vous me permettez donc de vous exposer en quelques mots les excuses que j'ai d'avoir agi ainsi. D'une part, il y a vraiment trop longtemps que je vis loin de l'Allemagne et je m'étais trop accoutumé aux

<sup>1</sup> C5, pp. 328-329. Des récriminations qu'il répètera dans sa lettre du lendemain 25 mai, avec cette circonstance qu'il a dû payer 2 shillings pour réceptionner la brochure de Lassalle : « Je reçois aujourd'hui, devine quoi !, la brochure de Lassalle. Et comme nous n'avions pas d'argent à la maison et avons mis en gage à peu près tout ce qui peut l'être, j'ai encore dû mettre au clou ma dernière redingote mettable parce qu'il fallait payer 2 sh pour cette merde qui coûte peut-être 8 pence à Berlin. » (C5, p. 340).

<sup>2</sup> La référence « au parti » est de plus en plus fréquente dans la correspondance de Marx de cette époque. Engels ne tardera pas à répondre à cette proposition de rédiger un nouveau manifeste. Le projet n'aboutira pas.

<sup>3</sup> A savoir la *Deutsche-Brüsseler-Zeitung*.

<sup>4</sup> A savoir le *Vorwärts*.

<sup>5</sup> A savoir Gottfried Kinkel. Le *Das Volk* était clairement dirigé contre le *Hermann*, la publication de Kinkel, qui ne résistera pas à la concurrence. Kinkel quittera officiellement le journal le 2 juillet 59.

<sup>6</sup> Une association qu'il avait quittée avec éclat en 1851 dans le cadre du conflit avec la dissidence Willich/Schapper.

<sup>7</sup> C5, p. 336. Marx fera bientôt pression sur Karl Schapper pour qu'il réinvestisse au nom « du parti » l'*Association londonienne pour la formation des travailleurs allemands*. A Engels : « J'ai fait savoir de manière catégorique à ce gros mollusque de Schapper (...) que, s'il ne rentrait pas immédiatement à l'Association des travailleurs (dite communiste) et n'en prenait pas la direction, tout rapport avec lui cesserait. Le seul domaine où nous puissions utiliser l'hippopotame, ce crétin le considère comme indigne de lui. » (C5, p. 341). Pour rappel, K. Schapper était d'une forte corpulence qui lui avait valu ce surnom d'hippopotame.

<sup>8</sup> C5, p. 339.

<sup>9</sup> C5, p. 344.

conditions londoniennes pour juger correctement de la manière de mener les affaires en Allemagne. Et puis (...) je suis en pourparlers avec un libraire londonien pour une édition en langue anglaise du 1er fascicule. (...) L'insistance avec laquelle mes amis ne cessaient de me questionner et enfin le bruit soigneusement répandu, Dieu sait pour quel motif, par une clique berlinoise d'ici, affirmant que jamais l'ouvrage ne sortirait, ont donné le coup de grâce à ma patience. J'espère finalement que, vu ces raisons, vous voudrez bien ne voir dans ma lettre que la manifestation hâtive d'une irritation due à de multiples raisons et à ne pas me suspecter d'avoir nourri quelque intention blessante à votre égard<sup>1</sup>. ».

- 01.06.59 Marx à Engels : il accuse Lassalle d'avoir manigancé auprès de son cousin Friedländer et de l'avoir ainsi privé des revenus pour sa collaboration à *Die Presse*.
- 02.06.59 Carl Vogt réagit à l'article paru dans *Das Volk*. Il fait paraître dans un quotidien suisse de Bienne, le *Schweizer Handels-Courier* (*Le courrier commercial suisse*), de tendance bonapartiste, un article intitulé « Mise en garde » (« Zur Warnung ») et daté du 23.05.59 dans lequel il se livre à de grossières calomnies à l'égard de Marx.
- L'article sera reproduit à la demande de Marx dans l'édition du 11.06.59 de *Das Volk*, avec bien sûr un commentaire.
- 10.06.59 Marx à Lassalle à propos de son pamphlet sur la question italienne : « *Ad vocem* le pamphlet : pas du tout mon point de vue, ni celui de mes amis de parti en Angleterre. Du reste, nous ferons vraisemblablement connaître notre opinion par un texte imprimé<sup>2</sup>. ».
- Au même, à propos de Vogt : « Nous avons *les preuves en main* non seulement que notre homme a touché de l'argent de Bonaparte pour lui-même, mais aussi pour acheter des Allemands en vue de faire la propagande franco-russe. ».
- Une rumeur, extravagante, à propos de Proudhon : « On dit qu'il est devenu fou et a été fourré dans un asile d'aliénés à Bruxelles. ».
- 11.06.59 **Parution à Berlin de la *Contribution à la critique de l'économie politique***. L'ouvrage a été tiré à 1.000 exemplaires.
- Du 12 juin au 02 juillet, Marx séjourne à Manchester. Puis à Dundee, en Ecosse.
- Entre autres activités, les deux amis entreprennent de réunir des fonds de soutien en faveur de *Das Volk*.
- mi-juin Vers la mi-juin « apparaît » une brochure anonyme intitulée « Avertissement » (« Warnung zur gefälligen Verbreitung »<sup>3</sup>) qui dénonce Vogt comme agent bonapartiste. Le texte est découvert par Liebknecht dans les locaux de l'imprimeur Hollinger qui éditait *Das Volk*. Il s'avèrera que ces pages sont en vérité de la
- On notera que Marx se trouve en cette période à Manchester, dans l'ignorance de ces publications.

<sup>1</sup> C5, p. 345.

<sup>2</sup> C5, p. 350. La réponse de Lassalle lui parviendra longuement dès la mi-juin. « Il ne m'est naturellement pas agréable de me trouver en désaccord avec vous », déclare-t-il. « Cependant j'ai pesé la chose à fond sous tous ses aspects, je maintiens mon point de vue *inébranlablement* et le soutiendrai *contre qui que ce soit* ». *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit., p. 251.

<sup>3</sup> Un intitulé très proche de celui de l'article publié le 02.06.59 par Carl Vogt.

plume de Karl Blind<sup>1</sup>. Le document sera publié par Biskamp dans le *Das Volk* du 18 juin puis envoyé par Liebknecht au journal *Die Allgemeine Zeitung* de Augsbourg qui le publiera le 22 juin sous le titre « Vogt et l'émigration allemande à Londres ».

C'est à partir de cette publication que Carl Vogt portera plainte dès juillet contre *l'Allgemeine Zeitung*<sup>2</sup>.

- |          |  |
|----------|--|
| Juillet  | Marx a été conduit à prendre la direction effective de <i>Das Volk</i> . Sa correspondance avec Engels témoigne de l'intensité de son engagement <sup>3</sup> , notamment dans la collecte des fonds, avec, en contrepartie, la volonté d'écartier Elard Biskamp des responsabilités. Malgré ses efforts, et ceux d'Engels, le journal cessera toutefois de paraître dès le mois prochain, faute de moyens.  |
| 11.07.59 | Signature à Villafranca d'une paix séparée entre la France et l'Autriche. D'une part, l'incertitude de la situation militaire en cas de prolongement du conflit et, d'autre part, la crainte que les mouvements de libération nationale italiens ne déstabilisent le pays, et tout particulièrement les Etats pontificaux, ont conduit Napoléon III à signer avec les Autrichiens, à l'insu du roi de Sardaigne, un cessez le feu qui sera sanctionné, le 10 novembre 1859, par le traité de Zurich <sup>4</sup> .   |
| 22.07.59 | Marx qui est toujours mobilisé pour assurer la survie du <i>Das Volk</i> demande à Engels de rédiger un article sur la <i>Contribution</i> <sup>5</sup> : « Au cas où tu écrirais quelque chose, il ne faudrait pas oublier : 1. que le proudhonisme est anéanti à la racine; 2. que le caractère <i>spécifiquement</i> social, nullement absolu de la production bourgeoise y est analysé dès sa forme la plus simple : celle de la marchandise <sup>6</sup> . ».   |
| 25.07.59 | Un échange anecdotique, mais significatif. Dans sa lettre du 22 juillet à Engels, Marx lui signalait que Wilhelm Liebknecht avait déclaré à propos de la <i>Contribution</i> que « jamais un livre ne l'avait autant déçu <sup>7</sup> ». Engels commente ce propos en ces termes : « Il est plaisant de voir que tu provoques chez Monsieur Liebknecht (...) un si joli jugement. C'est bien comme ça que sont les gens. Ces messieurs ont tellement pris l'habitude de nous voir penser à leur place qu'ils veulent que, toujours et partout, on leur présente les choses non seulement sur un plat mais encore toutes mâchées et qu'on leur donne, dans le plus petit volume possible, non seulement la quintessence mais aussi les détails tout cuisinés et fin prêts. |

---

<sup>1</sup> Lequel niera avec obstination en être l'auteur. Marx évoque ce déni dans les pages de son *Herr Vogt*; « Dans les premiers jours de juillet, peu de temps après mon retour de Manchester, Blind vint me voir à propos d'un incident qui n'a pas d'importance ici. Il était accompagné de Fidelio Hollinger et de Liebknecht. Dans cette entrevue je lui déclarai catégoriquement que je le tenais pour l'auteur du pamphlet *Avertissement*. Il jura ses grands yeux que ce n'était pas vrai. Je répétai point par point ses communications du 9 mai qui constituaient en fait le fond du pamphlet. Il admit tout cela, mais soutint quand même qu'il n'était pas l'auteur du pamphlet ». (*Herr Vogt*, Edition Alfred Costes, Paris 1927, tome premier, p. 184).

<sup>2</sup> En accusant Marx d'être l'auteur du pamphlet.

<sup>3</sup> Avec une insistante référence « au parti ». Comme Engels, du reste : à Marx, le 20 juillet 59 : « Le père Freiligrath devait se fendre lui aussi d'un billet de 5 £. Si les andouilles peuvent payer, il peut le faire aussi, et si en attendant notre parti doit faire marcher le journal avec ses propres fonds, le gros philistin ne doit pas y couper non plus. » (C5, p. 362). Les ressources du parti ? Elles proviendront le plus souvent de sa propre générosité militante.

<sup>4</sup> Dans ses contributions au *New York Tribune*, Marx interprètera cet accord comme une reculade de Napoléon III devant la menace des mouvements révolutionnaires italiens. Pour sa part, Engels fournira à la demande de Marx à *Das Volk* une série d'articles intitulée *La guerre d'Italie – Rétrospective*.

<sup>5</sup> Une demande qu'il lui avait déjà adressée le 19 juillet dernier : « Quelque chose de court sur la méthode et sur ce qu'il y a de nouveau dans le contenu. Ce serait une occasion de donner le ton pour les correspondants d'ici. Et de contrecarrer le plan de Lassalle de me tuer. » (C5, pp. 361-632).

<sup>6</sup> C5, p. 364.

<sup>7</sup> C5, p. 364.

Il faudrait faire des miracles, *ni plus ni moins*. Que demande, au fond, cet âne ? Comme s'il ne pouvait pas déjà déduire des 3 premières lignes de la préface que ce premier fascicule doit être suivi d'au moins 15 autres, avant qu'il n'en arrive aux conclusions finales. Naturellement, la solution des délicats problèmes que pose l'argent, etc., c'est pour Liebknecht de la merde, ces questions n'ayant pas pour lui d'existence réelle. Mais on devrait au moins pouvoir exiger qu'un animal comme lui remarque au moins les astuces qui sont au niveau de sa petite cervelle<sup>1</sup>. ».

Si l'on écarte du propos ce qui relève des mauvais rapports entre Wilhelm Liebknecht et Marx, le commentaire d'Engels ne relève pas moins l'extrême difficulté théorique des problèmes abordés par la *Contribution* et la modeste part qu'apporte le fascicule de Marx à leur résolution (au regard des...15 autres qui doivent suivre).

- |          |   |   |
|----------|---|---|
| 03.08.59 | Engels adresse à Marx la première partie de son article sur la <i>Contribution à la critique de l'économie politique</i> : « Revois-le soigneusement et s'il ne te plait pas dans son ensemble, déchire-le et dis-moi ton opinion. Faute d'exercice, j'ai tellement perdu l'habitude de ce genre de papiers que ta femme va beaucoup rire de ma maladresse. Si tu peux le retoucher fais-le <sup>2</sup> . ». | L'article d'Engels sur l'ouvrage de Marx paraîtra en deux parties dans les numéros 14 et 16 des 6 et 20 août 1859 de <i>Das Volk</i> <sup>3</sup> . Cette recension est toutefois inachevée : la troisième partie pourtant annoncée (« Dans un troisième article, nous aborderons le contenu économique du livre lui-même », écrit Engels) ne paraîtra pas <sup>4</sup> . |
| 13.08.59 | Marx s'attache à la survie de <i>Das Volk</i> . « Nous devons avoir notre journal », écrit-il à Engels : « Je trouverai de l'argent à Berlin et à New York, c'est sûr et certain. Mais il faut couvrir les frais pendant les 6-8 semaines à venir <sup>5</sup> ». Et il presse son ami de lui adresser ses articles <sup>6</sup> .  | Jenny à Engels, le même jour, le remerciant pour l'envoi de cinq Livres : « Vous ne sauriez croire, cher Monsieur Engels <sup>7</sup> , comme il nous est pénible, à Karl et à moi, de vous importuner constamment et de faire appel à votre amitié et à votre bonté dans chaque S.O.S. que nous vous envoyons <sup>8</sup> . ».  |
| 20.08.59 | Parution du dernier numéro, le numéro 16, de <i>Das Volk</i> .  |   |
| 26.08.59 | Marx à Engels : « C'en est fait de <i>Das Volk</i> ».   | Les dernières dettes ont eu raison du journal <sup>9</sup> .  |

01.09.59 Marx a reçu la visite de Bertalan Szemere l'ancien premier ministre du gouvernement révolutionnaire hongrois qui le met au courant

<sup>1</sup> C5, p. 366.

<sup>2</sup> C5, p. 369. On ne connaît pas la réponse de Marx à cette sollicitation. La correspondance entre les deux amis n'en fait pas mention.

<sup>3</sup> Le texte (anglais) se trouve aux pages 465-477 du vol. 16 des MECW. La traduction française par Guillaume Fondu et Jean Quéfier se trouve aux pages 221-229 de l'édition de la *Contribution à la critique de l'économie politique* par la GEME, Éditions sociales, Paris 2014. La version bilingue de la seconde contribution d'Engels se trouve aux pages 189-203 de l'édition des « Textes sur la méthode scientifique » aux Éditions sociales, Paris 1974.

<sup>4</sup> En raison très vraisemblablement de la très prochaine disparition de *Das Volk*.

<sup>5</sup> C5, p. 373.

<sup>6</sup> Avec cette note amusante s'agissant de la collaboration de Freiligrath : « Pour faire bisquer Freiligrath, il faut absolument que nous dégoutions un quelconque poète, dussions-nous nous-mêmes lui faire ses vers. » (C5, p. 374)

<sup>7</sup> On observera la remarquable distance de l'appellation.

<sup>8</sup> C5, p. 374.

<sup>9</sup> Non comptés les abonnements qui ont été souscrits et qu'il faudra rembourser. Cf. les échanges sur ce sujet entre Marx et Engels des 23 et 28.09.59. (C5, pp. 383 et 387)

des relations entre Kossuth et Napoléon III<sup>1</sup>.

- 17.09.59 Le 8 septembre dernier, Karl Blind a adressé à Wilhelm Liebknecht une lettre par laquelle il nie très officiellement les propos qu'il aurait tenus à Marx, le 9 mai, au cours du meeting d'Urquhart, sur le rôle de Vogt. Marx commente longuement ce déni à l'adresse de Liebknecht. On se trouve dans le contexte du procès intenté depuis juillet par Carl Vogt contre l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg. Le procès sera plaidé publiquement le 24 octobre 59.
- 21.09.59 Nouvel appel à l'aide à Engels : « Les affaires domestiques en sont de nouveau au stade critique, et cette fois-ci pis que jamais, car je ne vois pas d'issue (...) Je me trouve complètement dans le pétrin. Sans même parler des petits risques (on me menace cette semaine, par ex., de me couper le gaz et l'eau) toutes les grosses créances se sont accumulées, dont la plupart ne peuvent attendre. Ainsi le loyer, l'école, etc. (...) Tu m'excuseras de te mettre au courant de toute cette salade. Mais je n'ai absolument personne ici à qui m'en ouvrir franchement<sup>2</sup>. ».
- 26.09.59 Marx reprend contact avec Bertalan Szemere. L'objet de son propos est une vive critique à l'égard de Lajos Kossuth (« ce charlatan qui fait le bravache ») à qui il reproche son alliance avec Napoléon III<sup>5</sup>.
- 02.10.59 A Lassalle, à propos de la suite de l'édition de la *Contribution*. Marx semble vouloir laisser tomber Duncker : « A présent, *écrit-il*, il faut que je remanie l'ensemble car le manuscrit de ce deuxième cahier date déjà d'un an; et comme, en ce moment, ma situation ne me permet pas d'y consacrer beaucoup de temps, j'ai du mal à croire que je serai prêt avant la fin décembre. Mais c'est là le *tout dernier délai*. ». Il n'envisage pas moins une traduction en anglais du premier fascicule : « je suis assuré de recevoir meilleur accueil en Angleterre qu'en Allemagne où, autant que je sache, personne n'a bronché jusqu'à présent. ». A propos de Duncker : « S'il devait continuer à faire la sourde oreille à ce travail, j'ai l'intention d'écrire les autres parties d'emblée en anglais et de ne plus m'occuper des bourgeois pantouflards allemands<sup>6</sup>. ».
- 05.10.59 À Engels : « Si je ne réussis pas un *coup* quelconque – et je ne vois absolument pas comment faire – ma situation ici devient *totale-ment* intenable. ». L'essentiel du propos concerne les péripéties de l'affaire Vogt à Londres, et longuement, en particulier, les palinodies de Karl Blind.

<sup>1</sup> L'entrevue donnera lieu à l'article de Marx « Kossuth and Louis Napoleon » paru dans le *New York Tribune* du 24.09.59 (MECW, vol. 16, pp. 497-503).

<sup>2</sup> C5, p. 380.

<sup>3</sup> Qui a reçu la visite de ses parents : « Je ne suis rentré qu'avant-hier soir d'une virée en Ecosse et je les ai renvoyés chez eux. » (C5, p. 381). Ce sera pour Engels la dernière occasion de rencontrer son père qui mourra le 20 mars 1860, emporté par le typhus.

<sup>4</sup> Engels sera en fin de compte condamné à payer 55 Livres de dommages-intérêts. (Cf. sa lettre à Marx du 17.11.59. C5, p. 423)

<sup>5</sup> Référence à l'article de Marx paru le 24.09.59 dans le *New York Tribune* sous le titre « Kossuth and Louis-Napoleon » (MECW, vol. 16, pp. 497-503).

<sup>6</sup> C5, p. 390.

Ses travaux pour le deuxième fascicule de la *Contribution* sont à l'arrêt<sup>1</sup> : « Je suis incapable de continuer la rédaction jusqu'à ce que, d'une manière ou d'une autre, j'aie liquidé les pires emmerdements domestiques ».

Une bonne nouvelle toutefois : « A propos, je fais des conférences sur le fascicule devant un cercle choisi de manants. Cela semble beaucoup les intéresser<sup>2</sup>. ».

10.10.59 A Engels : « L'argent est arrivé samedi en véritable « sauveur », car une partie de cette bande de fripouilles de créanciers a fait, ce jour-là, une attaque générale. Grand merci. ».

19.10.59 Marx adresse à la rédaction de l'*Allgemeine Zeitung* la déclaration écrite du typographe A. Vögele qui authentifie le fameux tract « Avertissement » comme issu d'un manuscrit de la main de Karl Blind : « Je me suis procuré ledit document parce que Blind refusait de confirmer les déclarations qu'il avait faites devant moi et d'autres personnes, déclarations que j'avais rapportées à Liebknecht et qui ne laissaient aucun doute quant à la dénonciation contenue dans le pamphlet anonyme<sup>3</sup>. ».

03.11.59 A Engels : « Mon travail avance mal. J'ai trop de tracas domestiques et trop de trucs et de machins sur le dos<sup>4</sup>. » .

Parmi ces « trucs et machins » se trouvent les relations « coupables » de Freiligrath avec Kinkel, dans le cadre notamment d'un festival commémoratif en l'honneur de Schiller. Marx est intarissable sur les anecdotes en la matière : « Depuis son poème à la mémoire de la Mockel<sup>5</sup>, Freiligrath, « tout à fait en catimini », nous traite en amis, tout en marchant publiquement, bras dessus, bras dessous, avec nos ennemis. *Qui vivra verra*. ».

Engels sur le sujet : « Freiligrath mérite vraiment une sérieuse semonce et l'occasion s'en présentera. (...) Sa cuistrerie de poète, son snobisme de plumitif, qui vont de pair avec une platitude de punaise, cela dépasse vraiment les bornes<sup>6</sup>. ».

04.11.59 Engels étudie le vieux gothique avant de se mettre au vieux norrois. A Marx : « il fallait bien que j'en finisse avec ce satané gothique que je n'ai jamais étudié que de manière assez désinvolte. A ma grande surprise, je m'aperçois que j'en sais beaucoup plus que je ne le pensais (...) je pense avoir complètement fini dans 15 jours. Ensuite je me mettrai au vieux norrois et à l'anglo-saxon avec lesquels j'ai aussi eu un commerce assez épisodique<sup>7</sup>. ».

06.11.59 Marx adresse à Ferdinand Lassalle une longue lettre<sup>8</sup> où il fait le point sur l'historique de l'affaire Vogt<sup>9</sup>. Il note au passage : « Je dois

A propos du silence qui entoure en Allemagne la parution du premier fascicule de la *Contribution* : « J'attendais des attaques, des critiques,

<sup>1</sup> La matière de ce second fascicule portait sur le « chapitre du Capital », autrement dit sur le principal du manuscrit de 57-58.

<sup>2</sup> C5, p. 392.

<sup>3</sup> C5, p. 399.

<sup>4</sup> C5, p. 402.

<sup>5</sup> L'épouse défunte de Kinkel.

<sup>6</sup> C5, p. 405.

<sup>7</sup> C5, pp. 406-407.

<sup>8</sup> C5, pp. 409-414.

<sup>9</sup> Il y reviendra dans sa lettre du 14 novembre, avec maints détails concernant Vogt.

- encore faire remarquer au préalable que je n'ai depuis 1851 aucun rapport, d'aucune sorte, avec la moindre des associations ouvrières publiques (y compris celle qu'on appelle communiste<sup>1</sup>). Les seuls ouvriers avec qui je sois en rapport, ce sont 20 ou 30 personnes triées sur le volet, auxquelles je donne *en privé* des cours d'économie politique. ».
- 07.11.59 À Engels : « Ma situation ne me permet pas de travailler suffisamment au 2<sup>e</sup> fascicule que je considère d'une importance capitale. C'est, en fait, le cœur de tout le merdier bourgeois<sup>3</sup>. ».
- 19.11.59 Marx entretient Engels de ses rapports difficiles avec Ferdinand Freiligrath qu'il accuse notamment de ne pas l'avoir soutenu sans réserve dans l'affaire Vogt<sup>4</sup>. Avec cette remarque significative : « Je ne peux ni ne dois me permettre de faire un éclat. C'est lui qui endosse les traites sur le *Tribune* et je dois continuer à considérer cela comme un service (...) Sinon toucher l'argent du *Tribune* redeviendrait pour moi un problème insoluble<sup>5</sup>. ».
- 21.11.59 Affaire Vogt : *l'Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg publie la réfutation par Marx des propos de Karl Blind sur sa responsabilité dans l'affaire du tract (*Zur Warnung*) anti-Vogt.
- 22.11.59 A Lassalle. Marx tire le bilan de la guerre d'Italie : « A ce que je vois, la guerre d'Italie a renforcé pour un temps la position de Bonaparte en France; elle a trahi la révolution italienne en la livrant aux mains des doctrinaires piémontais et de leurs séides, rendu la Prusse (...) extrêmement populaire auprès du *vulgus*<sup>7</sup>, accru l'influence de la Russie en Allemagne, enfin fait une propagande incroyablement démoralisante pour la combinaison la plus infâme qui soit de bonapartisme et de phrases sur les nationalités<sup>8</sup>. ».
- 26.11.59 Marx exprime à Engels sa lassitude devant le cours que prend l'affaire Vogt et la déception que lui cause l'attitude de Ferdinand Freiligrath : « Depuis j'attendais chaque jour une lettre de toi car seules *tes lettres* peuvent encore dans de telles affaires relever le moral abattu de ma femme. De telles bagatelles sont tout simplement comiques quand on a par ailleurs une vie supportable. Mais dans ma situation, elles pèsent lourdement sur ma
- tout, sauf qu'on le passe complètement sous silence, ce qui va sans doute sérieusement nuire à sa diffusion. Ces gens-là n'avaient-ils pas pourtant à diverses occasions déversé des tombereaux d'injures sur mon communisme: on pouvait donc s'attendre à ce qu'ils s'expriment avec toute science sur son fondement théorique<sup>2</sup>. ».
- Il note au passage : « J'envie presque de ne pouvoir vivre comme toi à Manchester, complètement à l'écart de cette batrachomyomachie<sup>6</sup>. Je suis obligé de patauger dans ce merdier et ce, dans des circonstances qui me privent déjà bien assez du temps que je voudrais consacrer à mes études théoriques. D'un autre côté, je me réjouis aussi que tu n'aies à remuer cette fange que par personne interposée. ».
- Il ajoute à l'intention (très critique) de son interlocuteur : « Pour ma part, je ne vois pas en quoi des membres de notre parti avaient à encourager dialectiquement ces illusions répugnantes et contre-révolutionnaires des libéraux petits-bourgeois. ».
- « Un parti si peu nombreux », convient-il, « mais qui, il faut l'espérer, compense par son énergie sa faiblesse numérique ». Et d'ajouter, parlant de ses vieux camarades disséminés qu'il a récemment rencontrés en Ecosse<sup>9</sup> : « je n'en ai pas rencontré un seul qui n'ait souhaité te voir modifier ta brochure<sup>10</sup> sur de nombreux points. ».
- Rien à attendre de Lassalle, d'autant plus qu'il a lui-même entrepris de rédiger un ouvrage d'économie politique<sup>2</sup>: « mais astucieusement, écrit Marx, il attend encore 3 mois afin d'avoir en main mon second fascicule. Les motifs pour lesquels, même du côté de cette branche « amie » on fait tout pour ne pas rompre la conspiration du silence sont maintenant clairs<sup>3</sup>. ».

<sup>1</sup> Marx fait ici allusion à *l'Association londonienne pour la formation des travailleurs allemands* que présidait alors Karl Liebknecht.

<sup>2</sup> C5, p. 410.

<sup>3</sup> C5, p. 415.

<sup>4</sup> Dans sa déclaration du 15 novembre 59 publiée par *l'Allgemeine Zeitung*, Freiligrath se refusait à apporter son soutien à Marx dans son litige avec Blind. La correspondance de cette période de Marx avec Freiligrath témoigne de l'intensité qu'a prise l'affaire Vogt dans ses préoccupations et ses relations sociales. Cf. Sa lettre du 23 novembre 59. C5, pp. 433-435.

<sup>5</sup> C5, p. 429. Pour rappel, Freiligrath était en fonction comme représentant d'une banque Suisse à Londres, la Schweizer Generalbank.

<sup>6</sup> Autrement dit une épopée parodique de l'Iliade.

<sup>7</sup> Du peuple.

<sup>8</sup> C5, p. 431.

<sup>9</sup> Marx fait ici référence à son voyage en Ecosse lors de son séjour à Manchester chez Engels en juin 59.

<sup>10</sup> La brochure publiée par Lassalle sous le titre *La guerre d'Italie et la mission de la Prusse. Une voix venue de la démocratie*.

famille<sup>1</sup>. ».

Par ailleurs, l'absence de soutien de la part de Freiligrath dans l'affaire Vogt va précipiter la rupture de Marx avec le « poète-banquier ».

Le 28.11.59, Engels écrira avec sa rudesse habituelle : « Les choses étant ce qu'elles sont, on peut se demander si l'on pourra éviter encore longtemps de rompre ouvertement avec Freiligrath; l'écrivain en lui est d'une susceptibilité de plus en plus chatouilleuse<sup>4</sup>. ».

28.11.59 Marx à Freiligrath, cette confiance, toujours à propos de l'affaire Vogt : « En ce qui concerne enfin les considérations de parti, je suis habitué à voir la presse me couvrir de toute la boue destinée au parti et mes intérêts privés constamment lésés par des considérations de parti, et tout aussi habitué, par ailleurs, à ne compter sur aucune marque de considération personnelle à mon égard<sup>5</sup>. ».

12.12.59 Engels commente l'ouvrage de Darwin *De l'origine des espèces* qui vient de paraître à Londres : « Au demeurant, ce Darwin, que je suis en train de lire, est tout à fait sensationnel. Il y avait encore un côté par lequel la téléologie n'avait pas été démolie : c'est maintenant chose faite. En outre, on n'avait jamais fait une tentative d'une telle envergure pour démontrer qu'il y a un développement historique dans la nature, du moins jamais avec un pareil bonheur. Bien sûr, il faut prendre son parti d'une certaine lourdeur anglaise dans la méthode<sup>6</sup>. ».

22.12.59 Engels à Jenny. Il fait cadeau à la famille d'une douzaine de bouteilles de vin, de champagne et de porto « espérant que vous les trouverez bonnes et qu'elles contribueront à créer la gaieté dans votre famille. ».

Il accompagne son envoi d'un commentaire railleur et désabusé sur l'attitude de Freiligrath, lequel a fait paraître dans *Allgemeine Zeitung* du 11 décembre dernier une déclaration affirmant qu'il est tout à fait étranger à l'affaire Vogt : « C'est bien toujours le même refrain avec cette bande de gens de lettres : toujours ils veulent se voir encensés dans les journaux, toujours voir leur nom brandi aux yeux du public et le moindre bout rimé de leur fabrication est pour eux plus important que le plus gigantesque événement historique. Comme tout ceci n'est pas réalisable sans coterie constituée, on conçoit que celle-ci devienne l'urgence première. Or malheureusement, nous autres pauvres communistes, sommes tout à fait inaptes à ce genre de choses, pire même, nous connaissons par cœur tout ce bluff, nous brocardons cette *Organisation du succès*, et nous avons même une répugnance presque sacrilège à devenir des personnages populaires. (...) *Mais que voulez-vous ?* Le poète a besoin d'encens pour vivre, de beaucoup d'encens (...). A cela s'ajoute le fait que ce noble Ferdinand est depuis des années plutôt à sec en matière de poésie et que le

<sup>1</sup> C5, p. 436.

<sup>2</sup> Il s'agit de l'ouvrage intitulé *M. Bastiat-Schulze von Delitzsch, M. Ökonomische Julian, oder Kapital und Arbeit* qui paraîtra à Berlin en 1864.

<sup>3</sup> Une suspicion qu'il redira à Engels dans sa lettre du 10.12.59 : « Que dis-tu de Monsieur Lassalle qui subitement m'a annoncé son *Économie politique* ? Ne comprend-on pas mieux maintenant pourquoi mon ouvrage a été d'abord publié si tard et ensuite si mal annoncé. ». (C5, p. 441).

<sup>4</sup> C5, p. 439.

<sup>5</sup> C5, p. 441.

<sup>6</sup> C5, p. 445.

peu qu'il arrive encore à extraire de son crâne est affreusement mauvais. ». Il termine sur le sujet : « Mais ne prenez pas toutes ces cha-mailleries trop à cœur. Freiligrath, cet « homme de caractère », donnera suffisamment de prises sur lui pour qu'au moment voulu on le tienne. Pour l'instant, si possible, pas de rupture<sup>1</sup>. ».

23.12.59 Jenny à Engels : « On perd le sens de l'humour lorsque l'on débat constamment dans la misère la plus sordide, dont je n'ai jamais ressenti autant le poids que depuis que nos douces filles, qui deviennent si mignonnes en grandissant, en pâtissent, elles aussi. A cela est venu s'ajouter autre chose : les secrets espoirs que, pendant longtemps, nous avons investis dans le livre de Karl ont été anéantis par cette *conspiration de silence* des Allemands dans laquelle les seules brèches furent quelques misérables articles dans des feuillets littéraires qui ne parlaient que de la préface et non du contenu du livre. Le 2<sup>e</sup> fascicule tirera peut-être les loirs de leur léthargie, et alors ils tomberont à bras raccourcis sur la tendance de l'œuvre et ce d'autant plus qu'ils n'ont pas dit un mot du contenu scientifique. Nous verrons<sup>2</sup>. ».

Elle lui livre la confidence de s'être adressée « à l'insu de Karl » à son demi-frère Ferdinand von Westphalen pour lui demander de l'argent : « Après l'échec des tentatives de Karl pour trouver de l'argent, *écrit-elle*, je me suis décidée, vu notre détresse extrême, à faire cette démarche désagréable devant laquelle j'avais reculé même aux pires moments. (...) Ma lettre me place dans une situation fautive vis-à-vis de lui. ».

décembre Publication du pamphlet de Carl Vogt *Mon procès contre l'Allgemeine Zeitung*.

---

<sup>1</sup> C5, p. 450.

<sup>2</sup> C5, p. 452.

# Marx, à mesure

## Table générale

Paul Annenkov, <i>Dix années mémorables</i> (Extrait)	Vol. 3
F-N (G) Babeuf, Aperçu biographique et contexte politique	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Controverse avec Antonelle	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Dernière lettre à sa femme et à ses enfants (27.05.1797)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Discours préliminaire au <i>Cadastre universel</i>	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Jacques-Michel Coupé (10.09.1791)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Anaxagore Chaumette (07.05.1793)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Charles Germain (28.07.1795)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettres à Félix Le Peletier (14.07.1796)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Dernière lettre à sa famille	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Manifeste des Plébéiens	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Plaidoirie de Vendôme	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Prénoms et prisons	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, <i>Le Tribun du Peuple</i>	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Sur la loi agraire	Vol. 12
Philippe Buonarroti, La société des Egaux	Vol. 12
Philippe Buonarroti, Doctrine de Babeuf	Vol. 12
Philippe Buonarroti, Réponse à MV	Vol. 12
Louis-Napoléon Bonaparte, Chronologie d'une ascension politique	Vol. 21
Louis-Napoléon Bonaparte, Le coup d'Etat de décembre 1851. Repères chronologiques et politiques	Vol. 21
Louis-Napoléon Bonaparte, <i>L'Extinction du paupérisme</i>	Vol. 21
Louis Blanc, De quelle manière on pourrait, selon nous, organiser le travail.	Vol. 13
Louis Blanc, <i>Catéchisme des socialistes</i>	Vol. 14
Philippe Buchez, Economie politique	Vol. 13
Etienne Cabet, <i>Allons en Icarie</i> .	Vol. 13
Etienne Cabet, Comment je suis communiste	Vol. 13
Etienne Cabet, <i>Credo communiste</i>	Vol. 14
Etienne Cabet, Eléments de biographie et contexte politique	Vol. 13
Etienne Cabet, Quarante-huit conditions pour devenir Icarien (1850)	Vol. 13
Etienne Cabet, Publications croisées avec les babouvistes	Vol. 13
Etienne Cabet, Rupture avec Dézamy	Vol. 13
Charbonnerie française, brève histoire	Vol. 13
Chartisme (Ie), Vue d'ensemble	Vol. 11
Chartisme (Ie), Chronologie	Vol. 11
Chartisme (Ie), Protagonistes	Vol. 11
Le concept de <i>mode de production</i> : premières formulations	Vol. 22
En vue du <i>mode de production asiatique</i>	Vol. 22
Victor Considerant, <i>Manifeste de la Démocratie au XIXe siècle</i>	Vol. 14
Le <i>Crédit mobilier</i> et les frères Pereire	Vol. 15
Charles de Bouckère, Rapport de la commission d'enquête sur l'arrestation du Docteur Marx et de sa femme	Vol. 16
Classes et lutte de classes : une notion libérale ?	Vol. 16
Classes et lutte de classes : Marx, Engels, premières élaborations	Vol. 16
Classes et lutte de classes : protagonistes	Vol. 16
La controverse sur l' <i>eurocentrisme</i> de Marx et d'Engels	Vol. 22
L'affaire Freddy Demuth	Vol. 20
Théodore Dézamy, <i>Le code de la Communauté</i> , Chapitre XVIII	Vol. 13
Théodore Dézamy, Eléments de biographie	Vol. 13
F. Engels, Adresse à M. Feargus O'Connor ( <i>The Northern Star</i> du 25.07.1846)	Vol. 11
F. Engels, L'armistice prusso-danois ( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 10 septembre 1848)	Vol. 14
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes</i>	Vol. 14
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes (2)</i>	Vol. 18
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes (3)</i>	Vol. 19
F. Engels, Discours sur la Pologne ( <i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 29.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, <i>Esquisse d'une critique de l'économie politique</i>	Vol. 2
F. Engels, Feargus O'Connor et le peuple irlandais ( <i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 9.01.1848)	Vol. 11
F. Engels, L'agitation chartiste ( <i>La Réforme</i> du 30.12.1847)	Vol. 11
F. Engels, La crise commerciale en Angleterre ( <i>La Réforme</i> du 23.10.1847)	Vol. 11
F. Engels, La « Coercion Bill » irlandaise et les chartistes ( <i>La Réforme</i> du 8.01.1846)	Vol. 11
F. Engels, <i>La Guerre des paysans en Allemagne</i>	Vol. 19
F. Engels, La <i>Kölnische Zeitung</i> et la révolution de juin. ( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 1 <sup>er</sup> juillet 1848)	Vol. 15
F. Engels, La lutte des Magyars ( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 13 janvier 1849)	Vol. 14
F. Engels, La révolution de juin ( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> des 1 <sup>er</sup> et 2 juillet 1848)	Vol. 15

F. Engels, <i>La Situation de la Classe laborieuse en Angleterre</i>	Vol. 11
F. Engels, Le banquet chartiste ( <i>La Réforme</i> du 6.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le congrès économique ( <i>Deutsche Brüsseler Zeitung</i> du 26.09.1847)	Vol. 10
F. Engels, Le congrès sur le libre-échange à Bruxelles (The Northern Star du 09.10.1847)	Vol. 10
F. Engels, Le mouvement chartiste ( <i>La Réforme</i> du 22.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le panslavisme démocratique (( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 15 février 1849)	Vol. 14
F. Engels, Le procès des communistes à Cologne ( <i>New York Daily Tribune</i> du 22.12.1852)	Vol. 20
F. Engels, Le programme agraire des chartistes ( <i>La Réforme</i> du 01.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le statu quo en Allemagne (1847)	Vol. 3
F. Engels, Les Démocrates Fraternels à la cl. ouvrière d'Angleterre et d'Irlande ( <i>Northern Star</i> du 8.01.48)	Vol. 11
F. Engels, Lettre à Eduard Bernstein du 22 février 1882	Vol. 14
F. Engels, Lettre à Conrad Schmidt, du 05.08.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Conrad Schmidt, du 27.10.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Joseph Bloch, du 21.09.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Franz Mehring, du 17.07.1893	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Walter Borgius, du 25.01.1891	Vol. 5
F. Engels, <i>Lettres d'Allemagne</i> ( <i>The Democratic Review</i> , janvier-août 1850)	Vol. 19
F. Engels, <i>Lettres de France</i> ( <i>The Democratic Review</i> , janvier-août 1850)	Vol. 15
F. Engels, Le 23 juin ( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 28 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, Le 24 juin ( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 28 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, Le 25 juin ( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 29 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, La campagne pour la Constitution du Reich	Vol. 17
F. Engels, Meeting pour la pétition nationale ( <i>La Réforme</i> 19.01.1848)	Vol. 11
F. Engels, <i>La loi anglaise des 10 heures</i>	Vol. 19
F. Engels, Mission à Paris (1846-1847)	Vol. 3
F. Engels, Le panslavisme démocratique ( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 15 février 1849)	Vol. 14
F. Engels, Préface à <i>Travail salarié et Capital</i> , avril 1891	Vol. 9
F. Engels, Préface à <i>Discours sur la Question du Libre-échange</i> (1888)	Vol. 10
F. Engels, Préface à l'édition de 1885 du <i>18 Brumaire de Louis Napoléon</i>	Vol. 21
F. Engels, <i>Principes du communisme</i> (1847)	Vol. 14
F. Engels, Progrès de la Réforme sociale sur le Continent (1843)	Vol. 13
F. Engels, Révolution et contre-révolution en Allemagne	Vol. 17
F. Engels, sur « les peuples sans histoire »	Vol. 14
F. Engels, Sur l'inactivité des prolétaires français en déc. 1851 ( <i>Notes to the People</i> , février/avril 1852)	Vol. 21
Ferdinand Flocon, Lettre d'invitation à Marx	Vol. 16
Charles Fourier, Eléments de biographie	Vol. 1
Charles Fourier, Eléments de doctrine	Vol. 1
Charles Fourier, L'expérience de la phalange de Condé-sur-Vesgre	Vol. 1
Andreas Gottschalk, son action politique en 1848-1849 à Cologne	Vol. 18
Karl Grün : Notice biographique	Vol. 7
Hegel, L'idéalisme hégélien, première approche	Vol. 1
Hegel, Deuxième approche : la philosophie du droit	Vol. 1
Hegel, La philosophie de l'histoire.	Vol. 1
Hegel et l'orient.	Vol. 22
H. Heine : « Les pauvres tisserands »	Vol. 2
Moses Hess, <i>Catéchisme communiste par questions et réponses</i> (1844)	Vol. 14
Moses Hess, <i>L'essence de l'argent</i>	Vol. 2
Moses Hess, <i>Les derniers philosophes</i>	Vol. 7
Moses Hess : une biographie intellectuelle	Vol. 7
Moses Hess, Engels et Marx : chronique d'une rupture	Vol. 7
Jeunes hégéliens	Vol. 1
Victor Hugo, Discours du 15 janvier 1850 sur la liberté de l'enseignement	Vol. 16
Journaux ouvriers et républicains sous la monarchie de Juillet	Vol. 13
Richard Lahautière, Eléments de biographie	Vol. 13
Richard Lahautière, <i>Petit catéchisme de la réforme sociale</i>	Vol. 14
Albert Laponneraye, Eléments de biographie	Vol. 13
Albert Laponneraye, <i>Catéchisme démocratique</i>	Vol. 14
Ferdinand Lassalle, Les premiers emprisonnements (1847-1849)	Vol. 18
Ligue des Communistes, Le projet d'émigration du citoyen cabet	Vol. 13
<i>Ligue des communistes</i> , Mise en sommeil ou dissolution en juin 1848 ?	Vol. 18
<i>Ligue des communistes</i> , La rupture de septembre 1850	Vol. 19
<i>Ligue des communistes</i> , La fraction Willich/Schapper	Vol. 19
<i>Ligue des communistes</i> , Revendications du parti communiste en Allemagne (mars 1848)	Vol. 18
Sylvain Maréchal, <i>Manifeste des Egaux</i>	Vol. 12
K. Marx et F. Engels, Adresse de mars 1850 du Comité central de la Ligue des communistes	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, Adresse de juin 1850 du Comité central de la Ligue des communistes	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, Le chant du coq gaulois	Vol. 18
K. Marx et F. Engels, <i>La circulaire contre Kriege</i>	Vol. 3
K. Marx et F. Engels, Déclaration du 20 novembre 52 au <i>Morning Advertiser</i>	Vol. 20
K. Marx et F. Engels, <i>Instruction du Comité de correspondance communiste</i> (juin 1846)	Vol. 3
K. Marx et F. Engels, <i>La Sainte Famille</i>	Vol. 4
K. Marx et F. Engels, <i>Les Grands Hommes de l'Exil</i>	Vol. 19

K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (1) L'adieu à Feuerbach	Vol. 5
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (2) Saint Max, les enjeux	Vol. 6
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (2) Saint Max, la polémique	Vol. 6
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (3) Critique du socialisme allemand	Vol. 7
K. Marx et F. Engels, <i>Le manifeste du Parti communiste</i>	Vol. 14
K. Marx et F. Engels, <i>Préfaces au Manifeste</i>	Vol. 14
K. Marx et F. Engels, <i>Le Manifeste</i> , une œuvre de plagiaires ?	Vol. 14
K. Marx, F. Engels et P.-J. Proudhon, Chronique d'une rupture	Vol. 8
K. Marx, F. Engels, Stratégies (la ligne politique de la <i>Neue Rheinische Zeitung</i> en 1848-1849)	Vol. 18
K. Marx et F. Engels, La <i>Neue Rheinische Zeitung Politisch-ökonomische Revue</i>	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, sur la lutte des classes en Angleterre. Récapitulatif	Vol. 11
K. Marx et F. Engels, sur Gracchus Babeuf	Vol. 12
K. Marx et F. Engels, sur la question d'Orient	Vol. 22
K. Marx et F. Engels, sur la guerre de Crimée	Vol. 22
K. Marx et F. Engels, sur la rébellion des Cipayes en Inde. Articles parus dans le <i>New York Daily Tribune</i>	Vol. 24
K. Marx et F. Engels, sur la crise de 1857. Articles parus dans le <i>New York Daily Tribune</i>	Vol. 25
K. Marx et F. Engels : le journalisme politique au cours de la décennie 1851-1861	Vol. 22
K. Marx et F. Engels : répertoire des articles de presse parus entre 1852 et 1856	Vol. 22
K. Marx et F. Engels : répertoire des articles de presse parus entre 1857 et 1858	Vol. 24
K. Marx et A. Ruge, <i>Une correspondance de 1843</i>	Vol. 2
K. Marx, A Engels, le 02.04.1858 : « <i>un short outline of the first part</i> »	Vol. 26
K. Marx, Au parlement ouvrier ( <i>People's Paper</i> du 18.03.1854)	Vol. 22
K. Marx, <i>Le chevalier de la noble conscience</i>	Vol. 20
K. Marx, <i>Le Communisme du Rheinische Beobachter</i> (12.09.1847)	Vol. 3
K. Marx, <i>La Critique moralisante et la Morale critique. Contre Karl Heinzen</i> (1847)	Vol. 3
K. Marx, <i>Critique de la Philosophie du Droit de Hegel</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Critiques en marge de l'article « Le roi de Prusse et la Réforme sociale. Par un Prussien »</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>De la Question juive</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Discours sur la Question du Libre-échange</i>	Vol. 10
K. Marx, Discours sur la Pologne ( <i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 29.11.1847)	Vol. 11
K. Marx, Grèves ouvrières ( <i>New York Daily Tribune</i> de juillet à décembre 1853)	Vol. 22
K. Marx, <i>Grundrisse</i> , histoire d'un manuscrit	Vol. 23
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (1) : l'introduction de 1857	Vol. 23
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (2) : le chapitre de l'argent	Vol. 26
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (3) : le chapitre du capital	Vol. 27
K. Marx, La condition des ouvriers d'usine ( <i>New York Daily Tribune</i> du 23.04.1857)	Vol. 27
K. Marx, l'Espagne en révolution	Vol. 22
K. Marx, <i>Le 18 Brumaire de Louis Napoléon</i>	Vol. 21
K. Marx, <i>La guerre civile en France</i> , Adresse du 30.05.1871 du Conseil général de l'AIT	Vol. 21
K. Marx, <i>La duchesse de Sutherland et l'esclavage</i> ( <i>New York Daily Tribune</i> du 09.02.1853)	Vol. 22
K. Marx, <i>L'émigration forcée</i> ( <i>New York Daily Tribune</i> du 22.03.1853)	Vol. 22
K. Marx, Lettre à Annenkov, du 28.12.1846	Vol. 5
K. Marx, Lettre à Ferdinand Lassalle, du 02.06.1860	Vol. 20
K. Marx, Lettre à Proudhon, du 05.05.1845	Vol. 8
K. Marx, Lettre à Schweitzer, du 19.01.1865	Vol. 8
K. Marx, Lettre au parlement ouvrier ( <i>The People's paper</i> du 18.03.1854)	Vol. 11
K. Marx, L'Italie en résistance	Vol. 22
K. Marx, Le libre-échange et les chartistes ( <i>New York Daily Tribune</i> du 25.08.1852)	Vol. 11
K. Marx, <i>Les Luttes de classes en France</i> (1)	Vol. 15
K. Marx, <i>Les Luttes de classes en France</i> (2)	Vol. 16
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 1. La préface de Marx	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 2. Cahiers de lecture	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 3. Premier manuscrit	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 4. Troisième manuscrit	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 5. Eloge de Feuerbach	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 6. Les manuscrits en débat	Vol. 2
K. Marx, <i>Misère de la Philosophie</i> : 1. <i>Une découverte scientifique</i>	Vol. 8
K. Marx, <i>Misère de la Philosophie</i> : 2. <i>La métaphysique de l'économie politique</i>	Vol. 8
K. Marx, Notice sur deux ouvrages d'Adolphe Chenu et de Lucien De la Hodde	Vol. 16
K. Marx, Plaidoyer du 8 février 1849	Vol. 18
K. Marx, Préface à la <i>Critique de l'Economie politique</i> , janvier 1859	Vol. 5
K. Marx, Préface à l'édition de 1869 du <i>18 Brumaire de Louis Napoléon</i>	Vol. 21
K. Marx, <i>Révélations sur le procès de communistes</i>	Vol. 20
K. Marx, <i>Les révolutions de 1848 et le prolétariat</i> (14.04.1856)	Vol. 21
K. Marx, La révolution de juin ( <i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 29 juin 1848)	Vol. 15
K. Marx, Sur la théorie ricardienne de la rente foncière : une <i>questiuncula theorica</i>	Vol. 22
K. Marx, Sur la loi des 10 heures ( <i>New York Daily Tribune</i> du 15.03.1853)	Vol. 22
K. Marx, Le système industriel anglais ( <i>New York Daily Tribune</i> du 28.04.57)	Vol. 27
K. Marx, Thèses sur Feuerbach	Vol. 5
K. Marx, <i>Travail salarié et Capital</i>	Vol. 9
K. Marx, Tories et Whigs ( <i>New York Daily Tribune</i> du 21.08.1852)	Vol. 11
K. Marx : 1850-1852, la reprise des travaux théoriques et des recherches	Vol. 22

K. Marx et F. Lassalle, leurs relations en 1848-1849	Vol. 18
K. Marx : Les étapes de <i>l'Economie</i> (1) : 1844-1858	Vol. 23
Mazzini contre le socialisme et les socialistes français	Vol. 19
Jules Mirès, notice biographique	Vol. 25
Charles de Montalembert, Discours du 21 juillet 1849 sur la liberté de la presse	Vol. 16
J. Nagels, Le point de vue de la production dans le marxisme	Vol. 8
J. Nagels, David Ricardo : la loi dite des coûts comparatifs	Vol. 8
Note sur l'aristocratie financière	Vol. 16
Note sur Charles Anderson Dana et le <i>New York Daily Tribune</i>	Vol. 22
Note sur l'emprunt révolutionnaire allemand	Vol. 19
Note sur la <i>Neue Rheinische Zeitung</i>	Vol. 18
Note sur la garde nationale mobile	Vol. 15
Note sur la guerre de Crimée : chronologie	Vol. 22
Note sur l'immigration politique à Londres vers 1850	Vol. 19
Note sur la journée du 15 mai	Vol. 15
Note sur la paysannerie parcellaire	Vol. 21
Note sur la rébellion des Cipayes en Inde : contexte historique et chronologie des événements	Vol. 24
Note sur la crise de 1857	Vol. 25
Note sur le lumpenprolétariat	Vol. 16
Note sur les journées de juin	Vol. 15
Note sur la <i>Société universelle des communistes révolutionnaires</i>	Vol. 19
Note sur la <i>Société du Dix-Décembre</i>	Vol. 21
Note sur les sociétés en commandite par actions	Vol. 25
Note sur les ateliers nationaux	Vol. 15
Constantin Pecqueur/ Louis Greppo, <i>Catéchisme social</i>	Vol. 14
Philippe Gigot, <i>le premier marxiste belge</i>	Vol. 16
J-J Pillot, Eléments de biographie	Vol. 13
Plus-value ou survaleur ? La traduction française du concept de <i>Mehrwert</i> en débat	Vol. 27
Le procès des communistes à Cologne : chronique d'une répression	Vol. 20
Le procès des communistes à Cologne : agents doubles, mouchards et provocateurs	Vol. 20
P-J. Proudhon, <i>La Création de l'Ordre dans l'Humanité</i> , résumé analytique du Ch. III	Vol. 8
P-J. Proudhon, Eléments de biographie	Vol. 8
P-J. Proudhon, Note sur ses relations avec Louis-Napoléon Bonaparte (1848-1852)	Vol. 21
P-J. Proudhon, Note sur le <i>Manuel du spéculateur à la bourse</i>	Vol. 25
P-J. Proudhon, Lettre à Marx, du 17.05.1846	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>Philosophie de la Misère</i> , résumé analytique de l'ouvrage	Vol. 8
P-J. Proudhon, Le projet d' <i>Association progressive</i>	Vol. 8
P-J. Proudhon, Réaction au pamphlet de Marx	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 Décembre</i>	Vol. 21
Les résidences de Marx à Bruxelles en 1845-1848	Vol. 16
Les résidences de Marx à Londres	Vol. 19
La révolution de 1848 en France : chronologie des événements (1)	Vol. 15
La révolution de 1848 en France : chronologie des événements (2)	Vol. 21
Auguste Romieu, <i>Le spectre rouge de 1852</i>	Vol. 21
Jacques Roux, <i>Manifeste des Enragés</i>	Vol. 12
Rupture avec Ruge : 1. L'enchaînement de la controverse	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 2. Le soulèvement des tisserands silésiens	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 3. L'article de Ruge : « <i>Le roi de Prusse et la réforme sociale</i> »	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 4. La riposte de Marx	Vol. 2
Rupture avec Weitling	Vol. 3
Saint-Simon	Vol. 1
Saint-simoniens (Les)	Vol. 1
Xavier Sauriac, <i>Réforme sociale ou Catéchisme du prolétaire</i>	Vol. 14
Sociétés secrètes sous la Monarchie de Juillet	Vol. 13
W. Stieber, <i>l'Espion de Bismarck</i>	Vol. 20
Stirner, <i>L'Unique et sa Propriété</i> , résumé analytique de l'ouvrage	Vol. 6
Stirner, Notice biographique	Vol. 6
W. Tcherkesoff, <i>La paternité intellectuelle du manifeste communiste</i>	Vol. 14
Victor Tedesco, <i>Catéchisme du prolétaire</i>	Vol. 14
Théophile Thoré, Une controverse sur Babeuf et le babouvisme	Vol. 13
Le toast de Blanqui	Vol. 19
Tranches de vie : KM-1819-1843	Vol. 1
Tranches de vie : FE-1820-1843	Vol. 1
Tranches de vie : 1844	Vol. 2
Tranches de vie : 1845-1847	Vol. 14
Tranches de vie : janvier-avril 1848	Vol. 16
Tranches de vie : avril 1848-août 1849	Vol. 18
Tranches de vie : septembre 1849-mai 1851	Vol. 19
Tranches de vie : juin 1851-décembre 1852	Vol. 20
Tranches de vie : janvier 1853-décembre 1856	Vol. 22
Tranches de vie : l'année 1857	Vol. 23
Tranches de vie : l'année 1858	Vol. 26

Tranches de vie : l'année 1859  
*Vorwärts*, Un journal allemand à Paris  
G. Weerth, Discours au congrès sur le libre-échange à Bruxelles  
Wilhelm Weitling, notice biographique  
Joseph Weydemeyer, *La dictature du prolétariat*

Vol. 27  
Vol. 2  
Vol. 10  
Vol. 23  
Vol. 19